Astour NAVARIAN

Anthologie des Poètes Arméniens

Lettre-préface
de M. Henri Lichtenberger
professeur à la Faculté des Lettres de Paris

PARIS
Librairie Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte, 28

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/anthologiedespoe0000asto

Anthologie
des Poètes Arméniens

DU MEME AUTEUR

Les Sultanades. Poèmes, préface d'Octave Mirbeau, éditions de la Plume, Paris 1903. (Epuisé).

Le Soleil d'Automne. Poèmes, préface de M. Auguste Dorchain, éditions P. Balentz, 233, Fbg. St-Martin, Paris 1927.

Prochainement :

Le Panthéon d'Arménie.

Trois Poèmes (en vers classiques), précédés d'une lettre de M-lle Helène Vacaresco.

ASTOUR NAVARIAN

Anthologie des Poètes Arméniens

Précédée d'une lettre-préface
de M. Henri Lichtenberger
professeur à la Faculté des Lettres

DISTRIBUTED BY
ARMENIAN LITERARY SOCIETY
114 FIRST ST.
YONKERS, N.Y. 10704

PARIS
Librairie Ernest Leroux
28, Rue Bonaparte, 28

P. BALENTZ
LIBRAIRE
233, Faubg St-Honoré, PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 50.

N° .....

Tous droits réservés.

A
la mémoire
du docteur K. Tavitian
ancien président du conseil laïque
du Patriarcat arménien à Constantinople,
ancien directeur du « Foyer Howard
Karaghеusian » (en France),
cette offrande d'estime
et de souvenirs
affectueux

A. N.

Docteur K. Tavitian

A. Navarian

LETTRE - PRÉFACE

Mon cher poète,

Vous n'êtes pas seulement un fin lettré qui parle notre langue comme la sienne propre et manie notre vers avec une virtuosité qu'envierait plus d'un écrivain français. Vous montrez aussi dans ce recueil que vous êtes un patriote en qui vibre l'âme sonore d'un peuple qui, après des catastrophes sans précédent, refuse de désespérer et trouve en lui la force de faire de sa détresse même le thème de chants magnifiques. L'Arménie martyre ! Chacun sait l'effroyable réalité qu'exprime cette formule qui revient si souvent dans votre livre. Le sort de votre patrie fut si tragique et le sang de ses enfants a coulé en flots si abondants que notre pitié lui serait acquise en tout état de cause, même si sa douleur était restée muette. Or il n'en est rien. Dans l'anthologie que vous publiez, cette souffrance s'épanche en hymnes splendides, en sanglots émouvants, en méditations funèbres. L'un après l'autre, les poètes inspirés que vous évoquez et auxquels vous donnez la parole exhalent la plainte intarissable de l'Arménie, renouvellent sa protestation contre les bourreaux — et attestent en même temps l'éternelle fécondité d'un peuple hautement doué et qui ne veut pas mourir. A tout instant on songe, en vous lisant, aux beaux vers de Gœthe :

Und wenn der Mensch in seiner Qual verstummt,
Gebe mir ein Gott, zu sagen, wie ich leide *).

*) « Et quand l'homme, dans son désespoir, devient mieux,
Qu'un Dieu me donne de pouvoir dire combien je souffre ! »

Et ainsi, en présence de ce long gémissement qu'exhale vers le ciel la poésie arménienne, le sentiment qui s'empare de l'auditeur n'est pas uniquement celui de la révolte angoissée contre le triomphe de l'injuste. Devant cette pléiade de poètes qui ont surgi parmi tant de sang et tant de larmes, on ne peut se défendre de l'espoir qu'un peuple tel que le vôtre ne saurait succomber définitivement sous les coups du sort, mais qu'il puisera, dans l'excès même de sa détresse, les énergies qui l'aideront à se relever. Le règne de la force n'a qu'un temps. Les peuples de proie n'opprimeront pas éternellement le faible. Nous voulons garder la foi en un avenir meilleur, où sera reconnu le droit à la vie de tous les peuples qui auront sauvé leur âme de la destruction.

Ce jour-là les témoins que vous citez viendront attester l'indéfectible vitalité de votre patrie et la pérennité de son génie. En tressant cette couronne de chants à la gloire de l'Arménie, vous nous avez fait connaître et aimer ce génie. Et vous aurez contribué ainsi pour votre part à une résurrection que souhaitent de tout cœur ceux en qui reste vivante, à travers les terribles épreuves d'où sort à peine le monde, l'aspiration vers un idéal de liberté et d'humanité.

En toute admiration et toute sympathie

HENRI LICHTEMBERGER.

Paris le 14 Juillet 1928.

INTRODUCTION

I

L'Epopée arménienne

Comme tous les anciens peuples civilisés, les Arméniens ont eu une épopée, dont il nous reste quelques fragments précieux, transmis pieusement par l'historien Moïse de Khoren qui les a recueillis de la bouche même des rapsodes arméniens, originaires de Koghtan. Cette région qui s'appelle aujourd'hui Acoulis, était la plus fertile et la plus riante du pays. Le vin, généreux et réconfortant, y coulait en abondance. Les bons vieux aèdes en usaient, en abusaient même, puis le cerveau égayé, ils s'en allaient vers les manoirs de nos rudes seigneurs chanter sur le « pampir » (sorte de viole rudimentaire) les événements quelquefois réels, très souvent fictifs, mais toujours merveilleux qui charmaient l'imagination exaltée du peuple. Ces chants se répandaient de bouche en bouche, parmi les pâtres qui gardaient leurs troupeaux dans les beaux et gras pâturages des Alpes arméniennes, non loin du torrent impétueux qu'est encore l'Euphrate, avant d'aller arroser la plaine immense et féconde, où brilla jadis un des foyers primitifs de la civilisation asiatique.

C'est ainsi que les rapsodes chantaient Haïk - le Patriarche, fondateur de la première dynastie et père de la race. C'était un héros noble et robuste, à la chevelure bouclée, aux yeux fulgurants, grand chasseur devant l'Eternel et habile tireur à l'arc. Dans un combat acharné, il tua Bel ou Belus, le farouche maître de Babylone.

Ils chantaient Aram, vainqueur de Nukar, le roi sanguinaire des Mèdes, qu'il cloua de sa propre main au sommet de la tour d'Armavir. Ils exaltaient, en de belles strophes, la vertu conjugale d'Ara-le-Beau qui dédaigna les charmes de Sémiramis et mourut en héros dans la sanglante bataille que lui livra la reine d'Assyrie pour le soumettre par la force à son caprice. Ils glorifiaient Vahakn, héros magnifique, vainqueur des dragons, chasseur de fauves et amant d'Astlik, la Vénus arménienne. Ce héros était adoré dans toute l'Arménie, comme le dieu du soleil et de la force. La légende de sa naissance, très curieuse, met en relief la puissance inventive du génie poétique national dans cette période immémoriale.

L'ardente imagination de nos aèdes prend ici une envolée merveilleuse, s'enflamme, s'exalte pour leur héros de prédilection, à tel point qu'ils en oublient la faiblesse humaine et la confondent avec les éléments de la nature.

De ce beau poème épique voici le seul fragment qui nous reste :

Le ciel et la terre étaient en mal d'enfant ;
Et la mer empourprée était en mal d'enfant.
Le mal d'enfant saisissait dans la mer
Le petit roseau rouge.

De la tige du roseau sortait de la fumée,
De la tige du roseau sortait de la flamme,
Et à travers la flamme, un adolescent s'élançait :
Il avait une barbe de flamme,
Et ses yeux étaient des soleils !...

L'épopée de Tork, comme celle de Vahakn, jouit parmi les Arméniens d'une grande vogue. Ce héros était un géant d'une laideur repoussante, une sorte de Quasimodo antique, mais doué d'une force musculaire surnaturelle. Plus puissant qu'Alcide et Samson, voire même Rustem, le fameux héros persan de Chah-Namé, qui avait, d'après l'immortel Firdousi, la force de plus de vingt éléphants réunis, le colosse arménien pulvérisait dans ses mains de fer les rochers et dessinait sur les pierres des aigles avec ses ongles. Un jour, au bord de la mer du Pont, rencontrant des vaisseaux ennemis, il les fit sombrer sous une grêle de rochers qu'il lança du haut d'une colline.

L'histoire d'Artaxès II est intéressante par son charme romanesque. Ce roi juste et magnanime aimait son peuple. La protection qu'il accorda aux sciences et aux arts eut une grande influence sur le progrès de l'époque. Il fit la guerre aux Alans, les vainquit et leur enleva la princesse aux beaux yeux noirs. Voici comment les rapsodes chantent cet enlèvement royal :

Le preux roi Artaxès monta
Sur son beau coursier noir ;
Et tenant haut la ceinture
Rouge et toute lamée d'or,
Et passant la rivière
Comme un aigle au vol rapide,
Il jeta la ceinture rouge

Et toute lamée d'or
A la taille de la princesse des Alans.
Il fit bien mal à la taille
De la demoiselle délicate,
Et l'emporta promptement
Au camp de ses armées...

D'apres la légende, les noces furent célébrées avec pompe et magnificence ; il y eut de grandes réjouissances populaires. Sur tout le parcours du cortège nuptial, on jeta au peuple de l'or et des perles. Le roi Artaxès était si aimé de son peuple qu'à sa mort nombre de personnes se tuèrent sur sa tombe pour ne pas lui survivre. Ce voyant son fils, le sombre dauphin Artavast, en conçut un tel dépit qu'il éclata en reproches amers devant le corps de son père :

— « Tu es parti en emmenant tout le pays avec toi ; comment veux-tu que je règne à présent sur des ruines ? »

Maudit par son père, le prince, lorsqu'il chassait sur le mont Ararat, fut tout à coup saisi par les génies et précipité avec son cheval dans un gouffre profond, où il reste encore enchaîné à un roc. Son fougueux coursier se trouve à côté de lui toujours prêt à l'emporter. Deux énormes chiens lèchent sans cesse ses chaînes, afin de hâter sa délivrance. Mais les forgerons arméniens veillent et, tous les dimanches, par une superstition facile à comprendre, frappent plusieurs fois leurs marteaux sur l'enclume pour que les liens qui l'enchaînent se raffermissent davantage, car s'il sortait de la caverne, il détruirait le monde comme un génie du Mal.

II

L'Age d'or

Dans la première période du christianisme, surtout au Moyen-Age, les Arméniens possédèrent toute une pléiade de poètes religieux qui les honorent grandement. En Arménie, jusqu'à la fin du treizième siècle, la poésie mystique domina, chaste, exaltée et lumineuse ; on n'en trouve l'équivalente que chez les écrivains mystiques italiens du quatorzième siècle.

Le cinquième siècle est l'âge d'or de notre littérature. En tête de ceux qui s'y sont distingués, on doit citer Sahag Bartew, le dixième catholicos, qui composa des hymnes et fit une traduction de la Bible d'après la version des Septante ; le moine Mesrob qui créa l'alphabet arménien et écrivit des chants liturgiques d'une haute inspiration ; Moïse de Khoren, l'écrivain le plus connu en Europe par son histoire d'Arménie ; David, surnommé l'invincible, qui composa des homélies et un ouvrage de philosophie, dans lequel il combat la doctrine de Pyrrhon ; Elysée, poète épique de la mémorable bataille d'Avaraïr, où le général Vartan Mamigonian, à la tête de ses vaillantes troupes, se battit contre les Perses mazdéistes, et mourut en héros chrétien.

— « Il y a quelque chose de providentiel, écrit le Patriarche Malachie Ormanian, dans son beau livre sur l'« Eglise Arménienne » dans le fait que les débuts de la véritable littérature arménienne aient coïncidé avec ce moment, où la vie politique se retirait d'Arménie. Il semble que Sahag et Mesrob aient eu la prescience du danger national, quand ils créèrent

l'alphabet arménien. C'est à ces deux ecclésiastiques dont la vocation témoigne de leur ardeur spirituelle, qu'est due cette merveilleuse invention dont les conséquences ont été si fécondes. Elle a donné d'abord à l'église une langue, des rites et un rituel propres, toutes conditions indispensables à son existence. Elle a procuré à la race qu'elle a groupée dans son sein, les moyens de sauvegarder et d'alimenter indéfiniment sa vitalité sociale. C'est par elle que l'autochtone à pu conserver et cultiver d'une manière énergique son identité, au point de conjurer les dangers qui ont périodiquement menacé la nation d'une extinction complète. »

Parmi les écrivains mystiques qui fleurirent aux siècles antérieurs, nous devons mentionner les catholicos Nercès de Lambron et Nercès le Gracieux, Grégoire Magistros, auteur d'un poème de mille vers qu'il composa en trois jours pour donner à un poète arabe de ses amis une preuve de sa facilité ; Nercès Glayétzi qui, comme poète, imita les arabes, auxquels il aurait même emprunté la technique des rimes, et qui s'est rendu célèbre comme philologue et théologien.

Mais la figure la plus poétique et la plus artiste qui soit comparable au génie de Dante en coloris, en imagination et en puissance, est celle du moine Grégoire de Nareg qui vivait au dixième siècle. Son « Livre des Lamentations » qui contient environ quatre-vingt-quinze morceaux est rempli d'un grand souffle mystique ; c'est un monument superbe et impérissable du génie chrétien.

« Rien de plus étrange, écrit Gabriel Mourey dans la préface des « Poèmes Arméniens » d'Archag Tchobanian, « rien de plus déconcertant, mais aussi rien de plus pénétrant que ces cris de détresse, ces tour-

ments d'espérance, ces déchirements de remords, ces visions d'enfer. ces écrasements, ces épouvantes, ces extases, ces envolées, ces illuminations, ces transports, où l'âme et le corps du pauvre moine sont ballottés, torturés et ravis. Cette poésie est comme enflammée de délire, mais elle demeure humaine par la variété des sentiments et des sensations qu'elle traduit, par le réalisme précis et audacieux de ses images. On pense à la fois au Cantique des Cantiques, à l'Apocalypse et à Sainte Thérèse, aux paradis de Fra Angelico ou de Van Eyck, aux enfers d'Orcagna et de Van Bosch. »

III

L'Influence du Moyen-Age occidental.

Quand la Grande Arménie sombra sous le choc des sanglantes chevauchées des Khans Tartares, les chevaliers arméniens se réfugièrent dans les rudes montagnes du Taurus, en Cilicie, où ils fondèrent une nouvelle patrie : l'Arménie de la Féodalité ou la Petite Arménie. Les luttes incessantes entre l'Empire de Byzance et la Perse obligèrent les populations de la Grande Arménie à abandonner leurs foyers, leurs gras pâturages et leurs vallées solitaires pour aller s'installer dans ces contrées lointaines, où ils furent les nobles auxiliaires des chevaliers français de la Croisade.

La Petite Arménie, ou plutôt le royaume de Cilicie, fondé par le prince Ruben, a subi heureusement l'influence occidentale dans toute son organisation et son activité politique. C'est l'Occident, particulièrement la

France qui leur envoya des chevaliers dont plusieurs, tels Godefroy de Bouillon et les Lusignan, régnèrent à la fois sur Jérusalem et l'Ile de Chypre.

L'influence du Moyen-Age occidental se fait sentir dans tous ces pays, où les mœurs commencent à s'épurer au contact de l'Occident. Nous voyons à la cour de Sis, capitale de Cilicie, des barons et des chevaliers. Leur littérature, exception faite d'une série d'œuvres mystiques, devient une littérature d'achoughs (troubadours), comme il y en avait à cette époque en France. C'est la même envolée d'esprit romanesque, la même vénération envers les dames de leurs rêves, les mêmes chansons héroïques, bref une brillante parcelle de l'âme française que s'incruste et s'inscrit dans chacune de leurs productions spirituelles, sur les rives asiatiques de la Méditerrannée.

Dans ses grandes lignes intellectuelles et sociales, nous pouvons le dire hardiment, l'Arménie est intimement liée à la civilisation occidentale par toute une période de son histoire, et cela l'honore beaucoup, car elle a été un admirable facteur de civilisation dans le proche Orient.

Privée de sa dynastie, la dernière phase de l'Arménie est plus que tragique. Elle a été foulée aux pieds par l'ennemi, envahie et ruinée par les Tartares et les Arabes, sa population massacrée et chassée par les Turcs et les Persans, trahie par la Russie et par tout l'Occident chrétien. C'est pendant leur lamentable exode à l'étranger que les Arméniens s'efforcent de sauver les vestiges de leur vieille civilisation. La littérature de ces sombres jours est imprégnée d'une mélancolie intense, pénétrante, qui nous émeut profondément.

Un effort surhumain était nécessaire, au dernier siècle, pour inspirer à un peuple abattu, décimé, dé-

semparé, l'espoir et la foi en des lendemains meilleurs. Ce furent, de nouveau, les écrivains, les poètes et les troubadours qui apportèrent la consolation dans les âmes en deuil et la résurrection de l'idée nationale. Ils restèrent au sein de ce peuple, souffrant de leurs souffrances et mettant dans leurs chants le sourire d'une inaltérable espérance et le rayonnement d'une nouvelle aurore, tels le romancier Raffi, les poètes Kamar-Katiba et Béchiktachlian, le génial Sayat-Nova et le bon Djivani qui fut notre dernier troubadour.

IV

Les trois centres littéraires

Au dix-neuvième siècle, la littérature arménienne contemporaine eut trois centres d'activité : Venise, Constantinople et Tiflis. Un homme de génie, l'abbé Mikhitar, conçut, seul, l'idée de fonder une académie qui conserverait les trésors de la langue arménienne et des écoles qui la propageraient. En 1717, le gouvernement de Venise lui céda l'île de Saint-Lazare. Ses disciples de l'ordre des Mikhitaristes reçurent de quelques généreux négociants arméniens de Madras une somme d'un million sept cent mille francs qui leur permit d'ouvrir des écoles à Padoue, à Venise, à Paris, à Vienne, à Constantinople et dans quelques villes de Turquie.

L'abbé Mikhitar avait réuni à Saint-Lazare les manuscrits des chroniqueurs arméniens. Le père Tchamitchian, le premier, refit sur ces textes l'histoire de l'Arménie. Pakradouni, auteur d'un grand poème

épique « Haïk le Héros », Aïvazovski, Zarpanali, Hurmuze, le traducteur de Virgile, Léonce Alischan, le noble poète des « Chants de Nahabed », et tant d'autres prêtres et prélats remarquables consacrèrent leur vie à des travaux d'histoire et de philologie. Leurs livres que l'imprimerie de Venise multiplia, en rappelant à leurs compatriotes leur origine et leus passé, contribuèrent largement à la renaissance de la littérature nationale.

Le deuxième centre littéraire fut Constantinople, où la pensée nationale s'est concentrée dans des œuvres charmantes et personnelles. Constantinople nous donna toute une pléiade d'esprits distingués : les journalistes Utudjian, Chahnazar, Arpiarian, Roupen Zartarian, Mamourian et Stépan Oscan (de Smyrne) ; l'auteur satirique Agop Baronian, le poète philosophe Elie Démirdjibachian, l'écrivain pédagogue Réthéos Berberian ; le poète acteur Bedros Atamian ; les poètes romantiques Béchiktachlian et Tourian ; le poète évangélique Monseigneur Elysée Tourian ; l'élégant romancier Krikor Zohrab et les poètes révoltés Siamanto et Varoujan.

A Tiflis où fut notre troisième centre littéraire, nous avons eu une littérature variée, florissante et nationaliste. En rapports constants avec les Géorgiens et les libres montagnards de Karabagh, les Arméniens du Caucase n'ont point laissé, comme leurs compatriotes de Turquie, fléchir leur rudesse et leur fierté native.

Tiflis, ville grouillante et pittoresque, merveilleusement située au flanc des collines, traversée par l'impétueux Koura, est une sorte de terrasse poétique, penchée sur des vallées profondes, où se déroula la sanglante tragédie arménienne. Tiflis nous donna les émi-

nents romanciers Abovian et Raffi, les poètes Kamar Katiba et Nalbantian, le journaliste Arzrouni, le génial troubadour Sayat-Nova, le poète des légendes nationales Thoumanian et l'écrivain révolutionnaire Avétis Aharonian, chantre douloureux du calvaire arménien.

A. N.

Kamar-Katiba

Miguirditch Adjémian

Miguirditch Béchiktachlian

Mikael Nalpandian

Kamar-Katiba

Kamar-Katiba naquit à Nor-Nakhitchévan, près Rostov-sur-Don, le 8 novembre 1830, et mourut le 22 août 1892 à l'âge de soixante-deux ans. Il était issu d'une famille lettrée, et s'appelait de son véritable nom Raphaël Batganian.

Kamar-Katiba fit ses études à l'université de Dorpat, ville de Livonie en Russie, jadis grand centre intellectuel. Aux environs de 1852, il commença à publier à Moscou, avec la collaboration de Minas Timourian et du prêtre Kananian, des recueils de poésies, et fut l'un des précurseurs de notre renaissance littéraire. Quelques années plus tard, vers 1865, il fonda à Tiflis une revue hébdomadaire, «le Nord», dont la vie fut éphémère.

Les critiques arméniens considèrent Kamar-Katiba comme le père de notre poésie nationale. Ses vers sont, en effet, nobles et virils, pleins d'inspiration et de rythme, et ils exhalent un parfum de terroir et une mélancolie très douce qui nous charment et nous pénètrent.

L'idéal du poète, la suprême préoccupation qui le domine est d'exalter l'âme engourdie de ses compatriotes, par les nobles sentiments du patriotisme et de la liberté. Il a composé, en ce sens, des chants d'une envolée puissante qui expriment souverainement la misère poignante et séculaire des Arméniens.

« Les Larmes de l'Araxe », dont nous donnons ici une traduction textuelle, est son chef-d'œuvre. Ce poème, dès son apparition, eut un grand retentissement et rendit célèbre le nom de l'auteur. Dans les coins les plus reculés d'Arménie, dans l'étroite maison couverte de chaume et quelquefois creusée en partie dans le sol même, nos bons paysans continuent encore de nos jours à chanter ces strophes durant les longues veillées d'hiver qu'éclaire le feu pâle de l'âtre.

« Et souvent la douleur s'apaise par les chants », a dit fort justement le divin Racine.

Les Larmes de l'Araxe *

Je me promène à pas errants
Sur les bords de l'Araxe, notre mère ;
Et j'évoque, du milieu de ses vagues,
Le souvenir des siècles antiques.

Mais ses ondes toujours changeantes
Déferlant en flots bourbeux,
Et frappant ses rivages
S'enfuyaient plaintivement.

Araxe, pourquoi avec les poissons
Ne danses-tu pas la ronde enfantine ?
Avant d'arriver à la mer
Tu es endeuillée comme moi.

Pourquoi des larmes jaillissent-elles
De tes yeux fiers et hautains ?
Pourquoi t'empresses-tu de fuir
Loin de tes bords familiers ?

Ne trouble jamais ton lit ;
Roule tes flots joyeusement ;
Ton enfance est de courte durée ;
Tu seras bientôt à la mer.

*) L'Araxe ou Aras est l'un des plus importants affluents du Kour ou Koura, au Caucase. L'Araxe a environ 700 kilomètres de cours. Sur cette rivière Xerxès et Alexandre firent jadis jeter des ponts qui ne purent résister à la violence de ses eaux. L'Araxe est la rivière sacrée des Arméniens.

Que les rosiers croissent
Sur tes bords hospitaliers,
Et que les rossignols, sur les branches,
Gazouillent jusqu'au matin !

Que les saules verdoyants
Penchent au sein de tes eaux fraîches
Leurs souples rameaux et leurs feuilles,
Par les jours d'âpre chaleur !

Que les bergers accourent hardiment
Pour chanter sur tes rivages,
Et que l'agneau et le chevreau
Se baignent dans tes eaux claires !...

L'Araxe, grossissant ses flancs,
Fit jaillir l'écume de ses entrailles,
Et grondant comme l'orage,
Parla ainsi, sourdement :

— « Jeune téméraire insensé,
Pourquoi viens-tu troubler
Mon sommeil séculaire,
Et renouveler mes peines sans nombre ?

Après la mort d'un époux chéri,
As-tu jamais vu sa veuve
Se parer, des pieds à la tête,
De ses atours précieux ?

Pour qui me ferais-je belle ?
Quels regards voudrais-je charmer ?
Nombreux sont ceux que j'abhorre,
Auxquels je suis étrangère.

Il fut un temps où moi aussi,
Belle et parée comme une fiancée,
Je m'échappais de mes rivages
Avec d'infinies coquetteries.

Mon lit était clair et pur,
Mes flots roulaient paisiblement,
Et l'étoile du matin se mirait,
Jusqu'à l'aube, dans mes eaux limpides.

Que me reste-t-il de ces temps ?
Où sont mes villages riverains ?
Où sont mes cités riantes
Et mes paysages enchanteurs ?

De son sein sacré, l'Ararat
Epanche chaque jour ses eaux ;
Elle m'allaite abondamment,
Comme une mère affectueuse.

Et moi, des eaux saintes
De la fontaine de Saint-Jacques,
Arroserais-je les plaines
De l'étranger détesté ?

Alors que mes enfants — qui sait ? —
Affamés et sans abri,
Errent sur le sol étranger
D'un pas chancelant, à demi-morts.

On a proscrit loin, très loin,
Mes pauvres enfants arméniens ;
On m'a donné à leur place
Un peuple farouche et fanatique.

Est-ce pour ceux-là que j'embellirais
Mes rivages hospitaliers ?...
Dois-je charmer
Leurs regards haineux et sanglants ?...

Tant que mes propres enfants
Resteront ainsi dans l'exil,
Vous me verrez toujours en deuil :
Tel est mon serment sacré !..

L'Araxe se tut subitement ;
Elle fit bondir ses flots fougueux,
Et s'élança en rampant,
Comme un serpent, tortueusement.

Faut-il encore nous taire?

Faut-il encore nous taire, ô mes frères !
Lorsque l'ennemi brandit le glaive,
Son glaive meurtrier sur notre tête,
Et n'écoute plus nos soupirs et nos plaintes ?
Dites, ô mes frères, que faut-il faire ?
Faut-il encore nous taire ?

Faut-il encore nous taire, quand notre ennemi
S'est emparé de notre pays par félonie,
A effacé sur la terre le nom de Haïk*),
A ravagé la maison de Torcom **),
Et nous a arraché le trône, le verbe et les armes ?
Faut-il encore nous taire ?

*) Fondateur de la première dynastie et père de la nation arménienne, d'après l'historien Moïse de Khoren.
**) Ancienne dynastie d'Arménie.

Faut-il encore nous taire, quand notre ennemi
A brisé l'épée dont nous nous défendions,
A arraché le soc des mains du laboureur
Et a forgé notre chaîne avec l'épée et le soc ?
Malheur à nous ! nous sommes des captifs enchaînés ;
Faut-il encore nous taire ?

Faut-il encore nous taire, quand notre ennemi,
Dont l'âme est pétrie de haine et de fiel,
Est sourd à la voix de la Justice,
Et qu'il nous chasse de notre propre foyer ?
Frères ! où allons-nous, exilés, persécutés ?
Faut-il encore nous taire ?

Faut-il encore nous taire, quand notre ennemi
Ne se contentant pas de mille et mille victimes,
Tend sa main criminelle et maudite,
Et détruit l'ultime lien de notre nation ?
L'Arménie est en péril ; que faut-il faire ?
Faut-il encore nous taire ?

Faut-il encore nous taire, quand notre ennemi
Méprisant notre gloire ancienne,
Et profanant notre sainte Eglise,
Nous a livrés à la bande des loups ;
Plus de sanctuaires ! où allons-nous prier ?
Faut-il encore nous taire ?

Faut-il encore nous taire ?... Que diraient-ils, les hommes,
S'ils voyaient que les pierres parlent à notre place ?
Ne diraient-ils pas que les Arméniens

Méritaient leur sort de vil esclavage ?
Pourtant, nous sommes fiers de la bravoure de nos ancêtres :
Faut-il encore nous taire ?

Que se taisent l'infirme et le muet,
Ou celui à qui le joug ennemi paraît doux !
Mais nous qui possédons un cœur courageux,
Allons affronter l'ennemi sans crainte ;
Délivrons, fût-ce par la mort, notre gloire,
Alors, nous pourrons nous taire...

Le Crachat des Arméniens

Tu es un marchand intelligent et adroit
Et tu possèdes, dit-on, beaucoup d'argent et de biens ;
Mais si l'Arménie ne profite pas de ton argent,
Nous crachons sur toi et sur ton argent.

Tu es un brave, un homme illustre, nous le savons ;
Et partout retentit ton glorieux nom de conquérant ;
Mais si l'Arménie ne profite pas de ton épée,
Nous crachons sur toi et sur ton épée.

Dieu t'a donné beaucoup de talent ;
Et tu es devenu célèbre dans le monde entier ;
Mais si l'Arménie ne profite pas de ta plume,
Nous crachons sur toi et sur ta plume.

Te voilà grand seigneur par ton esprit clairvoyant
Et, déjà, tu es l'intime ami d'un prince puissant ;
Mais si l'Arménie ne profite pas de ton esprit,
Nous crachons sur toi et sur ton esprit.

Tes mains sont habiles et laborieuses,
Et tu cisèles des objets rares et précieux ;
Mais si l'Arménie ne profite pas de ta main,
Nous crachons sur toi et sur ta main.

Le ciel t'a doté d'une rare éloquence,
Et tu possèdes le génie et le renom d'un tribun :
Mais si l'Arménie ne profite pas de ton éloquence,
Nous crachons sur toi et sur ton éloquence.

Tu es instruit ; tu es devenu un savant ;
Tout le monde te comble de louanges ;
Mais si l'Arménie ne profite pas de ta science,
Nous crachons sur toi et sur ta science !

Miguirditch Béchiktachlian

Béchiktachlian naquit à Constantinople, au quartier d'Orta-Keuy, en 1828, et mourut dans la même ville le 29 novembre 1868, à l'âge de quarante ans.

Il avait fait ses études au collège des Mikhitaristes de Venise. Dans le cénacle de nos poètes, Béchiktachlian est une des figures les plus illustres et les plus populaires. Très instruit, parlant plusieurs langues, il était profondément épris du génie littéraire français, dont il a subi l'influence. Il fut un artiste consciencieux, aimant l'art avec un culte sincère pour la souveraine beauté du rythme. Sa poésie, souvent imprégnée d'une philosophie amère, est rehaussée d'un lyrisme mélancolique et désenchanté.

Béchiktachlian fut le rénovateur du théâtre arménien. Ses pièces historiques, où il montra de belles qualités dramatiques, sont remplies d'idées morales et respirent un grand souffle patriotique.

Comme professeur, il eut de nombreux élèves, auxquels il inculqua, dès le début, le goût de l'esthétique et l'amour des belles-lettres. Madame Dussap Pacha, la si délicieuse romancière de « Siranouche » fut une de ses élèves préférées.

Son tombeau, au cimetière de Chichli, toujours fleuri, est un lieu de pèlerinage pour les poètes arméniens.

Printemps

Oh! combien est doux et frais
Ton souffle, le matin, ô brise !
Lorsque tu caresses les fleurs
Et les tresses de la vierge délicate.
Mais tu n'es point la brise de ma patrie ;
Va, éloigne-toi de mon cœur !

Oh ! combien est tendre et touchant
Ton ramage, oiseau, sur les branches !
Les heures d'amour, dans les bois
S'émerveillent de ta voix.
Mais tu n'es point l'oiseau de ma patrie ;
Va chanter loin de mon cœur !

Oh ! combien est suave ton murmure,
Ruisseau clair et tranquille !
La vierge et la rose se mirent
Dans ton sein transparent et pur.
Mais tu n'es point le ruisseau de ma patrie ;
Va couler loin de mon cœur !

Bien que la brise et l'oiseau d'Arménie
Volent sur des ruines,
Et que le ruisseau trouble d'Arménie
Coule à travers les cyprès,
Ce sont les soupirs de ma patrie ;
Qu'ils ne s'éloignent pas de mon cœur !

Nous sommes frères

Les chants qui vibrent amoureusement
Dans la splendide et grande nature,
Et les doigts de la vierge très belle
Qui jouent de la lyre délicate,
Ne peuvent rendre un son plus doux
Que le nom envié de frère.

Donne-moi la main : nous sommes frères,
Séparés jadis par la tempête ;
Que la haine et la vengeance du noir destin
Se dissipent à jamais dans un baiser !
Sous les étoiles, qu'y a-t-il de plus doux
Que le nom envié de frère ?

Quand l'Arménie, notre mère vénérée,
Verra, unis, tous ses enfants,
Les blessures de son cœur, rongées et profondes,
Seront guéries de douces larmes.
Sous les étoiles qu'y a-t-il de plus doux
Que le nom envié de frère ?

Nous avons pleuré ensemble dans le passé ;
Allons, comme jadis, mêler
Nos pleurs à nos effusions de joie,
Pour que notre effort soit puissant et fécond.
Sous les étoiles, qu'y a-t-il de plus doux
Que le nom envié de frère ?

Travaillons ensemble ; semons ensemble ;
Versons aussi nos sueurs ensemble,
Et remercions Dieu pour les récoltes abondantes,
Afin qu'il rende plus fertiles les plaines d'Arménie.
Sous les étoiles, qu'y a-t-il de plus doux
Que le nom envié de frère ?

Mikaël Nalbantian

Mikaël Nalbantian naquit à Nor-Nakhitchévan, le 27 octobre 1830, et mourut le 31 mars 1866, à l'âge de trente-six ans. Il fit ses études à l'université de Pétrograd, où il étudia particulièrement les sciences sociales, politiques, économiques et philosophiques. Dès sa sortie de l'université, il fut chargé d'une chaire à l'institut Lazareff de Moscou. Là, sous le pseudonyme de comte Emmanuel, il publia dans l'« Etoile du Nord », revue mensuelle dont il fut l'un des fondateurs, une admirable série d'articles embrassant diverses questions sociales, qui firent sensation à cette époque.

Nalbantian est un écrivain de grand talent, d'une haute culture intellectuelle. Il est imprégné de grandes et belles idées humanitaires. Ce fut lui, tout d'abord, qui propagea la doctrine socialiste parmi les Arméniens du Caucase. Nalbantian est aussi un poète sensible, énergique et nerveux. Il a écrit peu de vers ; son « Chant de Liberté » est une œuvre héroïque, un appel vibrant à la liberté, aux accents mâles et vigoureux.

En 1861, le poète fit un voyage d'études en Europe où il se mit au courant des théories nouvelles de Karl Marx, de Saint-Simon et de Fourrier. Il se lia d'amitié avec Alexandre Hertzen, l'illustre écrivain russe, dont il garda une impression ineffaçable...

Il dort maintenant sous les grands peupliers du couvent de Sainte-Croix, non loin de sa ville natale, dans un cadre merveilleux et mystique dont rêva toujours son âme exaltée.

Chant de Liberté

Le jour où le Dieu de la liberté
Daigna m'inspirer de son souffle,
Et accorda la vigueur
A mon corps d'argile,

Moi, enfant sans parole,
J'étendis mes deux mains,
Et, de mes bras impuissants,
J'embrassai la liberté.

Lorsque la nuit, inquiet,
Emmailloté dans mon berceau,
Je pleuraïs sans trêve
Troublant le sommeil de ma mère,

Et que je l'implorais sans fin
De me délier les bras :
Je fis le vœu, dès ce jour,
De chérir la liberté.

Lorsque ma bouche enfantine
Commença à balbutier,
Et que mes parents, en souriant,
Se réjouirent de ma voix,

La première parole murmurée
Ne fut ni mère, ni père ;
C'est : « Liberté » qui s'envola
De mes lèvres enfantines.

— Liberté ! me répéta
Le destin du haut des cieux :
Veux-tu donc, dès cet instant,
T'enrôler pour la liberté ?

Ah ! ton chemin serait épineux,
Tu subirais nombre d'épreuves ;
Le monde est trop étroit
Pour qui aime la liberté.

— O Liberté ! m'écriai-je,
Que, sur ma tête, grondent
La foudre, l'éclair, le fer et le feu.
Et que l'ennemi me traque sans fin

Jusqu'à la mort, jusqu'au gibet,
Jusqu'à l'opprobre du pilori,
Je crierai, je répéterai
Toujours, toujours : Liberté !...

Jours d'Enfance

O jours d'enfance ! comme dans un rêve,
Vous vous envolâtes sans retour ;
Jours bienheureux, exempts de soucis,
Qui nous donnèrent le plaisir et la joie.

Plus tard, la science vous remplaça
Par sa profonde théorie de la vie ;
Et tout tomba dans la froide pensée ;
Et je n'eus nul moment de vain loisir.

Ce fut, ensuite, la raison qui lui succéda,
Et le sort de ma nation pesa lourdement sur mon cœur;
Apollon me prêta sa lyre
Pour dissiper la tristesse de mes peines.

Hélas ! la lyre vibra, entre mes mains,
Avec autant de plaintes et de mélancolie ;
Triste, triste resta mon pauvre cœur ;
Et pas une corde ne vibra d'allégresse.

C'est alors que j'ai compris
Que rien ne m'ôterait mes peines,
Tant que ma Patrie resterait enchaînée,
Entre les mains d'ennemis exécrés.

O jours d'enfance ! pourquoi, si rapidement.
Vous envolâtes-vous sans nul retour ?
Il fut un temps où je me crus, au monde,
Heureux et libre comme un prince.

La chaîne d'esclavage m'était inconnue,
Ainsi que les griffes cruelles de la tyrannie * ;
Et c'est plus tard qu'elles ont pesé sur moi ;
Ah ! que je maudis ces jours de malheur !

O lyre ! tais-toi et ne vibre plus !
Apollon, reprends-la et prête-la
A un autre poète, pour qu'il chante
La tendresse de la vierge aimante.

Désormais, je veux paraître
Sans lyre et sans paroles vaines,
Et je vais crier et protester,
En me battant contre les ténèbres.

Dans ces jours solennels, pas de chant de deuil !
Le courageux a besoin d'un glaive ;
Feu et sang sur la tête de l'ennemi ;
Voilà désormais le sens de ma vie !...

*) Le poète fut déporté en Sibérie à cause de ses opinions politiques avancées, puis emprisonné dans la forteresse Pierre et Paul, à Pétrograd, d'où il sortit, phtisique, pour aller mourir à Nakhitchévan, sa ville natale.

Miguirditch Adjémian

Adjémian est l'un de nos meilleurs poètes romantiques. Il est né à Orta-Keuy, banlieue riante de Constantinople, le 19 juin 1838.

Il fit ses études au séminaire arménien de Venise. « Sourires et Larmes », « Brises Printanières » et « Les Voix vibrantes » sont ses œuvres principales. Le poète y chante la nature, la vie et l'amour.

Adjémian a traduit en arménien « Les Brigands » de Schiller, les « Chansons » de Béranger, les « Fables » de La Fontaine et une œuvre de Lamennais.

Le Crépuscule

Je regarde, ému, les rayons vermeils
Du crépuscule, qui s'infiltrent
A travers la ramure épaisse du cyprès,
Et s'y éteignent lentement.
La nuit descend
Sur la montagne.

Les flots bleuâtres se réjouissent
Sous la caresse de ces lumières ;
Et l'humide suaire de la brume
S'épaissit de plus en plus.
La nuit descend
Sur la mer.

La brume, cependant, se dissipe bientôt ;
Et les monts et les mers, les bois et les champs
S'inondent de rayons et de joie,
Quand le doux visage de la lune
Se reflète
Sur la terre.

Hélas ! un gris brouillard enveloppe
L'essaim exquis de mes rêveries ;
Mon âme est un mariage de deuil,
Et mon crépuscule est bien pâle.
La nuit descend
Sur ma vie.

Lorsque les ailes de la mort triomphante
Couvriront d'ombre ma tête lassée,
Ah ! plût à Dieu que le sourire divin
De ma bien-aimée qui est au ciel
Se reflétât
Dans mon âme ! *)

*) Le poète fait allusion à sa femme morte très jeune.

Khoren de Lusignan

Sembat Chahazizian

Thomas Terzian

Sibylle

Khoren de Lusignan

(Nar-Bey)

L'archevêque Khoren de Lusignan est le propre frère de feu le prince Guy de Lusignan, dernier descendant de la famille illustre qui régna sur la Cilicie. Il naquit en 1841 à Constantinople, dans le quartier de Psamatia. Il fit ses études au couvent de Saint-Lazare, à Venise. Très beau de physique, orateur élégant, parlant admirablement plusieurs langues européennes, type fin et aristocratique, air de grand seigneur, il eut une influence considérable dans les hauts cercles de la capitale et au Palais de Yildiz, où on lui donna le titre de Nar-Bey (Prince Lumière).

Khoren de Lusignan est un poète lyrique. Il traduisit en vers arméniens les «Harmonies poétiques et religieuses» de Lamartine, dont il fut un des plus fervents admirateurs. Ses vers inspirés du génie lamartinien gardent l'empreinte de cette poésie subjective où tout naît de l'âme et du cœur. La traduction des «Harmonies» imprimée à Paris en 1859, est aujourd'hui com-

plétement épuisée. Dans la préface se trouvent deux admirables lettres que l'illustre chantre de «Jocelyn» a écrites de sa propre main et que nous sommes heureux d'insérer ici, à titre documentaire :

Monsieur,

Je suis fier d'avoir servi de texte à vos traductions de français en arménien, et heureux d'avoir ainsi mon nom présenté à vos compatriotes.

Mes relations fréquentes avec l'Orient m'ont inspiré un grand respect pour la nation arménienne, et surtout pour la religion, la probité et la poésie de ces populations plus rapprochées que nous du berceau et des lumières du monde primitif.

Je vois par vos études à Paris que votre famille nationale ne dégénère pas de ses ancêtres ; et je me félicite, Monsieur, de connaître en vous l'espérance de l'Arménie future.

Paris, le 25 avril 1859.

Al. de Lamartine.

Voici la deuxième lettre qui est aussi flatteuse que la première :

Monsieur,

Je ne sais pas votre langue, mais je sais votre talent par ceux de vos compatriotes qui lisent vos vers et les miens. Je sais aussi l'intelligence et le zèle admirable que vous avez appliqués à ce labeur ingrat d'une traduction, des sens sur lesquels vous avez si souvent et si scrupuleusement consulté l'auteur original.

Votre beau travail emporte donc avec lui tous mes vœux et toute mon approbation dans votre cher pays. Pendant mon voyage en Orient, j'ai été reçu par les Arméniens comme un hôte et comme un frère. Vous allez populariser aujourd'hui parmi eux mon nom et ma poésie qui n'avaient pas de titre à une gloire si lointaine.

Une traduction de vous est un écho qui porte la voix jusqu'à l'Ararat. Puisse la vôtre porter aussi jusqu'à l'immortalité.

Paris, le 10 octobre 1859.

Al. de Lamartine.

Après l'échec de la mission arménienne au Congrès de Berlin en 1878, où Khoren de Lusignan avait présenté avec Monseigneur Khrimian et Minas Tchéraz les légitimes revendications de ses compatriotes, le disciple de Lamartine fut honoré de la lettre suivante de Victor Hugo, dans laquelle le grand poète des «Châtiments» exprime avec noblesse sa sympathie pour la cause arménienne :

Mon noble confrère,

Nous sommes deux poètes et j'ajoute, moi, deux prêtres, mais votre qualité de poète me suffit, et nos deux mains peuvent se serrer. Votre lettre m'émeut, et je vous remercie.

Ce que vous me demandez sur l'Arménie, vous le savez mieux que moi, mais je suis heureux de vous le confirmer. Les nations qui regardent le passé doivent disparaître, les nations tournées vers l'avenir doivent vivre. L'Arménie n'a qu'à vous suivre, et elle est dans la voie de la civilisation.

Je connais l'élévation de votre intelligence. Je mesure la grandeur de votre destinée à la grandeur de votre esprit. Vous avez le sang des vielles races et l'esprit des races nouvelles.

Paris, le 20 novembre 1879.

Victor Hugo.

Khoren de Lusignan qui publia à Paris une revue littéraire : « La Colombe de Massis » mourut en 1893, oublié et presque misérable, à Béchiktache, quartier de Constantinople.

La Mère Arménienne

Dors, ô toi, ma douce joie et mon amour,
O mon premier-né, don du ciel !
Toi, l'objet de mes rêves, toi, l'espoir des tiens,
Orgueil de ta mère, source de bénédictions,
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

La plus fière entre les femmes arméniennes,
Non, je n'ai plus à rougir de voir mon sein privé
de fleurs ;
Non, je ne suis plus jalouse des autres mères,
Maintenant qu'après tant de pleurs, je te possède,
ô mon trésor !
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

O toi, dans ta frêle et tendre enveloppe,
Tu contiens tous mes vœux, ô mon fils !
Tes yeux étincelants sont de petites étoiles
Qui ont brillé dans ma triste nuit ;
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

Oh ! ce baiser maternel où le cœur s'épanche,
Ce baiser que j'ai goûté sur la rose de tes joues,
Quand pourrai-je le déposer sur ton front victorieux,
En arrosant de mes pleurs les feuilles de la gloire ?
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

Quand ta tête douce, lassée de grands soucis,
Viendra se reposer sur le sein de ta mère ;
Et quand, alors, errant dans les cieux,
Ton esprit planera sur l'Arménie,
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

Vois-la jeter sur toi des regards joyeux,
Et t'envoyer son plus gracieux sourire ;
Vois les pleurs que tu essuies sur ses joues
Se changer en perles pour orner ta couronne ;
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

Couronne !... Ah, oui, je la désire, cette couronne
Qu'entrelacent les mains de la Patrie, ô mon fils !
Car la seule fleur immortelle
Est celle qui s'épanouit dans ses jardins,
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

Mais si ton cœur qui dort aujourd'hui, comme l'onde,
Se réveillait un jour pour aimer
Une autre patrie que la tienne,
Et ne bondissait plus au nom de l'Arménie,
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

Ah ! mieux vaut que nos paupières se ferment,
Pour que n'arrive jamais ce jour de ténèbres ;
Mieux vaut que tes lèvres indignes
N'apprennent jamais le nom de ta mère !
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

Mieux vaut que, dès maintenant, ce cœur ingrat
Se dessèche comme la rose rongée par les vers,
Et que tombent ces petits bras qui m'enlacent,
Comme un collier tressé de fleurs odorantes ,
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

Mais pourquoi ton rêve céleste se trouble-t-il ?
Ton sourire s'enfuit ; tu pleures quand je pleure...
Non, mon enfant, plus de tristes chants !
Vois, ta mère se tait à ce tendre baiser ;
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

Dors, ô toi ! ma douce joie et mon amour,
O mon premier-né, don du ciel !
But de mes rêves et de mes espoirs,
Orgueil et bénédiction du nid de ta mère,
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

Toi, tu t'ajouteras aux gloires de la Patrie ;
Et moi, je serai bénie entre les mères arméniennes ;
A ton nom, comme le cœur de ta mère
Et les cœurs des Arméniens battront avec fierté,
Mon bel enfant,
O toi, petit ange de ta mère !

Ce nom, les étrangers surpris l'admireront,
Et les étrangères, en montrant ta mère du doigt,
Se diront tout bas : « Elle n'engendre que de tels fils,
Heureuse, heureuse la mère arménienne ! »
O toi, bel enfant !
O petit ange des Arméniens !

Mon oiseau joli

La suave brise printanière
A déjà fait son suprême adieu.
Déjà le hâle des jours brûlants
Flétrit la violette infortunée ;
Voici la rose et le blanc lis
Dépouillés de leur doux parfum,
Et mes yeux remplis de pleurs
S'embrument insensiblement.

C'est bientôt l'automne ;
Mon oiseau joli,
Me trouveras-tu vivant
Au prochain hiver ?

Hélas ! mon cœur n'a plus d'espoir,
La lueur de ma pauvre âme s'éteint,
Et la chute de chaque feuille
Emporte avec elle un rayon de mes jours.
Et chaque minute de ma courte vie
M'entraîne lentement vers le tombeau.
Je voudrais ardemment revoir l'Avril
Et vivre encore, et vivre toujours !...

Mon oiseau joli,
C'est bientôt l'automne ;
Me trouveras-tu vivant
Au prochain hiver ?

Lorsque le gai renouveau
Sera de retour, le front couronné,
Tu répéteras joyeusement
Ton premier et tendre ramage ;
Tu reverras la colline et le bois,
Et tu sautilleras de branche en branche.
Mais moi, hélas ! je ne reverrai plus
Ni la rose, ni le ruisseau et ni tes ébats.

Mon oiseau joli,
C'est bientôt l'automne ;
Me trouveras-tu vivant
Au prochain hiver ?

Mon oiseau joli, dans quelques jours,
La mort me séparera de mes chéris ;
C'est pour la dernière fois que j'écoute
Ton doux ramage mélancolique...
C'est peut-être l'écoufle et le corbeau
Qui voleront sur mon tombeau ;
On entendra la plainte du hibou,
Et non ton chant attendrissant...

Mon oiseau joli,
Quand, de retour au printemps,
Les hommes m'auront oublié,
Souviens-toi de ma tombe !...

Memento Armenia

Quand, rassemblés pour vos fêtes nationales,
Les cœurs touchant les cœurs, au milieu des souhaits;
Quand vos âmes bouillonnent dans la joie et l'amour,
Oh ! rappelez-vous l'Arménie !

Quand les lèvres se serrent tristement
Et que les yeux se noient dans les pleurs amers ;
Quand le cœur abattu soupire en silence,
Oh ! rappelez-vous l'Arménie !

Quand vous entendez la voix de l'hirondelle,
Plus douce à l'éxilé que tout autre chant,
Et que partout se répand l'heureux présage du printemps,
Oh ! rappelez-vous l'Arménie !

Quand vous respirez un zéphir doux au cœur,
Qui n'a point effleuré le sol de vos ancêtres,
Ou la rose qui ne s'est point épanouie sur leurs tombes.
Oh ! rappelez-vous l'Arménie !

Quand l'étranger vous parle de son pays,
Et que son cœur bat au souvenir de ses gloires,
Ne vous laissez pas éblouir, n'en faites aucun cas ;
Oh ! rappelez-vous l'Arménie !

Quand, à la vue de la terre natale,
Il se consume en ardents désirs et que son cœur l'appelle,
Et vous dit combien il est doux d'avoir une patrie,
Oh ! rappelez-vous l'Arménie !

Rappelez-vous, quand un de vos frères
S'exile et partage votre vie de larmes,
Ne jetez pas sur lui des regards indifférents ;
Oh ! rappelez-vous l'Arménie !

Embrassez-le avec transport, et jetez-vous dans ses bras ;
Heureux celui qui est né dans sa patrie
Et dont les paupières se sont ouvertes au soleil d'Eden !...
Oh ! rappelez-vous l'Arménie !

Oh ! rappelez-vous... et demandez-lui où est l'Arménie
Et combien elle est éloignée des lieux où vous vivez !...
Hélas ! serait-elle aussi loin de vos cœurs ?
Arméniens ! vous souvenez-vous de l'Arménie ?...

A Lamartine *

Je me souviens qu'un jour, au lever de l'aurore,
Un navire français cinglait sur le Bosphore ;
Un jeune homme debout à l'arrière, les yeux
Fixés sur le rivage ou levés vers les cieux,
Comprimait d'une main son cœur dans sa poitrine.
Ce navire, c'était le vôtre, ô Lamartine !
Le peuple frémissant, assemblé sur le bord,
Souhaitait qu'un bon vent vous conduisît au port.

*) Ce poème figure à la première page de la traduction des « Harmonies » ; il compte quatre-vingts vers ; nous en donnons seulement la première et la dernière strophe.

Moi, je cherchais des yeux le voyageur sublime
Que la foule acclamait d'un transport unanime.
Puis, quand je ne vis plus sa voile à l'horizon,
Ma bouche bégaya vaguement son grand nom.

Ne me demandez pas si je tiens une épée ;
On brise en un combat l'arme la mieux trempée ;
Puis, comme a dit Jésus : « Qui frappe avec le fer
Périra par le fer ! » Or, demain comme hier,
Je combattrai sans crainte, avec la certitude
Que le triomphe est beau, lorsque la lutte est rude.
Mes armes, Lamartine, elles sont dans ma foi,
Dans ma tête et mon cœur où vous régnez en roi :
Car vous avez, daignant m'accueillir comme un père,
Ecouté les accents de ma voix étrangère...
Dans ma chère Arménie, entrez en conquérant !
Elle a besoin d'aimer celui qu'elle sait grand ;
Que je sois votre guide. Et comme aux temps antiques.
L'Eden répétera de sublimes cantiques..

Paris, le 30 Mai 1859.

Sembat Chahazizian

Chahazizian, issu d'une famille ancienne et noble, est né au village d'Ashtarag en 1840, le 5 septembre, et mort à Moscou en 1907. Il fit ses études à l'institut Lazareff où, de 1862 à 1897, il occupa la chaire d'arménien et de littérature.

Chahazizian est un poète au talent souple, doublé d'un publiciste distingué. Sa meilleure œuvre, un grand poème romantique intitulé « Le Chagrin de Léon », renferme de jolis vers d'une facture travaillée et d'une facile inspiration. Ce poème porte l'influence évidente de «Childe Harold» de Byron, avec cette différence que le héros anglais est l'incarnation vivante de la mélancolie universelle, tandis que le héros arménien chante sur sa lyre voilée de crêpe noir les misères séculaires de sa race.

Le Rêve

J'entendis une voix très douce :
C'était celle de ma vieille mère ;
Je sentis un frisson de bonheur ;
Mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve.

Là-bas, une source murmurante
Roulait ses perles à foison ;
Elle était pure comme un cristal :
Ce n'était qu'un rêve décevant.

Et la triste mélodie maternelle
Me rappela les joies d'enfance ;
Je sentis le baiser de ma mère :
Mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve.

Elle me serra avec tendresse,
Et essuya mes yeux humides ;
Et cependant mes larmes coulaient :
Ah ! pourquoi n'était-ce qu'un rêve ?

Les victimes

Morte est ma muse, et morte ma flamme :
La forêt est couverte de feuilles desséchées ;
Le ciel est voilé, le soleil en fuite ;
Je ne veux plus vivre de joyeuses chansons.
Le vaste firmament parsemé d'étoiles,
Et le murmure des eaux argentées
Ne parlent plus au cœur du poète,
Et ne visitent plus ma maison endeuillée.
A présent, il ne me reste que des ruines
Et le dernier rayon s'éteint dans le crépuscule.
J'enlève ma cuirasse, mes armes, mes ornements
Et je les confie à l'ardente Jeunesse.
Mais qu'ils sachent les fils d'Arménie
Que le deuil de mon sort leur est dévolu
Et que je n'ai point jeté le bouclier devant l'ennemi,
Comme un soldat indigne et tremblant !
Que je ne me suis point prosterné devant le Veau d'or,
Et que je n'ai point adoré les idoles de l'étranger !
Mais que, toujours aimant la vérité,
J'ai mesuré chacun selon son mérite.
Je n'ai charpenté aucun cercueil ; et les espoirs
De la tendre vie ont fleuri comme un arbre vert ;
Je les ai arrosés avec de l'eau pure et vive,
Afin qu'ils fécondent l'Humanité future.

Thomas Terzian

Terzian est né à Constantinople en 1842 et mort dans la même ville en 1909. Son père était Italien et tailleur de profession, d'où le mot terzi qui signifie en turc tailleur.

Orphelin dès sa tendre enfance, il fut accueilli par les pères Mikhitaristes de Péra qui lui donnèrent une instruction soignée. Terzian est un poète romantique, doublé d'un habile dramaturge. Sa lyre est douloureuse et désenchantée. Sa belle âme orpheline pleure les illusions de ses rêves et la tristesse de vivre sans affection réelle et sans parents, au milieu des tombes.

Le poète fut pendant de longues années professeur au Lycée impérial de Péra. Il était Chevalier le la Légion d'Honneur.

Le Cyprès

Je vis un cyprès vêtu de deuil,
Planté au bord de la mer bleue ;
Ses sombres feuilles, par le vent bercées,
Murmuraient un chant désolé.

Un liseron, en rampant,
Grimpait autour de ses rameaux,
Et répandait dans ses ténèbres
Des sourires doux et parfumés.

N'es-tu point ma vie, ô cyprès
Svelte et mélancolique ?
N'es-tu point mon ange, ô liseron !
Toi qui berces mes chagrins ?

Ma Vie

Viendra le jour où, jetant bas
Le lourd fardeau de la vie,
Je dormirai auprès des miens
Dont je rêve en soupirant.

Ah ! plût à Dieu que ma tombe fût
Sur les coteaux du Bosphore,
Toujours fleuris et verdoyants,
Qui se reflètent dans les flots bleus.

Les vagues changeantes et glauques
Viendraient se briser contre ma tombe ;
Et la lune pâle verserait
Ses rayons d'argent sur les cyprès.

Mon âme assise au seuil du mausolée,
Enveloppée d'un suaire blanc,
Ecouterait le chant du pêcheur
Ramant doucement sur les ondes.

Hélas ! c'est en vain que mes yeux
Chercheront partout mes amis ;
Dispersés par le vent de la Mort,
Sur quel rivage iront-ils dormir ?

Une autre génération aux rêves nouveaux,
Avec d'autres sourires et de nouvelles larmes,
Insensible à mes douleurs
Ne prendra même pas soin de mon tombeau.

Et cependant, je te retrouverai
Immuable, ô grande nature !
Et dans le néant de l'oubli,
Toi seule tu me souriras.

Elie Démirdjibachian

Ohannès Sétian

Elie Démirdjibachian

Démirdjibachian naquit en 1851 à Constantinople, dans le vieux quartier de Has-Keuy. Il est parmi les Arméniens la plus grande intelligence du XIX• siècle. Littré, Auguste Comte, Schopenhauer, Sakia-Mouni furent, tour à tour, ses maîtres et ses idoles. Il a passé presque par toutes les phases de la philosophie. Il dirigea, longtemps, avec une autorité incontestable, « Le Globe », ensuite « La Revue littéraire et philosophique », où il se révéla penseur profond, publiciste de talent, poète original, d'une haute envergure. Sa poésie, dans son étrangeté hallucinante, est grave et recueillie et se plaît dans les hauteurs de la pensée.

Démirdjibachian est un poète philosophe dont l'esprit tourmenté plane dans un noir pessimisme. Vers la fin de sa vie, il arriva à un tel degré de misanthropie, qu'il commença à fuir la société des hommes. C'est pourquoi il vécut dans un isolement volontaire, en véritable ascète bouddhiste, méditant sur les problèmes ardus de ce monde et de l'au-delà, en

proie au spleen déprimant et désespéré, et retombant sans cesse dans les ténèbres. La hantise de la mort, qui apaise nos souffrances, le poussa au suicide. Le malheureux poète se pendit en 1908, dans sa chambre à coucher, durant une violente crise d'abattement moral et physique.

Le Chant du Vautour

Un grand oiseau noir, tel un nuage noir,
Vient planer sur ma tête aux cheveux noirs ;
Il est mon ange gardien, mais si noir,
Telle une nuit noire, tel un enfer noir.

C'est un terrible oiseau noir, aux ailes déployées ;
Le bec est long et sinistre comme un démon ;
Il vole sur mon corps, autour de mon corps ;
Et je me dis : « Corps épuisé, es-tu donc mort ?... »

Pas un point blanc n'apparaît sur ses ailes ;
Il est la nuit aux ailes terrifiantes ;
Sa serre est noire, aiguë comme un poignard ;
Il glapit après moi, tel un chien affamé.

Il éteint ma lumière avec ses ailes immenses ;
Le ciel est sombre ; la terre, un cachot lugubre ;
L'ombre est partout, sur les vagues et sur les champs ;
L'oiseau cache à mes regards la neige et les éclairs.

Je ne me vois plus ; suis-je blême à jamais ?
Je ne vois plus le clair visage de la vierge ;
Noirs sont les astres, noir le lac, noir le lis ;
Quelle est donc cette voix ?... L'oiseau hurle comme un chien.

Il me semble que je suis au bord de l'abîme,
Et l'oiseau noir flaire mon corps refroidi ;
Il me semble que les muses se querellent avec lui
Et lui crient : « Va-t-en, son corps nous appartient ».

Mais l'oiseau noir est fort, implacable et cruel ;
Il n'écoute ni plainte ni supplication ;
Je suis sous ses ailes immenses et sinistres,
Et l'heure de ma mort a sonné, voilà dix ans...

C'était une nuit claire... Sur le rocher de Moda *),
Dans un mortel combat j'ai péri, voilà dix ans.
L'ennemi était en moi, c'était la matière
Qui me disait : « Tout est chimère, la vie, l'amour et la gloire ».

Tout jeune encore, plein de tendresse et d'espoir,
Je me suis battu contre l'ennemi en me disant :
— « Allons, debout, ô mon âme ! poursuis le monstre !...»
Ce fut en vain... J'ai vu que tout était perdu.

Alors la matière me montra le soleil et la mer
Et me dit : « Je suis maîtresse... seule, je domine
L'univers pour l'éternité... »
Et, du fond des vagues, j'entendis une voix très douce :

Matière, Nirvâna !... Ils me firent périr cette nuit.
Dieu dormait... et ma pauvre âme languissait...
Je vis sur la lune une tache sombre et fantastique
Qui s'approchait de moi, énorme, effrayante.

---

*) Le poète fait allusion à une tentative de suicide sur le rocher de Moda, à Kadi-Keuy, d'où il s'était jeté dans la mer de Marmara.

J'étais mort... La tache était le voutour rapace
Qui fonça sur moi, du côté de la lune ;
Il faira, il caressa et lécha mon sein nu,
Où Jésus était crucifié...

Sous les ailes de l'oiseau noir et tragique,
Je vais errant sur la terre... Il est mon ange gardien ;
Plus de croix sur mon sein, et dans mon sein
Plus de foi... Je suis un cadavre vivant.

Si je grandis et languis comme la lune,
Je suis toujours un cadavre errant sur les ailes noires;
Je nourris le vautour, et j'enseigne les enfants... *)
Et je frissonne toujours lorsqu'on me parle d'amour.

Ah ! comme l'oiseau noir me dévore la chair !
Sauvez-moi !... Je ne veux plus souffrir le Mal...
Ah ! Je ne suis pas mort tout à fait... J'aime encore...
Je ne suis pas un cadavre... Je ne suis pas l'Antéchrist !

Ah ! oiseau noir, voilà dix ans, c'est assez !...
Tu n'es donc pas repu de mon pauvre corps ?
Ah ! oiseau noir, ciel noir, terre noire,
C'est assez !... Il est temps que je meure...

*) Le poète enseigna pendant de longues années la littérature à l'Ecole Centrale arménienne de Galata, à Constantinople.

Blessure

Apportez de l'eau claire et fraîche,
Le sang coule de mes blessures ;
Vous n'aurez pas à les chercher longtemps :
Mon corps et mon âme sont pleins de blessures.

Mes pleurs s'écoulent amèrement
Dans mes blessures toutes béantes ;
Ah ! mes blessures sont cuisantes ;
Elles me torturent, ô ma mère !

On ne voit ni lance, ni ronce :
Mais qui donc me blessa sans trêve ?
Mes pleurs ne cessent de couler,
Mère, ô ma mère ! qu'as-tu fait de moi ?...

Miserere

Je ne veux plus, je ne veux plus
Te tromper, ô mon âme pure !
Pardonne-moi si, depuis longtemps,
Je t'ai bercée de chimères !

Pareil aux parfums de l'encensoir sacré
Qui s'exhalent en volutes bleues,
Je me suis élevé vers le ciel,
De la profondeur de ton essence divine.

Tes paroles étaient douces ;
Ton allure était ravissante ;
Ton regard, profond et touchant,
Et je t'ai trompée, ô mon âme !

Crois-moi, ta prière s'envolait toujours
Directement, vers le ciel,
Où la vie est exempte de soucis,
Où les élus sont bienheureux.

Cependant, ferme ton oreille, ô mon ange !
Je te dis... mais toi, ne m'écoute plus...
J'ai toujours trouvé le ciel vide...
Dieu vain... et l'amour illusoire...
Miserere !...

Bedros Tourian

Bedros Tourian naquit en 1852 à Constantinople, dans le quartier de Scutari, et mourut en 1872. Il reçut une instruction sommaire dans une école communale, et fit lui-même son éducation poétique. Tourian est un de nos meilleurs poètes lyriques. Il est surnommé « le Rossignol de Scutari ». Dans ses œuvres plane un sentiment profond, douloureux, délicat et vraiment attique. On y voit, avec une précision surprenante, l'âme du poète dans toutes ses phases de déchirement et d'angoisses, cette âme candide, rêveuse et printanière qui n'a jamais connu le printemps aux aurores radieuses et aux fleurs enivrantes.

Fils d'un pauvre forgeron, il lutta toute sa vie contre les affres de la misère et toutes sortes de difficultés morales et matérielles qui s'acharnèrent sur lui avec une férocité implacable.

En écrivant ces lignes, je pense à ce malheureux poète français, Hégésippe Moreau, le chantre délicieux de la « Fermière », qui eut la même destinée. Tous

les deux pleins de génie, animés du même idéal, luttant sans cesse pour une bouchée de pain, dans l'indifférence de la foule égoïste, rebutés partout et morts de phtisie.

On a bien raison de dire que la souffrance est la rançon du génie, et que le chemin de la gloire est souvent parsemé d'épines.

Les Plaintes

Eh ! adieu, Dieu et soleil,
Vous qui brillez au-dessus de mon âme !
Je m'en vais ajouter une étoile au ciel ;
Que sont-elles les étoiles ? Sinon la malédiction
Tragique des esprits pauvres et innocents,
Qui vont brûler le front du firmament,
Et augmenter les armes et les parures de feu
De Dieu — la source des foudres.
Ah ! que dis-je ? O Dieu ! foudroie-moi,
Brise ma pensée géante, à moi qui suis un atome,
Et qui ose m'élancer, me plonger au fond des cieux,
Et gravir les échelles des étoiles.
Salut à toi, Dieu de l'être chancelant,
Du rayon, du flot, du verbe et de la floraison !
Toi qui arrachas la rose de mon front, la flamme de mes yeux,
Le frisson de mes lèvres et l'élan de mon âme ;
Toi qui voilas mes yeux et fis haleter mon cœur,
Tu m'as dit de sourire au seuil de la mort...
Tu me réserves sans doute une vie d'au-delà,
Une vie de prière, de parfum et de lumière.

Mais si mon souffle ultime doit s'éteindre à jamais,
Ici, dans ce brouillard muet et silencieux,
J'aime mieux être un éclair blême,
M'attacher à ton nom, rugir sans trêve,
Etre une imprécation, m'enfoncer dans ton flanc,
Et t'appeler « Dieu vindicatif » !...
Ah ! Je tremble ; je suis pâle, très pâle ;
Mon cœur brûle comme un enfer ;
Je suis un soupir au milieu des cyprès noirs,
Une feuille sèche d'automne près de choir...
Ah ! donnez-moi des étincelles pour vivre !
Quoi ! embrasser la terre froide après avoir rêvé ?
Que ce destin est sombre, ô Dieu !
Est-il donc pétri de la boue d'une tombe ?...
Ah ! donnez une flamme à mon âme ;
Je veux encore aimer, vivre, et vivre encore !
Etoiles célestes, tombez dans mon âme,
Donnez un rayon de vie à votre pauvre amant !...
Les rayons du ciel ne m'accordent plus un sourire ;
Et le printemps, plus une rose à mon front pâle.
La nuit est mon cercueil, et les astres les flambeaux ;
La lune pleure sans cesse et sonde les abîmes ;
Il y a des hommes qui n'ont personne pour les pleurer :
C'est pour ceux-là que Dieu créa la lune ;
Et le moribond ne demande que deux choses,
D'abord la vie, puis quelqu'un qui le pleure.

C'est en vain que les étoiles me prédirent l'amour ;
C'est en vain que le rossignol me conseilla d'aimer ;
C'est en vain que les brises m'inspirèrent l'amour,
Et que le flot clair me rendit jeune et frais ;
C'est en vain que les taillis se turent autour de moi,
Et que les feuilles discrètes ne respirèrent plus
Pour ne pas troubler mon rêve sublime.

Ils m'ont tous permis de toujours rêver d'elle !
C'est en vain que les fleurs printanières
Embaumèrent toujours l'autel de mes pensées.
Hélas ! ils m'ont tous trompé :
Le monde est déjà la risée de Dieu.

On me dit

On me dit : « Pourquoi es-tu taciturne ? »
— « Ah ! l'aurore qui s'enflamme
A-t-elle du verbe ou de l'accent ?
Elle est infinie comme mon cœur. »

On me dit : « Tu es toujours mélancolique ».
— « Comment ne le serais-je pas ? Une à une,
Sont tombées les étoiles de mon front...
Nulle aurore n'a éclairé mon cœur. »

On me dit : « Tu n'es point ardent ;
Tu es mort comme un étang ;
Pâles sont ton visage et ton regard. »
— « Hélas ! mon écume est dans le fond. »

On me dit : « Ton heure a sonné ;
Va au sein noir de ta seconde mère —
A la tombe, où tu trouveras
Ardeur, élan, roses et étoiles... »

Monseigneur Elysée Tourian

Elysée Tourian

Monseigneur Elysée Tourian, patriarche des Arméniens de Jérusalem, est né à Constantinople en 1860. Comme son frère, le poète Bedros, il est célèbre parmi ses compatriotes.

Monseigneur Tourian est un artiste virtuose ; il possède à fond les trésors précieux de notre langue. Les mots, comme des êtres vivants, chantent et gémissent sous ses doigts magiques, avec des vibrations émouvantes. Sa poésie est musicale, pleine de charme, de grâce et de visions mystiques. On dirait sa belle âme de prélat et de poète imprégnée du romantisme et de la tristesse élégiaque de son malheureux frère. Il a une technique savante et harmonieuse ; et parmi nos poètes, nul plus que lui ne possède la précision de la forme et l'exquise sonorité du rythme. « La Flûte Pastorale » qu'il publia en 1909, renferme de belles poésies évangéliques.

Ne me touche pas

Noli me tangere...
(St-Jean, Chapitre XX, 17.)

I

Les larmes qui coulent de tes yeux humides
Gardent encore l'empreinte des fards du passé ;
Tu ne peux être une fleur dans mon paradis ;
Ne me touche pas.

Tu as encore un soupir, écho des abîmes sourds ;
L'amour et la mort sont des chimères en ton cœur de femme ;
Tu ne peux être un hymne pour mes gloires ;
Ne me touche pas.

Tes doigts sont encore parfumés de myrrhe,
Et tu imites en tes pas la marche d'une gazelle,
En faisant flotter ta robe de mousseline ;
Ne me touche pas.

La douceur terrestre du miel
Erre encore, obstinément, sur tes lèvres
Qui s'assoupissent aux frôlements voluptueux ;
Ne me touche pas.

Vois, la rosée de la nuit mouille tes cheveux épars ;
Et tu te grises encore de mandragores,
Au milieu des romarins bourgeonnés ;
Ne me touche pas.

Tu veux encore te réveiller dans les vignes,
Afin que tes seins rivalisent avec les grappes ;
Et tu désires encore le vin et le lait mousseux ;
Ne me touche pas.

Au milieu des beaux lis, ton ombre errante
Se repaît sous les dards effilés du soleil ;
Une tache noire ternit la grâce de ton front ;
Ne me touche pas.

Les joyaux de saphir à ton cou
Troublent encore ta poitrine, ô Sulamite !
Et l'œil du péché scintille sur ton corps ;
Ne me touche pas.

Lorsque ton âme s'altérera comme un plomb,
Et que ton corps putréfié se couvrira de rouille ;
Alors t'abandonneront l'amour et la jeunesse,
Et tu ne me toucheras plus.

II

Assimile tes pleurs aux rosées matinales ;
Etreins la terre que j'ai teinte de rouge ;
Sois une rose et pare les alentours,
Afin que tu me touches.

En mêlant ton haleine à la brise suave,
Entre à l'endroit où j'ai tant soupiré ;
Sois une prière ou un cri de douleur,
Afin que tu me touches.

Baigne tes deux mains dans les rayons,
Pour effleurer l'azur que j'ai peint ·
Et sois un essor aux blanches ailes,
Afin que tu me touches.

Tends l'arc de tes lèvres en désirs sacrés ;
Adore le sein pur d'où je fis jaillir la vie ;
Sois un baiser et un sourire de sacrifice,
Afin que tu me touches.

Parfume ta chevelure lourde et noire
Par la sainte onction dont j'ai oint ma tête ;
Epanche-toi, avec effusion, en la maison de Dieu,
Afin que tu me touches.

Avec les plis de ta tunique lavée au vin,
Descends au pressoir où j'ai foulé ma grappe ;
Sois une goutte au fond clair de mon calice,
Afin que tu me touches.

Mets en ta poitrine, comme une relique de myrrhe,
La flamme de mon amour que j'ai attisée ;
Et consume ton sein dans les feux ardents,
Afin que tu me touches.

Ouvre ton cœur en sa veillée nocturne,
A la tempête furieuse que j'ai soulevée,
Et que naisse en toi la perle azurée,
Afin que tu me touches.

Et si ton âme, à l'instar de l'or,
Brille avec ton corps émaillé d'argent,
Alors tu seras le suprême ornement de mon autel,
Et tu pourras me toucher.

La Statue de sel

La femme de Loth regarda derrière elle, et elle devint une statue de sel.
(Genèse, Chapitre XIX, 26.)

Un nuage de soufre fluide, enflammé au ciel,
Déverse ses torrents de feu ;
Une mer infinie, jaillissant des abîmes,
Apparaît avec ses bords, confusément.

Sur ces rivages reste encore debout
La colonne gigantesque de sel,
Sous laquelle est figée une pâle figure de femme,
Risée séculaire des éléments déchaînés.

La malheureuse s'enfuyait, échevelée, de ces parages
Où l'on n'aurait trouvé dix êtres innocents ;
Elle avait reçu de l'ange l'injonction
De marcher toujours et de ne jamais se retourner.

A peine arrivée au point du refuge,
Hors de la fournaise où les vies s'embrasaient,
Elle tourna, curieuse, ses regards en arrière,
Et se pétrifia de tout son corps vibrant.

Avait-elle voulu regarder une fois encore
Les beaux ceps de sa vigne bourgeonnée,
Ou le déchaînement furieux de l'orage
Qui fouettait la flamme et la fumée ?

C'était une femme. Se rappelait-elle ses parures,
Qu'elle oublia de prendre, affolée par le danger ?
Se rappelait-elle ses crêpes et ses rubans bleus,
Ses tresses, son collier ou sa ceinture d'or ?...

Dans son cœur, elle sentit un frisson fort et doux :
Et le parfum des lis qu'elle respirait hier,
Le roucoulement des colombes qu'elle entendit le matin,
Et les reflets purs de l'aube qui l'avaient baignée,

Avec toutes leurs suavités voluptueuses,
La femme les vit rayonner en son guide céleste ;
Et, fille d'Eve, elle voulut, imprudemment,
Regarder le bel ange qui la suivait...

M'aimes-tu ?...

— M'aimes-tu ? dit Jésus à Pierre
Dont les minutes lentes du réveil
Gémissent sous l'acuité de ses rêves dispersés.
— Oui, tu sais que je t'aime, Seigneur !
Tant que mes lèvres parleront, pâlies,
Et que les flots de la mer couleront,
Seront à toi mes vœux et mes désirs.

— M'aimes-tu ? lui demanda Jésus de nouveau ;
Et Pierre versa abondamment
Des larmes silencieuses et attendries :
— Oui, tu sais que je t'aime, Seigneur !
Tant que mes entrailles sentiront l'amour et la pitié,
Et que les écueils domineront ces abîmes profonds,
Seront à toi mes peines et mes adorations.

— M'aimes-tu ? dit Jésus pour la troisième fois ;
Et Céphas, troublé, sentit soudain en lui
La crainte terrifiante du reniement :
— Ah ! tu sais bien, tu sais tout, Seigneur,
Tu sais que je t'aime ! Tant que ton amour infini
S'épanchera en moi avec la douceur d'un rayon,
Seront à toi mon cœur et mon âme.

— Va paître mes brebis ! et, comme un bon berger,
Prends en main la flûte et la houlette,
Jusqu'au jour où ta houlette tombera par terre,
Et que d'autres attacheront ta molle ceinture à ta taille ;
Jusqu'au jour où ta flûte brisée
Ne fera plus entendre un chant de flamme et de pleurs :
Va paître mes brebis, inlassablement :
C'est là ta récompense, si tu m'aimes bien.

Ohannès Sétian

Sétian, né à Constantinople en 1853, est un vétéran de la poésie romantique. Il est l'auteur d'un beau volume de vers, intitulé « De l'Aurore au Crépuscule », ainsi que d'un grand nombre de poésies écrites en langue française, selon les règles de la prosodie.

L'ode « A la France » que nous sommes heureux d'insérer dans notre Anthologie, fut versifiée par le poète et publiée dans un journal du Caire.

A la France

N'est-ce pas, incendie embrasant l'univers,
La Révolution, chère à nos cœurs ouverts,
Qui, sublime, a jeté vers nous le cri d'alarme
Et mis entre nos mains une étincelante arme ?
Quel ange descendu jusqu'à notre chevet,
Lorsque notre douleur sommeillait et rêvait,
A secoué soudain notre âpre léthargie ?

Par qui notre âme enfin, de ses liens élargie,
S'est-elle épanouie et, pleine de fierté,
Elancée, enhardie, après la liberté ?
N'est-ce pas toi, Rousseau, n'est-ce pas toi, Voltaire ?
N'est-ce pas vous, penseurs courageux de la terre,
Pléiade de grands hommes chassant la mort,
Servant de justiciers entre l'homme et le sort ?

Qui nous a donc appris à détester nos chaînes ?
N'est-ce pas le vent traversant nos vieux chênes
Et remuant nos champs de son souffle enchanté ?
La Révolution l'a chez nous apporté.
France, ô pays chéri ! sublime école immense,
Patrie unique et chère à tout homme qui pense,
Terre promise et sol béni du Créateur,
Paradis de l'Idée, ô pays enchanteur !
C'est toi que nous avons pour grand exemple prise !
Qu'on se moque de nous et que l'on nous méprise,
Qu'on nous traque en lançant les pierres du chemin,
Ce que nous désirons est juste, bon, humain,
C'est là la vérité sublime, universelle,
Puisque c'est sur tes pas que nous marchons vers elle.
Le bon pasteur, c'est toi ; nous sommes le troupeau ;
Nous livrons le combat appris sous ton drapeau.
Si nous avons les bras chargés de fers, qu'importe?
C'est bien toi qui les a forgés à notre porte.
Qu'importe les tourments, et le sang et le feu ?
Nous t'avons vu agir, et nous suivons ton jeu.

Il faut que l'homme marche, il faut que l'arbre pousse!
Qui ne veut pas marcher, il faut bien qu'il rebrousse
Chemin, s'il ne veut pas être à nos pieds foulé ;
Et tout rocher obstacle est un rocher croulé.

Assez l'ombre, la honte ! assez l'enfer, la fange !
Le démon rampe, et l'air lumineux est pour l'ange.
Par des siècles, de peine atroce, appesantis,
Nous avions les yeux, les sens anéantis.
A présent, ô soleil resplendissant de France !
Guéris par tes rayons, nous tenons l'espérance ;
Nous tenons la lumière, et nous aimons l'azur ;
Des célestes hauteurs nous respirons l'air pur.
Nous voilà réveillés, et de nos cœurs la fibre
Muette de douleur, tremble à présent, et vibre.
Grâce à toi, nous avons rallumé nos flambeaux,
Nous voyons devant nous les chemins les plus beaux.
Nous marcherons toujours dans la nouvelle voie,
Quel que soit l'avenir que le sort nous envoie.
Semblables à des cerfs craintifs, nous tremblions ;
Nous voilà maintenant forts comme les lions !

Sibylle

Sibylle, de son véritable nom Madame Zabel Hrant-Asadour, est née à Constantinople en 1863. Sibylle est la poétesse la plus appréciée par les Arméniens. Elle possède toutes les gammes sensibles de la poésie : conviction de l'art, intuition du rythme, émotions délicates, tout cela nimbé d'une inspiration colorée et subtile — toute en nuances

Dans son recueil, « Reflets », elle a mis son âme de femme ardente et poétique, en des strophes de rêve et de passion, dont la fine ciselure émerveille le lecteur.

A la Mer

Plongée dans le silence de la sombre nuit,
Je rêve, étendue près de la fenêtre ;
La mer infinie s'étale dans le lointain,
Et c'est à peine si j'entends le gémissement des vagues.

Cependant, je sens l'eau qui roule, silencieuse,
Vers l'infini, vers les rivages sans bornes ;
Je sens ses ondutalions secrètes et profondes,
Et le trouble animant ses entrailles.

Et je regarde le fond désespéré de mon âme
Qui ressemble étrangement à la mer immense ;
Et je murmure : « O mer ! tu es heureuse
De suivre librement le vent qui t'emporte. »

L'Eencens

L'encens s'exhale devant l'autel,
Par le balancement rythmique de l'encensoir d'argent ;
Une fumée légère nimbe le crucifix
Et couvre d'une brume le front des saints.

De longs frémissements de prières
S'évanouissent lentement sous les voûtes ;
Les pâles et palpitantes flammes des cierges rangés
Tremblent comme des yeux clignotants.

Un crêpe blanc, près des piliers sacrés,
S'agite d'une émotion intense et discrète ;
Un cœur tout enveloppé d'ombres
Brûle, silencieux comme l'encens.

L'encens s'exhale du sein de l'encensoir ;
Il monte doucement vers l'éther ;
Et cette matière aux teintes lumineuses,
Devient parfum, dévoré par la flamme.

Et le cœur de cette pauvre femme qui se consume là
Ne pourra pas se délivrer de sa rude enveloppe,
Avant qu'il ne soit purifié
Dans la flamme divine des chastes désirs !

Ne me dites pas

Ne me dites pas que la bonté est une fiction ;
Que le sourire est une intrigue fardée ·
Qu'il n'existe rien de noble et de beau ;
Que la poésie, l'amour et la fleur sont des chimères.

Ne me dites pas que le parfum du printemps est un poison ;
Que les eaux de la source claire contiennent des germes morbides ;
Que l'émotion et l'élan ne jaillissent pas de notre cœur
Et qu'ils sont des étincelles d'un esprit imperturbable.

Ah ! ne dites pas que les regards brûlants
Sont de simples pierres : agate, opale ou rubis,
Qui scintillent par l'éclat du mensonge
Et savent s'attrister, admirer, gémir et pleurer.

Ah ! ne dites pas que les voix nous trompent
Avec leurs sons sincères et charmeurs :
Ne réveillez pas mon cœur de ses douces alarmes,
Laissez-moi la fierté de mes rêves !

Ne me dites pas que les êtres ne sont pas dévoués ;
Que le monde est rempli de basses intrigues ;
Que les vœux et les serments, comme les feuilles,
S'en vont dans l'air par les vents.

Ne dites pas que la fin de la vie est couverte de
ténèbres ;
Que l'espoir d'immortalité est une fièvre de luxe ;
Et que notre âme sera réduite en cendres...
Ah ! laissez-moi croire à mes chimères !

Avétis Aharonian

Hovanès Hovanessian

Hovanès Thoumanian

Hovanès Hovanesian

Hovanesian est né à Vagharchapat au Caucase, en 1864. Il fit ses études à l'institut Lazareff de Moscou, puis à la Faculté philologique de cette ville. Son premier recueil de vers, sous le titre générique de « Poésies » parut en 1887. Hovanesian est un poète lyrique d'un style souple et savoureux. Il a écrit des odes, des ballades et de ces vieilles légendes arméniennes empreintes d'un charme archaïque qui bercèrent les rêves de nos ancêtres.

La plus célèbre, parmi ces ballades, est la légende de la naissance de Vahakn qui, d'après l'historien Moïse de Khoren, naquit de l'accouplement du ciel et de la terre. On l'adorait dans toute l'Arménie comme le Dieu-soleil.

La Naissance de Vahakn

Le ciel et la terre furent en mal d'enfant ;
Et la mer empourprée fut en mal d'enfant ;
Et le petit roseau rouge
Fut en mal d'enfant dans la mer.

De la tige du roseau sort de la fumée ;
De la tige du roseau sort de la flamme ;
La flamme enveloppe le petit roseau rouge ;
La mer empourprée s'embrase de flamme,
Et de la flamme rouge sort un enfantelet :
C'est Vahakn, l'enfant magnifique,
A la barbe de flamme,
Aux lèvres de feu ;
Sa tête blonde est couronnée de feu,
Et ses yeux sont deux soleils.

Les flots empourprés de la mer houleuse
Se ruent sur les bords et les fouettent ;
Le petit enfant rugit, terrifiant,
Et ses lèvres de feu grondent les flots :
« Vahakn vient de naître, ô vagues, apaisez-vous !
Et toi, orage, suspends ton vol impétueux !
Les ailes lamées d'or, la crinière en feu,
Voici que le coursier s'élance en l'emportant ;
Soleil flamboyant, couvre ton visage
D'un modeste voile !... Vois qui s'approche...
Massis *), berceau des héros, baisse ta tête blanche.
C'est Vahakn qui s'approche...
Le ciel et la terre et la mer empourprée
Te congratulent, ô mer de douleurs !
Arménie, pays des dragons, réjouis-toi !
Car tu as vu Vahakn, le soleil-sauveur.

*) Le mont Ararat.

Mes jours d'or

Ah ! mes jours d'or et de douceur,
Vous voilà passés comme les rêves ;
Vous avez vibré et vous vous êtes tus,
Comme les tendres cordes de la harpe.

Finis mon amour, mon ardeur et ma jalousie ;
Mon cœur s'est flétri comme une fleur ;
Le pâle automne a ravi
Mes rêveries éblouissantes.

Et maintenant, jour et nuit,
Le cou tendu sous le fardeau,
Seul, je pense à vous, ô jours très doux !
Ah ! pourquoi si vite passés ?...

Silence, ô mon cœur !

Silence, ô mon cœur ! dans ce monde,
Personne ne comprend notre peine ;
Nous sommes ceux que l'eau conduit ;
Et l'eau nous emportera un jour.

Nous sommes comme les brins d'herbe
Qui s'en vont toujours en avant ;
Plus de repos nulle part ;
Personne n'écoute notre plainte.

Silence, ô mon cœur ! C'est indigne
De révéler aux autres notre peine ;
Le chagrin est déjà en nous-mêmes ;
Nous l'emporterons jusqu'au tombeau.

Toujours plus haut

Toujours plus haut !... Ma route est sans fin.
Mes bras sont fatigués dans ce combat inégal,
Et la suprême force de mes genoux s'est épuisée.
Toujours plus haut, vers la montagne, soldat courageux !

Que ces sombres rochers soient plus rudes,
Et que l'horrible abîme soit plus menaçant !
Ma bouche respire encore et mes mains s'agitent :
Toujours plus haut, vers la montagne, soldat courageux !

Loin est déjà la cime claire et sans nuage ;
Et si nous n'y parvenons pas aujourd'hui,
Nous y serons sans doute demain : A nous la victoire !
Toujours plus haut, vers la montagne, soldat intrépide !

Avétis Aharonian

Aharonian, d'une famille émigrée de Perse, est né le 4 janvier 1866, dans le bourg d'Iktir au Caucase. Il fit ses études au collège arménien d'Etchmiatzin, et se perfectionna plus tard à l'université de Lausanne et à la Sorbonne.

Sa première œuvre, « Une goutte de Lait », parue dans le journal arménien « Mechak » de Tiflis, fut une agréable surprise pour ses compatriotes. Aharonian est aujourd'hui un maître et jouit de la plus haute réputation parmi les Arméniens. Quelques-unes de ses œuvres sont traduites en russe et en français. Son esprit est net et précis ; son style, vigoureux, abondant et nerveux, avec des nuances colorées de psychologie et de finesse, où il se révèle un artiste prestigieux.

Aharonian est le chantre des douleurs arméniennes. Ses héros, tout frémissants de vie et d'idéal, exaltent l'abnégation et le sacrifice, tourmentés par le rêve de la liberté. Aharonian est un romantique ; le goût de la description est exceptionnellement développé chez

lui. Les intérieurs paysans, les veillées au coin du feu pendant l'hiver, tandis que le vent gémit sur les montagnes ; les travaux des champs, les scènes de massacres, l'exode lamentable des survivants, les regrets des familles dispersées dans tous les coins du monde, sont décrits dans ses romans et nouvelles, en des tableaux saisissants, dans un style impeccable, où son grand talent fait passer des frissons de vérité et de beauté.

Dans ses rares poésies, Aharonian se révèle un émouvant poète de race.

Ne pleure pas

(Berceuse de la mère arménienne)

Dors, mon enfant, je chante la berceuse ;
Ne pleure pas, toi ; j'ai trop pleuré.

Les cigognes aveugles, avec leurs peines et leurs deuils,
Vinrent à passer par nos cieux sombres.
Ah ! Elles s'aveuglèrent dans nos montagnes ;
Ne pleure pas, toi ; j'ai trop pleuré.

Le vent gémit dans les forêts noires ;
O mon enfant ! c'est le deuil d'un orphelin mort.
Nombreux sont les morts sans mère et sans tombe ;
Ne pleure pas, toi ; j'ai trop pleuré.

La caravane a passé, chargée de pleurs :
Elle s'est agenouillée dans nos forêts noires ;
Elle est l'ornement et la douleur de notre contrée ;
Ne pleure pas, toi ; j'ai trop pleuré.

J'ai paré ton berceau d'amulettes
Contre les yeux méchants de notre ennemi cruel,
Allons, dors, mon petit ; dors et grandis ;
Ne pleure pas, toi ; j'ai trop pleuré.

Sur tes lèvres pâles, mon lait a gelé ;
Je sais, tu n'en veux plus, car il est amer ;
Ah ! le poison de mes veines a filtré en lui ;
Ne pleure pas, toi ; j'ai trop pleuré.

Mais, avec mon lait, suce le chagrin noir ;
Qu'il verse en ton âme la noire vengeance !
Grandis, mon enfant, je ne vis que pour toi ;
Ne pleure pas, toi ; j'ai trop pleuré.

Dors, mon enfant...

(Berceuse d'une mère bulgare)

Dors, mon enfant, dors d'un sommeil calme et profond;
Nos plaines, par ton sang, sont parsemées de fleurs.
Chaque mère a sa fleur ; seule, je suis sans fleur ;
Dors, mon enfant, dors d'un sommeil calme et profond.

Les bûchers flamboyants de la liberté
Ont chassé de nos montagnes les ténèbres de minuit ;
Dors, mon enfant, dors d'un sommeil calme et profond.

Notre horizon s'est illuminé par les rayons de l'aurore,
Et notre pays a tressailli sous les baisers du soleil ;
Dors, mon enfant, dors d'un sommeil calme et profond.

Le mécréant, à minuit, ne frappe plus à notre porte,
Et les enfants effrayés ne regardent plus la lucarne ;
Dors, mon enfant, dors d'un sommeil calme et profond.

Les troupeaux s'en vont à l'aube, joyeusement, aux prairies,
Et la flûte du berger vibre dans les vallons ;
Dors, mon enfant, dors d'un sommeil calme et profond.

Chaque samedi, vers le soir, je m'en vais visiter ta tombe
Et te chanter une berceuse — ta sépulture m'est si chère ; —
Dors, mon enfant, dors d'un sommeil calme et profond.

Mais si un jour les cèdres de nos montagnes se tordent,
Si les sombres nuages s'entassent de tous côtés sur nos têtes,
Si le sourire se fige, de nouveau, sur les lèvres de nos vierges,
Si nos enfants innocents frémissent dans leurs berceaux,
Alors, mon enfant, je reviendrai pour te dire : « Ne dors plus !
Debout !... Les sombres nuages s'entassent sur nos montagnes,
Et les cèdres se tordent sous des souffles d'orages ;
Debout, enfant géant ! raidis-toi de toute ta taille ;
Raidis encore une fois ton bras vengeur qui m'est cher !
Et puis, dors, dors, à nouveau, d'un sommeil doux et sans fin... »

Hovanès Thoumanian

Thoumanian naquit au Caucase en 1869. Il commença à taquiner la muse à l'âge de douze ans. Depuis, il a produit beaucoup, avec une étonnante facilité.

Thoumanian est un poète lyrique. Ses poèmes comme « Anouche » sont remplis d'images fraîches et printanières, avec beaucoup de lumière et de coloris oriental. Il est l'auteur d'un grand nombre de fables, de nouvelles et de légendes qui font la joie des petits et des grands. Ses légendes surtout sont très appréciées ; l'artiste tâche d'y reconstituer des milieux historiques, en faisant revivre l'âme des anciens héros arméniens.

Il publia en 1916 à Tiflis, après les massacres de la grande guerre, un recueil de poésies remarquables, sous le titre : « Avec ma Patrie ».

Les Montagnes arméniennes

Par notre chemin obscur, par notre chemin de nuit,
Et dans les ténèbres infinies et sans lumière,
Et depuis de longs siècles, nous montons toujours
plus haut,
A travers les montagnes arméniennes,
A travers les rudes montagnes.

Nous portons avec nous nos vieux et précieux trésors,
Nos trésors sans nombre,
Ceux que notre âme profonde
Enfanta péniblement pendant des siècles,
Dans les montagnes arméniennes,
Dans les hautes montagnes.

Mais combien de fois, les fauves noirs
Du désert roux
S'élancèrent tour à tour
Et attaquèrent notre noble caravane
Dans les montagnes arméniennes,
Dans les sanglantes montagnes.

Et notre caravane en désordre, terrifiée,
Saccagée et tragiquement décimée
Et dispersée,
Traîne péniblement ses blessures béantes
Dans les montagnes arméniennes,
Dans les montagnes endeuillées...

Et nos yeux sont fixés désespérément
Aux lointaines étoiles,
A l'ultime horizon du ciel,
Pour y voir poindre la claire aurore,
Dans les montagnes arméniennes,
Dans les montagnes verdoyantes.

Les Litanies de la Souffrance

I

Mon Dieu, mes jours sont passés comme de la fumée ;
Mes os se sont desséchés comme des broussailles ;
Mon cœur s'est épuisé, je suis tombé comme l'herbe ;
J'ai perdu mon chemin à cause de ma grande douleur.

Mon pain a été dur à l'étranger ;
Mon repos a été persécuté sur la route ;
J'ai entendu, le jour, des cris et des râles de mort ;
Et j'ai pleuré la nuit jusqu'au matin.

J'ai visité, comme un hibou, les ruines ;
Comme un passereau solitaire sous la toiture.
Mon Dieu ! mes forces sont épuisées de souffrance :
Quand donc sonnera l'heure de délivrance ?...

II

Dieu ! jusqu'à quand nos yeux seront rivés à toi ?
Le cri de notre malheur s'est répercuté aux lointaines nations ;
L'univers a retenti de nos soupirs et de nos sanglots ;
Et l'on ne voit pas encore la fin de nos supplices.

Dieu ! pour quelle raison les orphelins te bénissent-ils ?
Pour ta pitié dans cette vallée de carnage ?
Et pourquoi les malheureux proscrits s'entretiennent-ils
De ta miséricorde, sur les rivages étrangers ?

Mon Dieu ! ne juges-tu pas suffisants
Tant de ruines et de peines et de gémissements ?
O Dieu ! ne juges-tu pas agréables
Les prières et l'amour, la vie et les cantiques ?...

Le Couvent de la Colombe

(Légende arménienne)

Tamerlan vint par le feu et par le glaive ;
Il vint... le voilà, le sanguinaire païen.
Il jeta dans les fers les fils d'Arménie,
Et les enserra comme un dragon.
Puis, il se campa sur la fraîche rive du lac de Sévan,
Là où médite l'immensité,
Dans l'ardente adoration de Dieu.
Le couvent de Saint-Jean est situé près du lac.

Dans le couvent, en ange gardien des Arméniens,
Le bon vieux père Jean priait à genoux ;
Il priait pour le salut de son âme,
Pour sa nation et pour le monde entier.
Quand il vit, de son paisible ermitage,
L'œuvre impie du criminel païen,
Son âme de saint vieillard se troubla.
La houlette à la main, avec sa barbe blanche,
Aigri, mécontent de la vie et des hommes,
Il sortit du couvent sans terminer sa prière.
Il descendit, en marmottant, ingénu, insouciant,
Vers le rivage bleu du lac de Sévan.
Le voilà qui marche, nu-pieds,
Sur les eaux onduleuses et mouvantes.

Du rivage, Tamerlan vit le miracle ;
Il le vit ; il en éprouva une profonde terreur.
Le prince tartare l'appela en suppliant :
— « Retourne sur tes pas, ô saint homme,
Retourne sur tes pas, ô toi, homme de Dieu ! »
Le père Jean revint très paisiblement,
La houlette à la main, par dessus les flots.
Et le Tartare, onctueux, s'empressa devant lui :
— « Que désires-tu, ô saint vieillard !
Un trésor, le pouvoir ou une vie fastueuse ? »
— « Je n'ai besoin ni de gloire, ni de trésor ;
Je ne te demande que mon peuple ;
Je te demande de le laisser s'en aller librement
Et vivre sa pauvre vie à son gré,
Dans le vaste monde et sous le soleil »,
Dit le saint homme au grand brigand.
— « Tu demandes ton peuple ?... Soit, j'y consens ;
Je te donne le nombre d'hommes que ton couvent
contiendrait ;
Va et prie pour moi, ô vieillard ! »
Et Tamerlan ordonna, sur le champ,
Que le peuple captif entrât par une porte
Au couvent, derrière les pas du saint homme.
Il lui accordait la vie de tous ceux
Qui pourraient entrer dans le saint lieu.
Il ordonna donc à ses soldats
De laisser passer le peuple captif.

Les voilà qui entrent ; ils entrent par une porte ;
Mais leur nombre dépasse cent et mille ;
Et le petit couvent ne s'en remplit point...
Le tyran tartare en est étonné :
— « Laissez-les passer », crie-t-il à ses sbires ;
Et le peuple captif s'y précipite toujours.

Ils arrivent, les captifs, ils arrivent en torrent ;
Leur nombre a déjà dépassé cent mille ;
Et, pourtant, le couvent ne se remplit point :
Et le torrent humain arrive sans arrêt.

Il crie à ses hommes, pour la troisième fois,
De laisser entrer le reste des captifs ;
Et les captifs passent, passent en rangs serrés.
Et maintenant, c'est fini ; tout le monde a passé ;
Cependant le couvent est encore vide.
Terrifié, Timour regarde autour de lui :
— « Suis-je éveillé... ou le jouet d'un rêve ?...
Expliquez-moi vite ce merveilleux prodige ! »
Et voilà que ses hommes entrent pour savoir :
Ils trouvent le père Jean priant à genoux,
Les yeux au ciel, sa barbe toute mouillée de larmes...

Chaque Arménien qui s'approchait de lui,
Par sa sainte prière et par la grâce de Dieu,
Se transformait sur le champ, en colombe,
Et, par la croisée ouverte, tous ensemble
S'en allaient à tire d'aile vers leurs montagnes...
Et maintenant, plus personne dans le couvent,
Lui seul est toujours là et prie à genoux...

Zarouhi Kalemkiarian

Anaïs

Archag Tchobanian

Zarouhi Kalemkiarian

Madame Kalemkiarian plus connue sous le pseudonyme d'Euterpe, est née à Constantinople en 1869. C'est l'une de nos meilleures poétesses qui préfère la prose rythmée à l'art prosodique. Ses poèmes en prose « Près du Lac », « La Fille mendiante », « Le Bohémien » etc., sont pleins de sensibilité et de relief.

Fleur d'Ani *)

Fleur chétive et torturée
Comme ma race,
Dont le sang est tari,
Tu m'apportes de très loin
Des souvenirs et des chagrins
Mouillés de pleurs.

Tu portes sur tes pétales
L'haleine humide de rosée
Du divin Ahourian.
Et les héros nobles et de taille superbe
De Bahlave et de Bagarate
Firent croître sur leurs cendres
Ta tige, parure des jardins.

*) Ani est l'ancienne capitale des rois d'Arménie, célèbre par ses mille et une églises.

Tu contiens la vie
Des ans et des siècles ;
Et je lis
Sur tes pétales fanés
La grande agonie
De la ville d'Ani en ruines.

Fleur chétive et torturée
Comme la justice,
Dont la clarté est éteinte,
Tu représentes à mes yeux
L'âme arménienne, depuis des siècles blessée,
Privée de gloire et de rêveries.

Viens que je te réchauffe,
Fleur chétive et torturée,
Sur mon cœur et dans mon cœur ;
Viens que je fasse vibrer
Sur tes pétales pâlies
Les grands rêves d'Arménie
Afin que tu exhales
Ton parfum subtil,
Pour en imprégner mon âme
Qui ne rêve que des parfums d'Ararat.

Chanth

Chanth, de son véritable nom Léon Seghposian, est né à Constantinople en 1869. Il fit ses études au collège arménien d'Etchmiatzin, puis se perfectionna dans une université allemande.

Chanth est le chantre de l'amour éphémère, de la joie de vivre et des rêves roses et bleus. Il débuta par un poème pastoral : « La Fille de la Montagne », qui est peut-être le meilleur de son bagage poétique.

Parmi ses pièces de théâtre, les « Dieux antiques » d'une couleur très locale, sont considérés comme un chef-d'œuvre.

Chanth a également écrit quelques romans locaux : « Virginie », « **L'Actrice** », « **Jours de Rêve** », « Les Provinciaux », qui sont très appréciés des lettrés arméniens.

Chanson

Voici se lever la lune argentée
Du sein des nuages assombris ;
Voici s'élancer une barque fleurie
De nos rochers familiers.
O brise douce !
Souffle gentiment,
Et apporte-moi
Mille flots joyeux.

La barque doucement glisse
Sur le clapotis des vagues ;
Une jeune fille nonchalamment assise
Chante de sa voix cristalline.
O brise douce !
Souffle gentiment
Et apporte-moi
La tendre chanson.

Le chant n'est que rêve, amour et caresse ;
Elle, tout frisson et tout émotion ;
O belle ! laisse ta coquetterie et tes chants,
Et montre-moi tes yeux ardents !
O brise douce !
Souffle gentiment,
Et apporte-moi
La barque et la belle.

*Le Veilleur de Nuit**)

C'est la nuit... dang ! dang !... Horloge gigantesque !
Tout repose à l'entour et tout dort ;
Lui seul, de poste en poste,
Traverse les rues à pas lents, silencieux.

La froide bise lui fouette le front,
Où de vieilles pensées passent tout à coup,
Telles les étoiles oubliées, qui brillent parfois,
Par delà les voiles du ciel.

*) Toutes les villes et les villages de Turquie sont encore gardés par des veilleurs de nuit qui, véritables horloges, marquent chaque heure en frappant la terre de leur gourdin.

Et son esprit, par un élan spontané,
S'envole au loin, vers le foyer paternel,
Dans les montagnes sauvages et majestueuses,
Où la vie était autre et les cœurs différents.

Et il s'en souvient : c'est une nuit sombre ;
Ses frères et sœurs, entourant l'aïeule vénérée,
Ecoutent, silencieux et attentifs,
Les vieilles légendes qui les charment.

L'aïeule, elle-même, inspirée,
Raconte aux enfants la force de Mher *),
Quand, soudain, la bise crie éperdument
Sur le toit de chaume de la maisonnette.

On dirait qu'elle hurle farouchement
Et qu'elle siffle des mots rudes, inconnus,
Des mots qui jaillissent du fond de l'enfer ;
Et l'aïeule se signe pieusement.

Cependant, les enfants se regardent, silencieux ;
Et chacun pense à lui-même.
Et rêve de devenir un nouvel Hercule,
Quand il aura l'âge du héros.

Et voilà... dang ! dang !... horloge gigantesque !
Tout repose à l'entour, et tout dort ;
Lui seul, de poste en poste,
Traverse les rues à pas lents, silencieux.

*) Mher était en Arménie le Dieu de la force.

Une étoile filante

Je l'ai vue hier, cette enfant,
Une seule fois, furtivement ;
Elle semblait une étoile filante
Glissant devant mes yeux.

C'est à peine si j'ai entrevu un regard brûlant
De ses yeux noirs et langoureux,
Et un sourire que ses lèvres
Semblaient me lancer soudain.

C'est à peine si j'ai touché ses doigts
Sous le prétexte d'un adieu,
Et j'ai senti, à peine, éloigné d'elle,
Quelque chose lui rester de mon cœur.

Agop Agopian

Agopian est né à Kantzak au Caucase, en 1869. C'est en 1893 qu'il commença à écrire dans la revue arménienne « Mourdj » (le marteau).

Agopian est le poète de la classe souffrante ; son inspiration est puisée aux sources de la misère populaire. Il a publié jusqu'à présent trois volumes, vers et prose, et quelques intéressantes traductions. C'est lui qui a révélé aux Arméniens le beau talent d'Ada Negri, la célèbre poétesse italienne.

Chant de travail

Je sais un chant sans pareil,
Puissant comme un coup de marteau,
Hautain et fulgurant comme l'éclair ;
Je sais un chant sans pareil.

Il naquit des veines de fer
Des mines ténébreuses ;
Il est vibrant comme les coups furibonds
Et flamboyants des marteaux.

Il prit son sang et ses nerfs,
Des bras vigoureux des travailleurs ;
L'usine lui inspira l'ardeur
De ses bruits assourdissants.

Mon chant a un tel charme,
Que si tu le chantais à l'heure d'angoisse,
Il dissiperait tristesse et peine,
Et soutiendrait l'âme en détresse...

Mon chant est toujours sans pareil,
Puissant comme un coup de marteau,
Hautain et fulgurant comme l'éclair ;
Je sais un chant sans pareil.

Comme un oiseau

Comme un oiseau,
Elle vint chanter sous ma croisée ;
Elle gazouilla d'une voix très douce,
Puis s'envola, me laissant seul.

Les chants des oiseaux sont éphémères ;
Ils passent très vite, à tire d'aile ;
Mais le doux ramage de cet oiseau
Ne s'envolera point de mon cœur.

Et je me souviendrai qu'un oiseau
Vint chanter sous ma croisée ;
Il joua avec mon cœur qui n'avait ni peine, ni souci,
Puis s'envola, me laissant seul...

Alexandre Tzatourian

Tzatourian naquit en 1865 à Zakatala au Caucase. Fils de pauvres gens, il fit des études élémentaires dans sa ville natale. Plus tard, à Moscou, où il resta de longues années, il fit lui-même son éducation littéraire.

Tzatourian est un poète lyrique. Sa poésie est sans fard, sans emphase, d'une technique facile. Elle ne manque toutefois ni de charme, ni de saveur.

Le poète publia des traductions remarquables de Schiller, de Tourguenef, de Pouchkin et de Lermontov. Il est mort presque misérable à Tiflis, en 1917.

Ne pleure pas, Rossignol...

Ne pleure pas, rossignol ; ne te torture pas ;
Je sais, l'orage brutal
Arracha de l'arbuste ta jolie rose,
Ta rose rouge — et l'emporta...

Les jours passent ; de nouveau, le printemps
Renaîtra, couronné de roses ;
Et toi, oubliant ton ancien chagrin,
Tu chanteras l'amour de la rose

Mais malheur au poète infortuné
Qui, veuf prématurement,
Livra à la terre glaciale
Sa bien-aimée, la rose vivante *).

Pour le poète, plus de printemps ;
Il n'aimera plus aucune rose ;
Il faut qu'il pleure et se tourmente
Et qu'il se taise éternellement !..

*) Le poète fait allusion à la mort de sa jeune femme.

Dérénik Démirgian

Démirgian, natif du Caucase, est un poète verlainien. Ses courtes pièces sont pleines de sensibilité et de mélancolie. Il a produit peu ; sa nonchalance native l'empêcha sans doute de donner des œuvres de longue haleine. Pourtant, rien ne lui manque pour devenir un des nos meilleurs poètes.

Beaucourp de feuilles

Beaucoup de feuilles sont tombées
En cette nuit désespérée ;
Et j'entendis, pendant la nuit,
Beaucoup de soupirs plaintifs.

Beaucoup de mes rêves printaniers
Se sont flétris en même temps ;
Monts et vallons sont dénudés ;
J'entends la voix de mon automne...

Le froid automne

Le froid automne gémit sourdement
Dans la forêt épuisée ;
Je m'en vais, et je m'enfonce
Dans cette forêt agonisante.

Au loin, comme un hibou revêche,
L'obscurité nous tend ses ailes ;
Et moi, je m'en vais, je m'en vais,
Vers la nuit sans étoiles...

Ma chambre

Ma chambre solitaire
Dort tomme un tombeau ;
Nous seuls sommes éveillés —
Moi et mon horloge.

Mon horloge, de son marteau,
Frappe longuement
Et façonne, de son style,
Une froide pierre de mausolée.

Hélas ! elle façonne...
Afin que, doucement,
Elle mette la pierre sur ma vie,
Sur ma triste et tendre vie...

Anaïs

Anaïs, de son véritable nom Avédissian, est née à Constantinople en 1870. C'est une de nos meilleures poétesses. Sa poésie est concentrée et pénétrante comme un parfum exotique, avec un fond pittoresque, où il y a de l'épanouissement et de la fraîcheur saine et vivifiante.

Anaïs collabora longtemps à une revue de Constantinople « La Femme Arménienne », où elle publia d'admirables « Contes de Noël ». Elle fera paraître bientôt un volume de vers : « Les Heures Mauves »

Souvenirs

Souvenirs... Miettes du festin passé ;
Affolements orageux de la vie passionnée ;
Débris d'espoir déçu et d'amour brisé ;
Etincelles qui ne s'éteignent jamais.

Souvenirs... parfum subtil d'une rose
Qui se volatilise lentement dans le vase ;
Reflets pâles et lointains d'un crépuscule,
Se mourant au sein des nuages sombres.

C'est le refrain oublié d'une vieille romance ;
La plume tombée des ailes d'un archange ;
L'image effacée d'un jeune et beau visage.

Souvenirs... pétales des fleurs fines et fraîches,
Humectés de pleurs et de baisers,
Amers comme la mort, doux comme un sourire
d'enfant.

Les Amants

C'est le même chemin, les mêmes arbres géants ;
Des feuilles sèches qui bruissent
Sous les pas indolents du passant ;
Et de vagues parfums qui s'exhalent dans l'air.

C'est la même mer immense, azurée ;
La même montagne à la cime rocheuse,
Les mêmes forêts touffues, immobiles sur la colline
Et dans lesquelles joue une douce brise.

C'est le même ciel, où des nuages floconneux
Façonnent de fines et molles dentelles,
Et les derniers reflets du crépuscule
Disparaissent au sein de l'occident.

C'est le même îlot qui sourit dans le lointain,
Comme une beauté fraîche et charmante ;
C'est le même chant du marin, lent et mélancolique ;
Ce sont les mêmes rayons de la lune caressante.

C'est le même phare qui papillote sur la mer ;
La même ombre longeant la route ;
La même villa chérie et sa façade de marbre ;
Tout est pareil : Eux, deux fantômes...

Karékin Bechgueuturian

Jeune poète mort à la fleur de l'âge, dont nous déplorons encore la perte cruelle. Il naquit à Harpourt en 1867 et mourut en 1891. Ses poésies, d'une inspiration douloureuse et mélancolique, sont éparses dans plusieurs journaux arméniens. Seul, son « Pipeau » est cité dans toutes nos anthologies comme un chef-d'œuvre de sentiment, où se lamente l'âme endeuillée du malheureux poète.

Le Pipeau

Viens, ô mon pipeau! ami tendrement intime ;
Mets tes lèvres fines et tremblantes
Sur mes lèvres pâlies.
Chantons et pleurons ; pleurons et chantons tristement.
Pleure !... car toi seul es l'élu de mon cœur.
Tu étais une fine branche verdoyante,
Lorsqu'une main inconnue et criminelle
T'arracha, séparant l'enfant de la mère.
Et tu permis que sur ton sein tordu
On creusât des trous, blessures de fer !

Et tu t'es dit : « Que les pleurs et le sang coulent
De ces blessures, pour soulager mes peines !... »
J'étais, comme toi, un innocent enfant,
Lorsqu'un mal inconnu, voici longtemps,
Me tortura et me rendit orphelin,
En me privant de la tendresse maternelle :
D'atroces meurtrissures ont, depuis, ravagé ma poitrine.
Je sais, tu aimes à t'appuyer au mur
Et à te taire ; et tant qu'on ne te fait vibrer,
Tu ne chantes et ne soupires.
Ainsi j'aime à me taire, à rester loin
Du bruit assourdissant de la foule ;
Et, avec tout l'élan de mon cœur et de mon âme,
A chercher, à sentir, à m'étonner et à méditer..
Que l'orgue, le piano et le violon retentissent
Dans l'église et dans le cabaret ;
Que la prière succède gaiement à la ronde,
Que les êtres se réjouissent et de corps et d'âme
Ah ! que le monde exulte, ô mon pipeau !
Que le destin sourie à l'espérance !...
Viens ; toi et moi pleurons et chantons ensemble,
Car c'est là notre sort ici-bas.

Tigran Yergat

Tigran Yergat, de son vrai nom Garabet Bilézikdji, naquit à Péra le 4 février 1870 et mourut à Constantinople le 1 décembre 1899. Il avait fait ses études à Paris, où il collabora à la « Revue Nouvelle », au « Figaro », au « Gaulois », à la « Revue des Revues », etc. C'est un de nos écrivains les plus éminents qui a mis son talent au service de la cause arménienne, pour le triomphe de laquelle il fit de remarquables conférences à Paris, à Bruxelles, à Athènes, etc.

La série de ses articles sensationnels sur la question orientale : « La Turquie peut-elle vivre ? », publiée dans la « Revue des Revues », attira l'attention de tous les cercles diplomatiques européens. Il a su garder jusqu'à la mort de précieuses amitiés. Des hommes célèbres, comme Maurice Barrès, Emile Zola, Denys Cochin, Jaurès et Jean Finot, apprécièrent en

lui l'écrivain documenté, le poète ardent et le grand patriote.

Après sa mort, ses admirateurs ont publié un recueil de ses meilleures poésies, sous le titre : « Quelques Heures », aujourd'hui épuisé.

Le Poète mourant

Pourquoi n'aurais-je point, comme le grand poète,
Le laurier sur ma tête ?
Pourquoi n'aurais-je point, tout autour de mon cœur,
Ces chants harmonieux que chante la Souffrance,
Et qui fuyant du cœur comme une sombre essence
Ont égalé la plainte à la douleur ?
Pourquoi, quand le destin me tourmente et m'oppresse,
M'abandonner à la tristesse,
Sans relever le front et maudire le sort ?
La douleur, comme un vin, peut conduire à l'ivresse,
La douleur peut chanter ta gloire et ta jeunesse,
Et puis te coucher dans la mort.
Qu'importe si tu meurs en ta vingtième année,
Pourvu que l'avenir te conserve immortel
Et que, sur ton cercueil, l'ange de Renommée
Elève ton nom jusqu'au ciel !

Veux-tu, vieillard chétif, te traîner d'âge en âge
Au milieu des sots humains,
Exposer à leurs ris ton pénible voyage,
A leurs convoitises tes biens ?

Allons ! ne rêve plus, prends ta harpe et nous chante ;
Quand l'oiseau, sur nos lacs, tombe près d'expirer,
Sa voix résonne au loin, sa note est plus touchante :
On entend les roseaux tristement frissonner,
Et, dans un vol suprême, entr'ouvrant les deux ailes,
Il regarde en pleurant les hauteurs éternelles
Et retombe en lambeaux au pied de son rocher.

Il n'a rien emporté par delà de la vie,
Mais longtemps restera sur la rive et les flots
Un vague souvenir de douleur infinie,
Comme d'un luth brisé la magique harmonie,
Comme le son des pleurs versés sur les tombeaux.

Chante, chante l'hymne dernière !
La Gloire en souriant regarde ton effort.
Poète, souviens-toi que tu parles à la terre,
Tu vas revivre dans la mort.

Archag Tchobanian

Tchobanian est né à Constantinople en 1872. Il fit ses études à l'Ecole centrale arménienne de Galata. Il habite Paris, depuis les massacres de 1895.

Tchobanian est un écrivain érudit, un critique littéraire pénétrant, un journaliste distingué ; mais c'est surtout un poète d'un talent remarquable, dont j'admire la foi ardente en la destinée de sa patrie. Dans ses vers, il y a du souffle, du mouvement, de l'émotion.

Tchobanian a traduit en français plusieurs ouvrages arméniens, dans le louable but de présenter aux Européens les diverses phases du génie de sa race.

Ses œuvres principales : « Les Massacres d'Arménie » (1896, avec une préface de Georges Clémenceau) ; « L'Arménie, son histoire, sa littérature, son rôle en Orient » (1897, avec une préface d'Anatole France) ; « Zeytoun » (1897, avec une préface de Victor Bérard) ; « Poèmes arméniens anciens et modernes » (1902, préface de Gabriel Mourey) ; « Chants populaires arméniens » (préface de Paul Adam, couronné par l'Acadé-

mie Française 1903) ; « Les Trouvères Arméniens » (1906) ; « La Roseraie d'Arménie », deux volumes illustrés etc.

Archag Tchobanian est Chevalier de la Légion d'Honneur.

Réminiscence

I

Il me semble parfois me rappeler une existence
antérieure,
Dans la capitale magnifique des Bagratides,
Aux jours heureux d'Achot-le-Charitable,
Lorsque notre peuple vivait encore fièrement sa vie.

Je revois le palais massif et somptueux,
Aux colonnes puissantes, aux murs splendides ornés
de fines sculptures.
Le bon roi, avec sa paisible et majestueuse figure,
Se mettait, paternel, à la tête de la table.

Auprès de lui, la reine aux yeux suaves, à la noble
beauté,
Brillait, délicate. Et autour d'eux des pauvres,
Des infirmes, en grand nombre, invités à partager le
repas.

Jeune trouvère, je chantais là, sur mon luth,
Les vieilles chansons d'Arménie. Le roi, grave,
Songeait en silence ; et la reine charmante souriait.

II

Et je vois aussi le mâle spectacle
Du choc étincelant des épées nues,
Quand l'énergie arménienne se dressait, d'un élan formidable,
Pour chasser le sombre ennemi se ruant de toutes parts.

Le roi sortait de son palais, comme de l'ombre douce
Du matin sort le soleil éclatant ;
Son tendre visage rayonnait d'une pure flamme
De vaillance et allumait tous les cœurs.

Et la race entière s'élançait à la suite du roi,
Riante, à travers la mort glorieuse,
Pour défendre l'indépendance de l'auguste Cité.

J'étais là, dans le feu de la sainte lutte ;
Je chantais les ombres des anciens héros
Et la douceur de mourir pour la patrie.

III

Je me souviens de tout cela... Et, le cœur en émoi,
Quand disparaît la belle vision et que du Présent
S'étale devant moi la ruine obscure,
Je me sens saisi du frisson douloureux de la honte.

Ne se pourra-t-il donc que de ta froide tombe
Tu ressuscites, Passé de gloire et de Liberté ?
Grandeur des jours anciens, as-tu donc péri
Et t'es-tu éteinte pour toujours ?

Qui me rendra le luth de jadis
Et soufflera en moi le divin souffle de feu,
Pour que j'entonne, ô ma race, le chant du réveil,

Et que, ressurgissant des cendres viles de la servitude,
Embrasée de nouveau par l'ardeur héroïque,
Tu rebâtisses, sous le soleil, ta maison paternelle ?

O cœur de l'Homme !

O cœur de l'homme, atome où l'infini se résume !
O mystère impénétrable ! ô indicible merveille !
Soleil plus noble que le soleil immense embrasant les cieux,
Clarté plus sacrée que le flambeau mystique des étoiles !...

Dans ton sein, ô vase fragile !
Ecume un océan plus profond et plus hardi
Que celui qui lance contre le ciel ses vagues mugissantes.

Tu as des élans plus puissants et plus intrépides
Vers les hauteurs, vers le terrible Inconnu,
Que les montagnes gigantesques qui surgissent dans l'espace.

Dans ton battement d'une minute, l'univers tout entier
Palpite, avec ses frissons de douleur et d'amour,
De vie et de mort ; et tu as encore des frémissements
Que l'univers ignore et que toi-même as créés,
Plus impétueux que la grande fièvre des orages.

Tu es la lampe de la création, frêle et tremblante,
Mais la seule qui jette un peu de clarté
Dans l'épaisse nuit des choses, et la seule qui tâche
De donner un sens à l'univers, car, en dehors de toi,
Tout marche inconscient et servile comme une docile
machine.

O cœur de l'homme, gloire à toi ! ô douloureux martyr !
Holocauste rédempteur, toi le chercheur éternel
De l'âpre et sombre et insondable énigme,
Toi, le plus malheureux et le plus grand des enfants
de la Nature !...

Sonnet

Muets et beaux, comme l'étoile et la fleur,
Tous tes charmes chantent en silence ;
Mon âme écoute leur profonde musique,
Tantôt vive et fiévreuse, tantôt calme et limpide.

Tes blonds cheveux opulents
Modulent des parfums le chant subtil et pénétrant ;
De ton front rêveur, monte
L'hymne suave et triste de la tendre pitié.

Tes yeux célestes murmurent tout bas
L'ardent cantique des douces songeries ;
Ta nuque liliale, la soif des voluptés ;

Tes lèvres, le désir rose du baiser ;
Et ton sein, en cachette, roucoule
L'attente des caresses infinies.

Vahan Malézian

Roupen Vorpérian

Artachès Haroutinian

Vahan Malézian

Maître Malézian est un poète délicieux et raffiné, doublé d'un orateur charmant. Né en 1873 à Soulina (Roumanie), il fit ses études à Constantinople et séjourna au Caire pendant vingt ans.

Durant sa longue et fertile carrière d'avocat, comme dans son activité patriotique aux heures tragiques du peuple arménien, Malézian est toujours resté poète. Il y a en lui quelque chose d'aristocratique, et ses vers comme ses discours portent la marque de cette distinction pour ainsi dire native. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. Ce poète, choyé des hommes et des dieux, professe sur les choses de la vie une philosophie amère et désenchantée.

Malézian qui nous paraît épanoui, comme une éclatante fleur d'Orient, suit souvent, désespérément, aux

heures crépusculaires, l'ombre mélancolique du grand Verlaine. Ce poète symboliste et décadent sait qu'ici-bas les joies et les festins, l'amour, les caresses sont éphémères et que, seule, la tristesse est immortelle.

Ses œuvres principales : « Les Cierges » et « Le Carnet d'un Proscrit ».

Le Sphinx

Dans le champ des morts, au pied des pyramides,
Et sous le sarcasme d'un ciel infiniment bleu
Le Sphinx, avec ses yeux creux, remplis de vide et d'ombre,
Fixe, mystérieux, le lointain horizon.

Il enveloppe magiquement les siècles antiques
Du suaire de l'éternel silence ; et sa bouche
Sourit encore aux mirages lointains :
C'est le mystère insondable d'un gouffre profond.

C'est l'énigme sous le soleil, mais sans lumière,
C'est la voix sans écho ; c'est l'idole du rêve,
La pensée infinie embrassant l'immensité du sable.

C'est la femme, le livre fermé, toujours l'énigme :
Le Sphinx est un symbole, comme la femme, idole d'amour,
Hiéroglyphes tous les deux, encore indéchiffrés.

Pastel

Un pastel, fleur fanée de jadis,
Dessin mystique, paysage du soir,
Où le clocher s'estompe à l'horizon,
Où les paysans retournent des champs au village.

Suspendu au mur gris et sali par le temps,
Le pastel défraîchi n'a laissé que des traces
A la place de ses couleurs anciennes.
Presqu'un souvenir et, à peine, une ombre...

Ainsi, les visages aimés se flétrissent lentement
Dans l'âme ; le temps implacable
En efface, hâtif, les lignes harmonieuses.

Et, déjà, les souvenirs commencent à s'évanouir,
Et les morts qui nous ont fait pleurer,
Meurent dans notre cœur une deuxième fois.

Edelweiss

Fleur exquise, joyau des Alpes,
L'unique ornement et la vie frêle
Du monde glacé, tout blanc de neige ;
Viens que je te réchauffe dans mes doigts.

Ou que je te cache près de mon cœur,
Car il est glacé comme la neige ;
Il est blanc comme le mausolée,
Tombeau de neige comme tes montagnes.

Tu ressembles, ô Edelweiss !
Au rêve qui voile mon cœur
Et qui en berce, solitaire,
Si doucement les chagrins.

Les fleurs s'étiolent autour de moi ;
Et toi, ô pur Edelweiss !
Tu ne te fanes pas sous l'éternelle neige,
Tandis qu'ici-bas le cœur se meurt aussi.

Etiolement

Ton âme, ton âme blanche, dort, toute blanche,
Et rêve, étendue sur du velours ;
On dirait — exquise vision de cygne —
Le blanc linceul de mon cœur mort.

Tes yeux bleus pleurent sur mes mains,
Comme les parfums de fleurs, sur ton cœur.
Vois, comme le souvenir se fane,
Frissonne et meurt sous ton haleine.

Oh ! je pense combien malheureux
Sont ceux qui ont vécu l'amour même un jour :
Car, plus tard, l'amour nous laisse infortunés.
La triste rêverie du soir agonise ;

Et j'entends, dans mon âme, le sanglot de la cloche :
Aujourd'hui, me semble-t-il, une vierge est morte dans mon cœur.

Mon âme est triste

Mon âme est triste de penser à la vie :
C'est l'hiver. Le chant de la mort
Sanglote dans les feuilles desséchées.
Le malade a des râles ; serait-ce l'agonie ?

Mon âme est triste, inconsciemment ;
Un mal ronge les cœurs, en secret ;
Les yeux ont sommeil, las de tant de pleurs :
Et le front brûle de la fièvre qui consume.

Mon âme est triste de mourir lentement ;
Combien est vite fanée la fleur hivernale !
Mon cœur pleure au sein du matin — et déjà
Le soir descend sur ma pauvre âme.

N'allume pas

Le silence du boudoir commence à s'obscurcir ;
Hélas ! nos paroles entrecoupées
Ressemblent à des voix de morts, humides de pleurs ;
Méditons sur l'amour, comme l'ombre de la nuit.

N'allume pas la lampe, et pleure dans la pénombre ;
Que la nuit nous apporte son âme triste ;
Réfléchissons surtout, les lumières éteintes,
Les volets clos et tous deux silencieux.

Il fait sombre, par delà les tombes jusqu'à l'éternité,
Sombre dans l'âme et au fond des yeux ;
Et tous les rêves et tous les mystères

Aiment les ténèbres, comme mon amour qui aime
La prison de ton cœur... Non, ne saigne pas d'une tache
La nuit... La nuit, c'est mon cœur !

Soir

Ce soir, une chanson pleure ;
Sœur, une prière pleure pour nous,
Ce soir.
On dirait une aile méchante
Qui plane sur notre tête.
Sœur, ce soir,
Mon cœur pleure inconsciemment.
Ah ! je tremble ; prends ma main ;
Sœur, ce soir,
Chante-moi une vieille chanson,
Afin que j'oublie la voix plaintive
Qui m'appelle dans le lointain,
Comme le glas de la mort.
Sœur, ce soir,
Veille... veille sur moi !

Automne

Les nuages, en rangs,
S'en vont, éperdus ;
Les nuages déversent
Du ciel de la tristesse ;
Et les nuages pleurent...

Et voilà que les rêves
S'enfuient à présent :
Ce sont les rêves d'automne
Qui passent à tire d'aile ;
Et les rêves pleurent...

Les fleurs n'ont plus
Ni parfum ni charme ;
Et, déjà, toutes les fleurs
S'étiolent lentement ;
Et les fleurs pleurent...

La vie n'a plus de saveur ;
L'heure d'amour est brève ;
La vie passe, rapide,
Dans le soir obscur ;
Et les amants pleurent...

Roupen Vorpérian

Vorpérian est un disciple de Musset et de Byron, dont il a subi l'influence romantique. Il est né à Malatia en 1875. Doué d'une imagination ardente et colorée et d'une sensibilité profonde, ses vers portent l'empreinte de la douloureuse et pénétrante mélancolie de Childe Harold. Pendant la grande guerre mondiale, Vorpérian a été un des premiers volontaires arméniens dans l'armée française. Il a vécu intensément sa vie de poète, parce qu'il croyait voir se réaliser, comme couronnement suprême de ses rêves, le triomphe de la civilisation et la liberté de sa patrie.

Oeuvres principales : « Les Fleurs de Souvenir », « Les Vagues » et « L'Oasis ».

Le Chemin de mon village

I

La barque de la vie n'a laissé aucune trace derrière elle ;

L'oubli m'a pris toute chose ;
Mes rêves se dissipent comme les nuages ;
Le souvenir passe comme une chanson.

Cependant, mon âme se souvient de toi,
O chemin fleuri de mon village
Par où nous allions, moi et mon agneau,
Vers le bosquet et le jardin,
Comme dans un rêve d'innocence.

Et le ruisseau clair et pur
Coulait par là, en tremblant ;
Tantôt sous le pont, tantôt dans les prés,
Il se cachait, puis s'enfuyait,
Tel un génie de la solitude.

Quelques sentiers étroits
Se détachaient de ton sein ;
L'un se dirigeait vers le petit village,
Il s'élargissait, puis disparaissait
Autour des cabanes et des chaumières.

Un autre grimpait sur la colline ;
Un troisième descendait dans le vallon
Où le saule étendait ses ombres,
Où la flûte pleurait sa chanson
Que répétaient les brises printanières.

L'hiver, la blanche neige
Nous trouvait autour de l'âtre,
Et cachait sous son blanc tapis
L'étroit chemin de notre vieux village,
Et les violettes et les prairies.

II

Maintenant, un chemin droit et pavé
Me mène aux bords de la mer ;
Mon âme souffre, cependant,
Dans une pensée angoissante ;
Et je songe à ma tendre enfance.

Là-bas, l'horizon restreint
Etait joli et nuancé
Et plein de mille séductions ;
L'innocence jouait en bondissant
Sur les chemins tortueux,

Dont l'un grimpait sur la colline,
Un autre descendait dans le vallon
Où le saule étendait ses ombres,
La flûte pleurait sa chanson
Que répétaient les brises printanières.

La barque de la vie n'a laissé aucune trace derrière elle ;
L'oubli m'a pris toute chose ;
Mes rêves se dissipent comme les nuages,
Le souvenir passe comme une chanson.

Le Rosier

I

Avant de prendre le chemin de l'exil,
J'ai planté une tige de rosier
Au joli jardin de mon village,
Près de la fontaine de marbre,
En souvenir des jours anciens.

A peine suis-je resté une aurore près de lui ;
Il tremblait au vent, les feuilles desséchées ;
Je ne l'ai arrosé qu'une seule fois de mes larmes,
Et je suis parti, par les routes désolées
Pour les rivages étrangers.

Mes chants d'enfance ne le bercèrent point ;
Il n'exhala pas son parfum au printemps de ma vie ;
Et je n'en ai pas cueilli même une fleur rouge
Pour embaumer mon rêve passionné
Et le symbole de mon idéal.

Ma chaumière s'affaissa comme une grande douleur,
Et les mousses couvrirent la fontaine de marbre
Qui ne chante plus. Cependant, le rosier toujours fleuri
Frissonne et se pâme de ses roses,
Et s'enflamme comme mes désirs infinis.

Pourquoi vivre encore dans les solitudes ?
Tu passes en tremblant d'un printemps à un autre,
Et tu jettes à la brise tes jolis pétales.
Pourquoi fleurir encore, lorsque les voix se taisent
Et que les rossignols ne chantent plus ?

Quel front à couronner attendent-elles tes fleurs ?
O toi, rosier de ma patrie en ruines !
L'espoir ne jaillit pas du chaos des nuages sombres,
Et les reflets de la foi s'évanouissent
Dans les âmes voilées de deuil et de peine.

II

L'arbuste frissonna. Des profondeurs du désert,
Un même rayon nous illumina soudain ;
Et j'entendis le doux murmure de son chant.
Comme un rêve irradié de l'au-delà,
Comme un gémissement des beaux jours qui passent :

— « Pourquoi me faner, quand tout peut refleurir,
Et que des étincelles peuvent jaillir des cendres ?
L'espoir peut encore bercer notre vie,
Et les rêves, illuminer et parfumer
Le sol de ta patrie.

« Tu délaissas ta chaumière, poète infortuné,
Pour t'en aller tristement vers l'exil ;
Tu traversas de sombres abîmes, des monts et des plaines ;
Et, toujours triomphant des écueils de la vie,
Tu t'élanças vers les sommets.

Suspends ta lyre à mes branches endeuillées ;
« Prends mes roses ; jette-les sur les tombeaux ;
Et chante encore l'immortel chant d'Arménie :
Car elle ne mourra point, ta douce patrie,
Tant que fleurira le rosier.

« Tu m'arrosas un jour de tes larmes ;
Je consolerai dans la paix ton âme endolorie,
Et quand tu pâliras dans les frissons de la Mort,
Viens chercher, ami intime de mon âme,
Une sépulture sous mon ombre... »

Djibouti, 1913.

L'Arménie à la Belgique *)

Approche-toi, ma fille ; c'est ta mère qui t'appelle.
Ne me connais-tu pas ?... C'est bien naturel ;
Regarde mes yeux... Te font-ils peur ? Je suis aveugle.
J'ai pleuré tant de siècles que mes larmes sont taries.
Mais je te sens martyre ; viens que je t'embrasse :
Viens, repose ton front sur le sein maternel
Et pleure... Moi, je n'ai plus de larmes...

Moi, martyre d'Orient, j'avais perdu la lumière
Depuis bien longtemps. La foi ? Je ne l'avais plus ;
Cependant, dans une attente suprême,
Je restais, bras tendus vers l'horizon lointain ;
Personne ne me répondait, pas même la Mort !

Mais j'entendis ta voix ; c'était hier ;
Tu chantais, il y a à peine une minute ;
Tu chantais l'amour, la foi et l'espérance,
Puis soudain le silence... Ensuite,
Un cri angoissant d'agonie et de désespoir,
Se répercutant jusqu'à l'Ararat.

*) Pendant la grande guerre, M. Vorpérian envoya ce poème à S. M. la Reine des Belges qui se trouvait aux côtés de son héroïque Epoux, sur le champ de bataille des Flandres. Dans une lettre gracieuse, la Souveraine daigna en remercier l'auteur.

C'était une nuit pareille, je m'en souviens encore,
Quand je vis l'ombre d'une âme pâle, chancelante,
La terreur peinte sur son front blême ;
Eperdue comme toi, elle se refugia près de moi :
C'était ta sœur ; l'as-tu donc oubliée ?
As-tu donc oublié la Pologne martyre ?

Je ne pus rien lui dire : elle était si souffrante !
Elle tremblait comme l'oiseau perdant son nid.
Mais toi qui sacrifias la fleur de ta jeunesse
Sur le sublime autel de la liberté sainte,
Approche-toi, ma fille, viens que je t'embrasse.

Je suis la reine et l'âme du Paradis perdu ;
J'ai vu Dieu là où quatre fleuves sacrés
Murmurent et chantent encore. L'épée flamboyante de l'ange
Me frappa au cœur : et pourtant, je suis restée
Immobile, statue d'espoir et de douleur !

Et les déluges des siècles passèrent sur mes printemps.
Je vis des trônes tomber, des royaumes crouler
Autour de moi. Hélas ! mes aiglons
Cherchèrent en vain leur nid sur les vagues des océans,
Sur les glaciers des Pôles et dans les déserts immenses.

Approche-toi, ma fille, repose-toi une minute,
Pleure ; tu peux pleurer, tu es belle et jeune encore,
Et tu es martyre pour l'éternelle Justice :
« Dieu n'est pas trop haut, ni la France trop loin » ;
Vois de l'Ararat jaillir la liberté !

Aimée des dieux, toi, première victime,
Dans la ruée des peuples, toi, ô sainte Belgique,
Tu donnas tout ce que tu avais ; mais, écoute,
Dans les orages qui rugissent, dans les abîmes qui grondent.
Ecoute Dieu qui te parle...

Vois ; la fière Albion et la Rome éternelle,
La grande et sainte Russie, protectrice de la foi,
Et la Serbie sublime et la Montagne Noire
Adorent ton souvenir ; et la France des lumières
Tresse de lauriers une couronne pour ton front.

On doit mourir, hélas ! pour être immortel ;
Pour les printemps il faut les froides tempêtes d'hiver,
Pour le bonheur du monde, la Croix du Golgotha ;
Pour la Justice mourante, il faut mourir, Belgique !

Approche-toi, ma fille ; viens que je t'embrasse,
C'est l'Arménie martyre qui t'appelle ;
Regarde mes yeux. Te font-ils peur ? Je suis aveugle.
J'ai pleuré tant de siècles que mes larmes sont taries ;
Mais la vengeance suprême gronde dans mon âme ;
Viens, repose ton front sur le sein maternel.
Et pleure... Moi, je n'ai plus de larmes...

Djibouti, 12 Août 1915.

Avétik Isahakian

Isahakian naquit en 1875, à Alexandropol. Il fit ses études au collège arménien d'Echmiatzin, puis dans une université d'Allemagne.

Après Tourian, c'est notre poète le plus profondément mélancolique. Il est entré dans le sanctuaire des Muses avec, au front, une couronne trop chargée d'épines.

Dans ses poésies, toutes voilées d'une tristesse désespérée, Isahakian arrive souvent à cette sorte de nihilisme philosophique, si cher à Frédéric Nietzsche. Sa dernière œuvre : « Abou-Lala Mahari », porte la marque de cette tendance.

Ma sœur charmante

Ma sœur charmante, regarde ;
Vois, je découvre mon pauvre cœur blessé.
Ah ! Ouvre-moi tes bras divins
Et caresse-moi : j'ai trop pleuré.

Essuie mes yeux, avec tes douces mains ;
Ne me laisse pas gémir ; j'ai trop pleuré ·
Dissipe la brume de mon front soucieux ;
Et caresse-moi : J'ai trop pleuré.

Mon cœur blessé

Mon cœur blessé modula des chants
Qu'il chanta doucement et tristement,
Et des pleurs irisés jaillirent de mes peines,
Abondants et purs comme les sources.

Mes chants tombèrent comme les feuilles
Et s'en allèrent avec les vents ;
Et mes pleurs, comme la rosée,
Perlèrent sur le calice de la rose.

Les jours passèrent, et la mort vint ;
Je m'endormis sous la terre froide ;
Et la rose trempée par mes larmes
Fit de l'ombre sur mon tombeau.

Les vents vinrent sur ma tombe
Et chantèrent de tristes chants.
Ah ! ils chantèrent les vieux chants très doux
Qu'autrefois j'ai modulés, !

Les Canards sauvages

Les canards sauvages s'envolèrent, effrayés :
Qui s'élance dans la nuit ténébreuse ?
Monté sur un coursier, par les champs endormis,
C'est moi qui m'élance comme la tempête.

Je m'élance vers le ciel et les étoiles inaccessibles,
Et j'ouvre mon cœur à l'infini ;
Je veux m'ensevelir dans les nuages altiers ;
Je veux être frappé par la foudre,

Ou bien vivre loin des êtres serviles et vains,
Couards, félons, faux et traîtres ;
Loin du monde abject et asservi,
Esclave de la matière, avide de mensonges.

Le monde ne vaut pas tes pleurs ;
Et la femme et l'ami, tes caresses infinies ;
Va dans le désert, aime les tigres,
Et consume-toi dans l'amour de l'immortel soleil.

Frère chasseur *

— « Frère Chasseur, tu arrives de la montagne ;
Tu cherches la biche de la montagne ;
Mon Dieu, dis-moi, n'as-tu point vu
Ma biche, mon enfant ?

*) Chanson écrite en dialecte populaire, très répandue parmi les Arméniens du Caucase.

Il s'en alla, peiné, dans les montagnes,
Mon soleil, mon enfant ;
Il s'en alla, la tête égarée, dans les landes,
Ma fleur, mon coquelicot... »

— « J'ai vu, petite sœur, ton enfant, paré
De fleurs et de verdure ;
Des roses s'épanouissaient sur son cœur,
Au lieu des baisers de son amante. »

— « Frère chasseur, dis-moi, mon Dieu,
Qui est l'épousée de mon enfant
Tenant, embrasée, la tête nue
De ma biche, de mon coquelirot ?

— « J'ai vu, petite sœur, ton enfant en peine,
Etendu sur un oreiller de pierre ;
Il tenait, en dormant, sur son sein
La balle, au lieu de son amante.

Le doux zéphir de la montagne
Caresse le bouquet du front de ton enfant ;
Et les fleurs pleurent, endeuillées
Ton enfant chéri, ton pauvre coquelicot... »

Artachès Haroutinian

Artachès naquit en 1873, à Malgara, en Thrace. Parmi nous, il est plus connu comme publiciste et critique littéraire que comme poète. Sa poésie est étrange, souvent décousue et incompréhensible. Sa meilleure œuvre est la « Lyre abandonnée ».

Haroutinian se pique de tendances symbolistes.

Chansons décousues

Le velours humide du flanc
De la colline verte
Est la source de mille rêves
Pour le poète enivré.

Et les mornes soucis du passé,
Et de l'enfance innocente
Du poète très jeune,
Se cristallisent par l'haleine
De l'Avril aux mille sourires.

Vers le soir du jour,
Sur le seuil rose et riant
De la pénombre et des ténèbres,
Et dans l'esprit angoissé du pauvre poète,
Des pensées d'or et de crépuscule
Voltigent, solitaires,
Comme une ronde de papillons.

Le Grillon

Le crépuscule saigne ;
La nuit s'approche, silencieuse ;
Un froid tombe, majestueux ;
Et les voix se taisent.

Dans le silence infini,
Le grillon chante, inlassablement,
Sa solitude pâle et triste :
Mais c'est en vain qu'il chante.

La nuit est profonde et ténébreuse ;
Et le souffle des vents
Dissipe les ultimes gammes
Des chants du grillon.

Ici-bas le chant du poète
Ressemble à celui du grillon,
Et souvent il est emporté
Par le sombre courant de l'Oubli.

Siamanto

Chevchanig Gourchanian

Chouchanig Gourghinian

Chouchanig naquit en 1876, à Alexandropol, dans le gouvernement d'Erivan. Son premier recueil de vers : « Les Tintements de la Liberté », a paru en 1907, à Tiflis.

Après Sibylle, Chouchanig est la meilleure poétesse arménienne, et la plus appréciée par nos lettrés. Son inspiration est large, variée et rythmique, avec des vibrations attendries et profondes, dont on entend l'écho dans ses poèmes patriotiques, socialistes, souvent même révolutionnaires.

Chouchanig, morte récemment, est considérée comme notre Louise Michel.

La Nuit

La nuit étoilée a charmé mon âme ;
Je languis de la tendre mélancolie de la lune :
La douce torpeur berce mon cœur
Et répand, autour de moi, une mer de rêves.

Ce soir les étoiles sont des sorcières ;
Le flot sourit comme une femme ;
Le bûcher rouge des tziganes
Fait naître en mon cœur des frissons délicieux.

La brise enivrée de minuit
Chante une romance sans paroles :
O le profond mystère de l'immortel amour,
Qui flotte toujours rêveusement !

Mon cœur palpite dans ma poitrine ;
La nuit est exquise, et je sais aimer...
Le démon est un ange dans la nuit claire ;
L'enfer est un Eden dans la nuit claire.

Au Rossignol

Rossignol, allons habiter ensemble,
Et chantons les voix entremêlées ;
Soyons amis dès ce jour,
Et unissons nos chagrins.

Après le printemps, voici l'automne ;
L'hiver non plus n'est pas bien loin ;
Pleure, ami, il n'y a plus de rose,
Et le rosier est à demi mort.

Chantons, ami, chantons la douleur :
Toi, celle de la rose fanée ;
Chantons, ami, chantons la douleur :
Moi, celle de la patrie en ruine.

Le printemps n'est plus — le printemps sanglant !
Voici l'automne, et l'hiver aussi.
Hélas ! mon frère resta sans abri,
Et ma sœur mourut presque de faim.

Allons, rossignol, chantons la douleur
De la rose et de la patrie en ruine !
Allons, ami, fraternisons
Avec le chagrin cuisant de nos cœurs !

Ne pleure pas, mon cœur...

Voici venir la caravane d'automne ;
Le ciel et la terre se sont vêtus de noir ;
L'orage s'est déchaîné sur les monts ;
La lune et les étoiles se sont voilées.

Le cyprès gémit en bruissant ;
Le lac transi n'a plus de reflets ;
Il n'y a plus de lis ni de coquelicots,
Et le chant de l'oiseau se tait.

Mais pourquoi, dans mon cœur éperdu,
Ont vibré soudain d'amères chansons,
Et mes blessures profondes ont saigné
Sous l'haleine triste de l'automne ?

Non ! cet automne n'est point pour moi ;
Ne pleure pas, mon cœur — mon enfant !
Je ne désire point un automne désolé ;
Et je ne veux point pleurer pour lui.

Vahan Tékéyan

Tékéyan est né à Constantinople, en 1877. Il fit ses études à l'Ecole centrale arménienne de Galata. C'est un poète sensible et délicat, doublé d'un spirituel journaliste.

Ses trois volumes « Les Soucis », « L'Insurrection Miraculeuse » et « De Minuit à l'Aurore » contiennent de beaux vers, d'une haute inspiration. M. Tékéyan est considéré par la jeune génération comme notre poète le plus représentatif.

Il pleut, mon enfant...

Il pleut, mon enfant... L'automne est humide,
Humide comme tes pauvres yeux, trompés par l'amour;
Va fermer la porte et la croisée,
Et viens t'asseoir en face de moi,

Dans un noble silence... Il pleut, mon enfant :
Est-ce qu'il pleut aussi dans ton âme, parfois ?
Est-ce que ton cœur a froid ?... As-tu des frissons,
Quand tu penses au clair soleil passé,

Sous un portail de l'aveugle destin ?...
Mais tu pleures, mon enfant... Dans l'obscurité,
D'amères larmes jaillissent soudain de tes yeux.

Pleure les larmes de l'innocence perdue ;
Pleure, car tu ne connais point, pauvre enfant
ignorant,
La proie de la vie... Ah ! pleure pour grandir...

La Caravane

La caravane apparaît à l'horizon,
Et je l'attends. La troupe onduleuse des chameaux
Se dessine et grossit, et nonchalamment,
Elle s'approche, en faisant miroiter

Les mors d'argent. Et je les attends.
C'est l'indicible soif du désert aride
Que ces errants épanchent dans mon âme ;
Et le soleil disparaît par delà les champs.

Et j'attends la mer ondulante du soir,
Et le tintement triste et mélodieux des grelots,
Ainsi que les chants et les cris joyeux

Des femmes et des enfants. Cependant,
Mes yeux pleurent, sombres, car ils ne voient pas
Celle qui est partie sans retour...

Les Vestiges

C'est en vain, hélas !... Les siècles sont passés ;
Ils ont laissé des ruines, à peine
Des vestiges de la vie et de la gloire
De ceux qui ont vécu en maîtres ici.

Chargé d'une tristesse sombre et profonde,
Un souvenir ailé plane sur les ruines ;
Le passé descend, terrifiant, sur les champs,
De ses rudes montagnes perdues dans les nuages.

Quelques pierres, quelques mots, par ici et par là :
Epitaphe d'un tombeau sans limite...
Et lorsque, courbé, tu veux suspendre ton cœur, en
offrande
Aux libres chevaliers, tes ancêtres,
O pauvre esclave ! le passé ne te reconnait plus,
Et tu trouves, dans ta main, ton cœur en poussière...

Siamanto

Siamanto, de son vrai nom Atom Yarjanian, naquit à Eghin en 1878. Il débuta par un recueil de vers libres : « Héroïquement », œuvre originale et puissante qui nimba son jeune talent d'une brillante réputation.

Siamanto est notre premier poète symboliste d'un style large et vigoureux. Il est le peintre incomparable, en reliefs et en beautés visionnaires, de la période rouge de 1896 à 1910, durant laquelle eurent lieu, avec une férocité systématique, les affreuses hécatombes d'Arménie et de Cicilie.

Ses œuvres principales sont : « Héroïquement », « Le Flambeaux d'Agonie et d'Espoir », « Les Héros Arméniens », « Les Sanglantes Nouvelles de mon Ami ».

La Prière

Les cygnes des lacs empoisonnés ont émigré ce soir
avec désespoir...
Des sœurs mélancoliques rêvent de frères sous les
murs du bagne.
Les batailles sont terminées sur les champs parsemés
de lis.

Et, dans les catacombes, les vierges escortant les
cercueils,
Psalmodient, la tête penchée vers la terre
— « Ah ! dépêchez-vous ; nos chairs tragiques sont
glacées par ces ténèbres iniques ;
Dépêchez-vous vers la chapelle où la vie sera plus
clémente,
Vers la chapelle de la nécropole où dort notre frère ! »

Un cygne veuf se crucifie dans mon âme ;
Et là-bas, sur les morts nouvellement enterrés
Une pluie de sang tombe de mes yeux...
Une foule d'infirmes passent par les chemins de mon
cœur ;
Et des aveugles, pieds nus, les accompagnent,
Dans l'espoir divin de rencontrer un prêtre.

Et les chiens rouges des déserts pleurèrent toute une
nuit,
Pour un mal inconnu et incompréhensible,
Après avoir désespérément hurlé sur les sables.
Et l'orage de ma pensée cessa avec la pluie,
Les feuilles des chênes gigantesques, tels des oiseaux
blessés,
Tombèrent avec des cris d'agonie ;
Et la nuit ténébreuse fut déserte infiniment
Sous la lune sanglante et solitaire ;
Et tous les morts de notre terre — statues de marbre
immobiles et sans nombre,
Se levèrent pour prier ensemble...

Les Cordes de ma Lyre sont encore humides de sang *)

Toi, sœur amèrement triste ; et toi, jeune homme accablé,
Avancez, tous deux, vers mes lèvres de poète.
Ma bouche loyale va enfin se délecter
Aux roses orphelines de votre front,
Et à l'ardent amour d'un frère arrivant de très loin.

Votre affliction mortelle des jours et des nuits fut mon chagrin tragique ;
Et, dans l'univers de ma souffrance, vos pleurs tombèrent sur mon âme en torrent.
Tels les vents de mort, vos gémissements vinrent
Secouer les persiennes de ma fenêtre solitaire ;
Et j'ai vécu d'indicibles terreurs dans la forêt
Remplie des squelettes de vos ancêtres...
Le sang versé par les barbares devant ma vie était ce solitaire bassin,
Au fond duquel, combien de fois, avec mes loyaux camarades de vœu et de combat,
Je suis venu tragiquement et pour un baptême terriflant,
Tremper ma lyre, ma plume, ma flûte de deuil et mon épée d'argent sans tache.

*) Le poète m'avait prié d'ajouter le mot « sang » pour donner plus de relief au titre de son poème.

Ainsi, mon âme équitable s'est épuisée dans de rouges
poèmes, pour votre réel chagrin ;
Et combien de soleils sont morts !... Cependant
Les cordes de ma lyre sont encore humides, mes frères;
elles sont encore humides de sang...
Ah ! plaignez mes doigts ; et que mes chants retentissent, que mes larmes coulent,
Et que le clairon des héros sonne l'appel !
Car le matin de la Justice est férocement éloigné,
Et le ciel de mon Idéal est sans fond...

Deuil

Mes cils se mouillent par les gouttes des larmes ;
Mais je ne veux pas les verser ; ne t'arrête pas,
Coursier fougueux ! mon but ne connaît pas la faiblesse.
(« Le Chant du Chevalier » *).

Toi, mon inconnu mélancolique ou toi, ami de mon
âme,
Vous qui passez aujourd'hui par les sentiers de
réjouissances,
Ecoutez mes paroles de deuil et de solitude.
Je sais que vos pieds innocents sont encore mouillés
du sang des vôtres,
Et que la sublime fleur de la liberté qui a fleuri, enfin,
Dans les peines de votre race, sous ce ciel infortuné,
Des mains étrangères sont venues la cueillir en
ricanant...
Mais souffrez que chaque homme

*) Un de ses meilleurs poèmes héroïques.

S'enivre pieusement et amplement de son parfum
divin...
Souffrez que devant la déesse de la Justice que vos
marteaux ont sculptée,
L'éloigné, le voisin et l'ingrat viennent exhaler leur
encens ;
Souffrez, ô fiers et héroïques semeurs !
Que les épis lourds fécondés par vos charrues d'or,
D'autres, avec vos propres faux, viennent les faucher
pour eux...
Car je sais que si vous mourez persécutés par le Mal
ignorant,
C'est que vous êtes nés pour les bontés intelligentes
et utiles...
Tristes comme les souffrances, passez par les sentiers
de réjouissances ;
Et ménagez les heureux ; qu'ils ne puissent lire dans
vos yeux
L'image terrifiante où se reflètent le cadavre et la
cendre ;
Ménagez le passant innocent ou criminel, qu'il ne
puisse regarder dans vos yeux :
Car la souffrance de l'âme arménienne, je la trouve
dans les regards de ma race...
Ainsi, passez tous ensemble par les sentiers de
réjouissances ;
Mais il ne faut pas qu'une larme ni une ombre de gaîté
Viennent profaner la majesté de votre tristesse :
Car pour le vaincu, pleurer est de la lâcheté,
Et pour le vainqueur, le rire est une ironie...
Toi, jeune et belle Arménienne, tragiquement funéraire
sous tes voiles,
Et toi, jeune homme, dont le visage reflète le deuil de
sa race dans son cœur,

Passez par ces chemins, pressés et sans colère...
Peut-être direz-vous : que de lumière et quel enterrement ironique...
Que de bruit, que de danses... quelle gaîté et quel festin partout !...
Nos suaires sanglants semblent des drapeaux de victoire,
Les os de nos frères paraissent transformés en pipeaux...
Et voilà qu'entre les mains des autres, ils modulent des chants fantastiques...
Cependant, ne t'effraie point, ô sœur inconnue ni toi, frère infortuné !
Espère et avance en regardant la lumière de la vérité !
La loi de la vie n'a pas encore changé ; les hommes n'ont pu comprendre les hommes...
Et ce soir, avant la mort du soleil, tous ensemble,
Entrez par les misérables ou magnifiques portes de votre maison,
Et fermez tranquillement les persiennes traîtresses de vos fenêtres...
Fermez-les à la face de la Cité inexorable et pécheresse ;
Fermez-les à la face de l'humanité et de votre Dieu...
Car je sais que la chandelle même qui brûle sur votre table
Sera éteinte par un seul et terrible sanglot de votre âme pure...

Le Rêve d'une mère

— «Je t'écris aujourd'hui mon rêve... C'était à minuit de la Toussaint.
Tes quatre frères se sont brusquement agenouillés devant moi ;
Il n'y avait sur eux ni suaire, ni trace de chair ;
Ils frissonnaient dans les ténèbres ; leurs yeux semblaient des cavernes,
Et ils sont venus pleurer leurs souvenirs au sein de leur mère.
— « Mère, petite mère... aurore des jours passés...
Aujourd'hui, tous les quatre sortis, de nouveau, de la terre
Nous sommes venus, par le temps d'orage, frapper à ta porte ;
Ne t'effraie pas ; nous ne sommes point des étrangers ;
Daigne au moins, par ce soir de la Toussaint, nous montrer ton visage en ton rêve solitaire.
— « Mère, petite mère... sainteté des jours passés !...
Sous la terre du cimetière de notre pauvre village,
J'ai fait fleurir dans mon cœur la fleur d'amour pour toi...
— « Mère, petite mère... douceur des jours passés !...
Pour toi, j'ai rempli deux amphores de nos pleurs.
— « Mère, petite mère... félicité des jours passés !...
Pour toi, j'ai cueilli dans mon âme des roses rouges d'espérance...
— « Mère, petite mère... bravoure héroïque des jours passés !..
Pour toi, j'ai fait de ma poitrine un bouclier de défense...

— « Mère, petite mère ... beauté sans pareille des jours passés !...

Que de rides sur ton front ! m'a dit ton frère aîné.
Comment peux-tu souffrir, seule, sous ton toit de chaume ?

Voici sept ans, et déjà sept fois que nous avons frappé à la porte de ta chaumière ;

C'est seulement cette nuit qu'elle était ouverte... Quel voyageur attends-tu ?

Vois ; ta chaumière bouge comme un monceau de cercueils ;

Vois, les feuilles des arbres tombent sous l'orage ;

Les colombes se meurent innocemment dans le ruisseau ;

Et les serpents noirs lèchent encore, sur le seuil, notre sang coagulé...

Dans ton jardin, il n'y a ni gazon, ni fruits ni ronces ;
Tous les quatre, nous avons parcouru ta maisonnette ;
Nos épées brisées ont brillé encore une fois à notre vue...

La cave était déjà vide... et dans l'étable,
Un agneau blanc rongeait, en bêlant, ses sabots... »

— « Mère, petite mère... fécondité des jours passés !...
Comment peux-tu vivre dans ta maisonnette déserte ?...

— « Mère, petite mère... caresse des jours passés, pitié des jours passés !...
Comment peux-tu vivre dans ta maisonnette déserte ?... »

Tous les quatre se sont tus... Et lorsque je t'ai appelé
de ton nom,
Tous les quatre, dans mon rêve, en entendant mes
sanglots,
Ont pleuré éperdument, la tête penchée..
— « Votre frère vit encore... celui qui n'a pas vu votre
mort,
Votre petit frère vit encore, et c'est pour lui seul que
je vis !... »

Lorsqu'ils entendirent ces paroles, tous les quatre,
brisant les os de leurs flancs,
Versèrent dans mes yeux les pleurs noirs et terrifiants
des morts...

— « Nous avons un frère, nous avons un frère, nous
avons un frère dans la vie !
Mère, petite mère... misère des nouveaux jours et des
espoirs nouveaux,
Comment, à présent, allons-nous retourner à notre
terre ?...

Astour Navarian

Navarian est né à Rodosto en 1881. Il fit ses études au collège arménien d'Armache, en Asie-Mineure, et suivit, plus tard, les cours littéraires, philosophiques et pédagogiques de la Sorbonne et du Collège de France. Il enseigna, pendant dix-huit ans, la langue et la littérature françaises en Turquie, en Egypte et en Russie.

En 1903, il publia à Paris un volume de vers, « Les Sultanades », préfacé par Octave Mirbeau (éditions de « La Plume », rue Bonaparte), aujourd'hui complètement épuisé. Nous insérons ici, à titre documentaire, la courte, mais très belle préface de l'illustre auteur de l'« Abbé Jules » :

« Monsieur,

J'ai lu vos « Sultanades ». L'inspiration en est haute et terrible. Vos vers ont ce frémissement de colère, de vengeance, d'espérance expiatrice, qui circule à travers les châtiments.

« Hélas ! je crains que ce frémissement n'arrive pas jusqu'à la Bête Rouge, dans ce palais sanglant et fermé, où, gorgée de meurtres, hideuse et suant la peur, elle cuve ses saouleries de massacres, sous la garde des cimeterres.

« L'Europe, elle, lira peut-être ces vers ; elle les lira avec la même indifférence qu'elle eût en assistant aux crimes dont l'impunité est la grande honte de ce temps, la faillite ignominieuse des diplomates et des gouvernants.

« Mais il y a le doux et farouche inconnu, celui qui va rêvant de justice, par les chemins... Celui-là, parfois, écoute les voix qui passent, les voix qui pleurent, les voix qui meurent...

Paris, le 9 Décembre 1902.

Octave Mirbeau. »

Navarian a publié également à Paris en 1927 un nouveau recueil : « Le Soleil d'Automne », précédé d'une préface de M. Auguste Dorchain, le poète bien connu.

Les Coquelicots

Rouge moisson que la brise balance,
Gouttes de sang sur le tapis des prés
Ecloses sous le baiser de la lance
Du dard luisant des soleils empourprés.

Coquelicots, n'êtes-vous point l'emblême
Des cœurs que la douleur ensanglanta ?
Et sur lesquels — soupirs d'aquilon blême,
Souffle l'amour que la vie enfanta ?

Et quand le soir, les légères phalènes
Butinent vos corolles tendrement,
Et que vous inclinant sous leurs haleines,
Vous soupirez mélancoliquement...

Coquelicots, tremblez, l'horizon saigne,
Et le tapis des prés qu'un rayon baigne,
Sera jonché de vos corps embrasés:
Gouttes de sang bleui dans les baisers...

Mélopée Orientale

Les notes se plaignent,
Les âmes s'imprègnent
Du gémissement
Qui va, doucement
Geignant dans la brume
De l'air que parfume
Le mol encensoir
De l'ange du soir.

La cadence chante.
Le refrain nous hante
De son doux soupir
Qui s'en va mourir
Dans la brise lente,
Amante dolente
Du divin zéphir,
Chercheur du plaisir.

Et la plainte vague,
Doux tremblotement,
Ainsi que la vague,
Renaît faiblement.
Son haleine pure
Tout discrètement,
A nos cœurs murmure,
Un secret charmant.

Voix mélancolique,
Etrange musique,
Qui pleure et qui rit
Tour à tour, et fuit...
De toi se dégage
La furtive image
De mes chers amours
Voilés pour toujours.

Loussa

Près des larges bassins, sous les palmiers ombreux,
Me grisant de l'éclat félin de tes grands yeux,
Tandis que des jets d'eau les notes cristallines
Nous berçaient de leurs sons légers de mandolines,

De l'univers entier, je vivais oublieux
Je restais fasciné par les flammes câlines
De tes prunelles d'or. Le soir silencieux
Etendait sur mon cœur d'opaques mousselines.

Et dans ce blanc linceul de mystère et d'amour,
Je demeurais plié par ton fol égoïsme:
O Loussa ! corps d'ivoire au merveilleux lyrisme,

Harpe chère à mes doigts épris de ton contour
Toute ta mélodie, enivrement d'un jour,
Me laisse un souvenir empreint de fanatisme.

(« Le soleil d'Automne », 1917.)

Songe Macabre

The great assassin...
Gladstone.

Monarque, allons, repose ; il est plus de minuit ;
Tout dort dans ton sérail sous l'aile de la nuit :
Tout est silencieux à l'entour des grands marbres ;
Une brise clémente énamourant les arbres,
Porte jusques à toi les divines senteurs
Des orangers fleuris et des suaves fleurs
Croissant en tes jardins, à côté des almées,
Déesses aux seins blancs, aux tresses parfumées,
Faites pour ton plaisir, — esclaves du repos
De ta personne auguste !
Eteins les lourds flambeaux
Dont le rayon t'aveugle ! Etends-toi sur ta couche,
Et que bientôt l'Amour en souriant te touche
De sa baguette frêle et magique à la fois !
Rêve de la richesse et de ses douces lois ;
Sacrifie à ses yeux, à sa gorge opulente,
A son flanc rubicond, à sa lèvre insolente,
Et t'inclinant très bas, à ses genoux sacrés,
Baise, respectueux, ses appas vénérés !
Adore ton Idole, en cet aimable songe,
Qui te viendra verser le philtre du mensonge,
Du mensonge chéri qui caresse les rois,
Réside en leurs palais, se collant aux parois
Des lambris somptueux et dévastant leur âme,
Comme un pâle cyclone à l'haleine de flamme.

Mais d'où vient que livide et saisi de frayeur,
Tu trembles tout à coup ? Une froide sueur
Humecte ton front jaune et tes joues amaigries ;
Tes regards dépouillés des terribles furies
Qui dirigent, hélas ! tes âpres volontés
Et tes immondes ruts de folles voluptés,
Prennent l'expression d'une terreur farouche.
Un vain bruit les émeut : bourdonnement de mouche
Ou de chauve-souris les égare. On croirait
Qu'ils implorent un Dieu dont la haine serait
Sur le point de jaillir subite, inattendue,
Au-dessus de ta tête, où déjà suspendue
Depuis de nombreux ans, tu la sens s'annoncer
Par un pressentiment qui ne peut s'effacer.
Et lorsque ta paupière alourdie et lassée
Se referme à demi, ta poitrine oppressée
Semble demander grâce au fardeau qui l'étreint.
Tel, en un froid cachot, sous le remords sans frein,
Râle le criminel, hanté par la folie.
Toi, sultan redoutable entre dans l'agonie
D'un cauchemar brûlant, dont tu souviendras !
Regarde devant toi, si loin que tu pourras.
Les chemins sont jonchés de cadavres bleuâtres ;
Les foyers sont déserts et froids ; dans les grands âtres
Des cendres en monceaux ont soudain remplacé
Les feux joyeux et clairs... Tes soldats ont passé !
Horde impie et sauvage, épouvantant les foules
Semant partout l'horreur, comme les sombres houles
D'un océan dément qui renverse et détruit
Les digues et les ports, avec son flot maudit.
Contemple cette plaine, où coule un triste fleuve,
Le vieil Euphrate las, où l'Histoire s'abreuve ;
Il est rougi du sang des vierges et des fils
De l'Arménie en pleurs, écoutant les défis

Des émissaires turcs, et recevant l'outrage
De crachats et de boue et de sang et de rage,
Que lui jettent, hurlants, les forbans aux yeux noirs,
Monstres accomplissant leurs sinistres devoirs.
Commandés par ta voix, ils ont fourbi leurs armes
Ces yatagans fameux, faisant taire les larmes
Et les cris importuns de tous les opprimés !...
Cependant, de la fosse immense, où décimés
Par ton ordre inhumain, gisent tant de squelettes,
Un long fantôme en deuil, portant des amulettes
Chrétiennes sur son sein, se dresse menaçant !
Dardant ses yeux de feu sur ton œil frémissant
Il te fascine, ô roi ! par sa toute puissance
Grandiose, éthérée, et faite d'une essence
Impeccable et divine. Il te prend par la main ;
Tu le suis apeuré ; ton pas est incertain,
Chancelant, ivre, fou... Va, docile monarque,
Celui qui te dirige est un sage Plutarque,
Dont la sainte influence impose même aux rois !
Justice du grand Dieu, dont les sublimes lois
Demeurent, en dépit des décrets et des bulles,
Et de tous les mandats qui s'envolent en bulles
Avec le bruit du vent.
Suis donc ton compagnon
Dans le morne dédale, où, pâle lampion,
La lune mi-voilée, anxieuse et muette,
Projette sur les morts une lueur discrète.
La route est escarpée, et des cailloux nombreux
Blessent ta riche mule, égarée en ces lieux
Que la douleur frôla de son aile sanglante.
Dans l'air nauséabond, la plainte sourde et lente
Qui vibra tant de fois, vient hanter ton cerveau ;
Tu restes médusé par le cri du corbeau

Qui cherche, haletant, sa lugubre pâture,
Et prend, à tes regards, la géante structure
D'un énorme vautour planant sur les coteaux.
Avance! avance encore !... Connais-tu ces hameaux
Que baigne un lac de sang ? Penche-toi sur cette onde
Pourpre et chaude et fumante, où ta haine profonde
Peut se désaltérer à l'aise, et contempler
Son œuvre de bandit !...
Regarde défiler
Autour de ce cloaque, une mère éplorée,
Des orphelins hagards, une épouse adorée
D'un époux endormi sous le torrent vermeil.
Ils passent recouverts d'un grand voile, pareil
A la brume des nuits. Et voilà que leur nombre
Tout à coup se décuple, et que dans la pénombre
Surgissent, par milliers, des fantômes tout blancs,
Dont le linceul s'entr'ouvre au souffle des autans,
Et montrent des corps nus et des plaies ravageantes,
Des visages tirés, où des larmes rongeantes
Ont tracé des sillons qui découvrent les os.
Ils marchent dévorés par l'ardeur de leurs maux.
Ils portent, dans leurs mains, des torches enflammées,
Et vont vers ton palais réveiller tes armées.
Ils peuvent les corrompre ; y réfléchissais-tu,
Monarque confiant ? Pourtant, cela s'est vu.
Retourne sur tes pas pour conjurer le charme ;
Hâte-toi, prince infâme ! Il faut que l'on désarme
Cette triste cohorte aux airs mystérieux.
Fais entendre ta voix aux quatre coins des cieux ;
Crie à tes généraux d'arrêter cette trombe !
Ta lèvre à tressailli, mais en vain... ton bras tombe
Affaibli, sur ton flanc ; tu fixes, ébahi,
Le sinistre horizon... Malheur ; on t'a trahi.

Dans le ciel empourpré, s'élève un lourd nuage
Dont l'ombre se répand sur tout le paysage ;
On entend les clameurs de sujets délirants
Qui demandent la mort du plus fier des tyrans.
Dans les jardins flétris par les noires fumées,
S'agite le troupeau d'esclaves alarmées,
Cherchant en vain leur maître ; et sur les hauts sommets
Du sérail imposant, dressant ses minarets,
Des tourbillons de flamme, âcres, inexorables,
Crépitent dans l'espace, — étincelles palpables,
Que l'aquilon disperse avec agilité ;
Déluge incandescent, rempli d'impunité,
Parsemant l'incendie, et qu'attise la haine
Du céleste courroux qui fond et se déchaîne,
Et ne s'apaisera qu'après l'écroulement
Du magistral palais, dont pas un fondement
Ne devra subsister !... — Le fléau précipite
Sa marche enveloppante ; et son œuvre va vite.
Contemple, ô roi ! contemple un juste châtiment !
Ton beau sérail n'est plus qu'un bûcher tout fumant,
Autour duquel remue un essaim de fantômes
Qui dansent en humant les fétides aromes
Que l'air appesanti porte de tous côtés.
Où sont les doux parfums des jardins enchantés,
Et les blondes houris, les fanfares joyeuses
Qui chantaient ton pouvoir en notes radieuses?
Tout est anéanti. — Solitaire, exilé,
Tu vas d'un pas traînant, rigide, désolé,
Suivant ton divin guide à travers les décombres,
Recevant les soufflets de sarcastiques ombres,
Et te heurtant, sans cesse, aux ossements brisés
Formant de fins graviers ça et là dispersés.

Tu marcheras ainsi jusqu'aux sévères portes
Du domaine infernal, où feux de toutes sortes
Te rongeront le cœur pendant l'éternité.
De torture en torture incessamment jeté,
Tu supplieras Allah de t'ouvrir son royaume ;
Mais il restera sourd : tu n'auras qu'un seul baume,
Et ce sera le sang des martyrs altérés,
Qui brûlera ta langue et tes os exécrés !...

(« Les Sultanades », 1903.)

Karnig Kéléchian

Ce poète, né au Caucase, a toujours subi l'influence de Baudelaire et de Verlaine. Il s'apparente également aux symbolistes et aux décadents dans quelques-unes de ses poésies publiées en 1916 à Tiflis. Dans ses trois volumes : « Poèmes populaires », « Poèmes en prose » et « Trois poèmes », on trouve de jolis vers d'une inspiration spontanée, empreints de la nostalgique mélancolie de sa patrie en ruine, fidèle image de son âme réveuse et désenchantée.

M. Kéléchian a traduit en arménien divers morceaux de Baudelaire, de Verlaine et de Lamartine.

Forgez des balles

Forgez, forgez des balles ;
Il y a tant et tant de jeunes poitrines ;
Forgez, forgez des balles !

Tressez des couronnes et des couronnes ;
Il y a tant de fleurs dans les champs ;
Tressez des couronnes et des couronnes !

Jouez des marches funèbres ;
Il y a tant et tant de morts ;
Jouez des marches funèbres !

Comme une feuille d'automne

Comme une feuille d'automne, au caprice du vent,
Comme un brin d'herbe sur le torrent du fleuve,
L'âme errante — chaos de noires pensées,
Je m'en vais triste, courbé de lassitude.

Et mes pas me guident vers le village paternel ;
Mais on m'empêche de t'embrasser, ô mère adorée !
Je sais, par l'élan de ton cœur doux et tendre
Tu vois l'âme de ton fils planer autour de toi.

Et tu m'attends, les bras ouverts, avec amour ;
O mère ! tu ne me verras peut-être plus jamais ;
Bénis-moi, mère, sur le morne chemin de l'Inconnu !
Je t'envoie mes baisers par la pensée...

Le Vent nous apporte

Le vent nous apporte la triste mélodie
D'une complainte douloureuse et anonyme.
Il y a de sombres murs dans les lointaines contrées —
Mais qui se lamente par delà les murs ?

Notre vie est délaissée dans les plaines étrangères;
La chaîne gémit de nos grandes douleurs...
— O mon âme ! calme-toi, marche sans plainte ;
Etouffe le cri dans ton sein chagriné.

Frère fortuné, le sort et le bonheur
Comblent ton âme de joies infinies ;
Ton cœur cruel a-t-il secouru quelqu'un ?
Mais qui se lamente dans les chaînes

Il y a de sombres murs, au loin, quelque part
Qui restent silencieux, masquant la douleur..
— Qui voudrait prendre part aux pleurs de mon cœur
Et porter des nouvelles à mes frères ?

Daniel Varoujan

Vahan Derian

Roupen Sévag

Daniel Varoujan

Daniel Varoujan, de son vrai nom Tchiboukiarian, naquit en 1884 au village Pirknik de Sivas. Il est l'un des plus grands poètes de notre nouvelle génération. Son premier recueil de vers « Les Frissons », fut salué de vifs éloges par les écrivains arméniens. Dans son œuvre, la plus forte, « Le Cœur de la Race », il se révèle poète national d'une puissante envergure.

Personnellement, je préfère à ce livre « Les Chants Païens », œuvre originale et sensuelle, où l'auteur chante avec une haute inspiration et un lyrisme merveilleux, la volupté de la douleur et de l'amour.

Il allait nous donner « Le Chant du Pain », lorsqu'éclata la guerre mondiale, et le gouvernement turc l'exila en Asie-Mineure en même temps que d'autres intellectuels, au mois d'avril 1915.

Les sicaires du sinistre Enver-Pacha l'assassinèrent sur la route d'Ayache, avec un raffinement digne des Huns.

Les Chevaliers *

Gloire à la vie héroïque des siècles chevaleresques
Où l'on adorait le beau et la force virile,
Et la déesse de l'écume aux seins éblouissants,
Symbole de la beauté puissante et immortelle !
Gloire à vous, chevaliers aux cheveux bouclés, lanceurs du javelot !
Dans vos poitrines, bardées de fer, battit
Un cœur toujours dévoué aux faibles, aux opprimés
Et aux belles dames — aux trésors de leur corps.
Gloire à vous, joutes et assauts impétueux,
Où les lances brandies en l'air, fulgurantes,
Transportaient sur la terre le jeu des éclairs ;
Epées, tueuses de dragons, qui ne se rouillent jamais ;
Courses de chars poudreuses, luttes titanesques,
Lance contre lance ; bouclier contre bouclier, incrustés d'or.
Gloire à vous, ô chasses ! où vibrait le son du cor,
Lorsque la biche blessée tombait, plaintive, auprès du lac,
Lorsque les sangliers, atteints du dard, se roulaient sur le pré,
Et que le sang giclait abondamment de leurs flancs !
Gloire à vous, butins, rapts de femmes
Qui livrèrent leur amour et leurs baisers très doux
A la bravoure des lions, et non au veau d'or,
Et dont le cœur fut conquis par les épées étincelantes !
Gloire à vous, ô siècles chevaleresques !
Où les homms étaient forts et généreux comme le vin.

*) **Fragment de « La Concubine », poème épique.**

C'est la perfidie qui règne aujourd'hui, à la place de la noble vaillance,
Et le poignard caché au fourreau, au lieu de la lance nue,
Brille dans l'ombre et se rouille au soleil ;
C'est dans le silence des nuits que des êtres blêmes
Préparent les crimes, à la lueur d'une bougie fumante.
Quand le soleil se couche, les infamies s'agitent ;

On n'adore plus les grâces harmonieuses de la femme,
Baignées dans les lueurs de mille flambeaux.
Ce ne sont plus les mains tendres et lumineuses de Vénus
Qui mènent l'homme vers la femme ; mais c'est le vil métal.

La beauté est née de l'élan de la force,
Comme la perle, des profondeurs de l'océan ;
Mais à présent, ce ne sont plus les épées qui sculptent
Le sanctuaire du Beau, où la femme était encensée.

Un verre de bière de Munich est désormais suffisant,
Pour que les hommes achètent l'amour mis aux enchères,

L'amour vendu et non offert comme une couronne de laurier,

Que l'épée obtenait des dieux pour le vainqueur.
Or, si l'homme de ce temps, écrasé sous le poids du cerveau,

O chevaliers païens ! heurtait soudainement du pied
Un os d'un de vos bras blanchi sous la terre,
Terrifié par l'aspect de sa forme gigantesque,
Il vous prendrait pour des monstres légendaires,
O chevaliers païens ! O squelettes de chevaliers !...

L'Heure de Midi

C'est l'heure où le travail arrêté dans l'aire,
Halète sous le soleil ;
Le laboureur s'endort,
Et le frais zéphir se meurt en gémissant,
Enchaîné dans la lointaine caverne.

Serré dans un réseau de fer, le cœur de l'espace
Palpite péniblement ;
Et dans le silence lumineux,
Que de rêves, que de sanglots,
Que de parfums que les roseaux coupés exhalent au matin !...

Les forêts dorment sur les sombres flancs de la montagne,
Sous les voiles tissés d'argent ;
Et seul, dans le ciel bleu,
Un blanc nuage passe
Et laisse sur la cime du rocher de fines dentelles de laine.
La terre reçoit dans son sein transpercé
La sanglante et radieuse flèche ;
Une source, près de l'arbre,
Pleure, languissante,
Et ne veut point mourir sur la fleur qu'elle arrose.

Des buffles, dételés, se couchent dans les marais ;
Leurs baves s'écoulent
En fils d'argent de leur bouche.
Les chariots, au loin, près d'un amas,
Dressent leurs grands bras et regardent le vide.

C'est l'heure, ô mon âme ! où tu restes sur les
sommets,
Seule, comme la cigale ;
Et dans le calme infini,
Tu t'enivres de tes chants,
Comme le soleil solitaire, de ses rayons...

Les Oreilles

Oreilles, coquillages de perles, adorables sous les
frisettes ;
Vous êtes la plus fine parure de son corps élancé ;
Seules, vous pouvez communiquer à son âme voilée
La symphonie des cordes de ma lyre.

Etes-vous les papillons ou les coquilles marines
Qui ont pris leur éclat au corail et leurs chants à
l'abîme ?
Vous êtes si mignonnes, qu'un enfant, aisément,
Vous tiendrait dans sa petite main.

O sinuosités fines et rosées !
A travers lesquelles — comme l'eau qui s'égoutte de
la pierre ponce,
Toutes les voix du monde pénètrent en son âme
Et deviennent des mystères.

Vous captez, intelligemment, dans votre conque de cristal
Le verbe inconnu des choses harmonieuses,
Et le chant lointain des astres, qui s'étend
Dans l'infini, lumineusement.

Si je tenais, près de votre tempe, ma lampe diamantine,
Comme le cœur rouge et palpitant d'une colombe,
S'enflammerait, d'un reflet, votre membrane diaphane
Et charmeuse comme la tulipe.

Penchez-vous, petites oreilles, penchez-vous sur mon cœur ;
Des chants vierges y bourdonnent, impatients,
Comme les chrysalides, avides de lumière,
Dans leurs coques d'or, tendres et remuantes !

Souffrez, oreilles exquises, que je vous baise ardemment,
Et que ma langue humide caresse vos cavités nacrées,
Afin qu'elle frissonne d'une volupté rare et fébrile
Et vibrante comme ma lyre.

Souffrez que je vous chante les mille blessures de mon âme,
Faites par le poignard de la Beauté,
Et que je suspende, tristement, à vos lobes délicats,
Deux larmes de mes yeux, comme deux boucles — en offrande.

A la Lune

— « Blanche lune, où vas-tu ? »
— « Je porte le rayon de la lumière
Aux ténèbres des chaumières ».
— « Va, lune, tu peux t'en aller paisiblement. »

— « Lune précieuse, où vas-tu ? »
— « Je porte du lait aux malades,
Dans des seaux d'argent. »
— « Va, lune, tu peux t'en aller, paisiblement. »

— « Lune taciturne, où vas-tu ? »
« Je viens t'apporter
Le serment virginal de ta bien-aimée. »
— « Lune, ô lune ! C'est en vain que tu viens. »

Abandon

Périsse le jour où je suis né !
Job.

C'est le soir. Les ombres des peupliers
Plantés au jardin de notre maison
S'allongent indéfiniment.
C'est le soir. Triste et solitaire,

Accoudé à la margelle,
Je regarde le fond du puits, et je pleure...
Dans la maison, ma mère et mon aïeule
Chantent paisiblement en foulant le raisin.
Autour d'elles, mes petits frères
Sautillent, enivrés du parfum des grappes.
Personne, personne ne connaît la peine
Qui croît dans ma poitrine,
Comme un pavot vénéneux ;
Personne ne sait de quelle façon
Le désespoir m'attire vers la mort chaque jour davantage ;
Personne ne sait par quel chemin je m'en vais
Pour peser dans ma paume la cendre de ma vie !
La toile d'araignée que je tisse, silencieux,
Sur les ruines de mon âme,
Servira de rideau aux regards mortels.
Toi seule tu connais mon tragique destin,
O lune blafarde !
Tu souris, mélancolique, dans le puits,
Et tu m'appelles à toi...
Seule, tu sais de quelle argile empoisonnée
Est fait le calice
Où je dois boire ma vie !
Et tu médites sur mon sort, et tu me plains;
Chaque larme qui tombe de mes yeux
Dans la profondeur du puits,
Trouble ton visage et te fait soupirer.

Il est trop tôt pour plonger
Mes mains dans mon sang... Il est encore trop tôt
Quand je mourrai dans le cœur de ceux
Qui soupirent après ma funèbre existence ;
Quand je rendrai aux dieux olympiens ma lyre

Qui fait vibrer ma vie encore joyeuse,
Avec d'autres vies éprises du soleil ;
Quand, las, le Dromadaire d'espoir pliera ses genoux
Dans le désert de mes jours sans fleurs:
Alors, puits intime de mon âme,
Tous ceux qui cueillent pour moi des lauriers,
Doivent retourner — qu'ils retournent !
A ta margelle, pour me tresser une couronne mortuaire.
Car ce jour-là, maudissant
L'aveugle baiser paternel qui créa mes jours de deuil,
Je reviendrai à toi, de nouveau,
A tes eaux radieuses de Nirvâna,
Où se purifie la caresse profane du soleil,
Où se lave chaque élément,
Où chaque chose laisse, vaincue,
Son âme libre, son âme claire, pour entrer
Au sein du néant. Je reviendrai à toi, de nouveau
Par un soir paisible, quand ma mère
Chantera, occupée dans la maison.
Assoiffé de mort
Et sans faire attention au lierre de ton rebord
Qui s'accrocherait, par pitié, aux pans de mes
vêtements,
Je jetterai mon corps las et blessé
Dans ton mystère!... Mon suprême cri d'agonie
Se répercutera dans tes pierres noircies ;
Et ma mère, en l'entendant,
S'élancera, saisie d'épouvante... —
Tes flots dormants se réveilleront
Et m'engloutiront promptement ;
Puis, disparaîtra
Toute trace de la chute fatale.
Son silence me couvrira de nouveau,
De son linceul déchiré ;

Et la lune, écrasée par ma chute,
Et transformée en mille étoiles,
Reprendra paisiblement
Sa forme primitive ; elle sera sur tes eaux
Un grand nénuphar ensanglanté,
Germé par mon âme suicidée,
Et dont personne ne connaîtra la racine... *)

*) J'ai traduit ce poème sur sa prière, en 1913. Le malheureux poète n'a même pas eu la consolation de mourir en beauté, comme il rêvait. Lors de la déportation des Arméniens, en 1915, les Turcs l'assassinèrent lâchement sur la route d'Ayache, et jetèrent son corps mutilé en pâture aux chiens errants.

Vahan Dérian

Dérian naquit le 28 janvier 1885, à Akhalkalak, village perdu d'Arménie russe, et mourut, poitrinaire, à Orenbourg, en 1920.

Dérian qui fit ses études au collège Lazarian à Moscou, est considéré comme l'un de nos meilleurs poètes. Sa technique est un peu négligée, mais il ne manque pas de délicatesse exquise et d'une sensibilité presque maladive, où l'influence de Verlaine se fait largement sentir.

Il publia trois volumes de vers, dont « Rêves de Crépuscule » qui est le plus important.

Chant d'Automne

Il pleure dans mon cœur,
Comme il pleut sur la ville.

Paul Verlaine.

Le mélancolique soir de brume et de larmes
Descend à nouveau en mon âme ;
Le parfum douloureux des fleurs mourantes
Pénètre dans mon cœur, comme un baiser humide.

Dans la brume glacée,
Le ciel assombri pleure à nouveau
Les funérailles des lumières éteintes.
Le vent impétueux
Disperse les feuilles des espoirs roses
De mon âme étiolée...
Et, dans le lointain inconnu,
Des voix chagrinées de séparation
Tremblent et meurent doucement.
Les feux s'éteignent, silencieux,
Dans la brume infinie des nuages pleureurs.
Et la pluie tombe, triste, continue,
Avec un gémissement désespéré d'inhumation.
Et dans mon âme aussi,
L'automne descend avec des pleurs inconsolés,
Dans mon âme aussi...

Par delà les monts

Par delà les monts, les lueurs s'éteignent ;
La brume bleue enveloppe les calmes champs,
Sur lesquels plane le soir mélancolique.
— Oh ! viens à moi ; mon cœur t'appelle et te désire !

Le ciel rêveur est plein de mystères ;
Le saule est effeuillé, le roseau, tremblant ;
La source murmure des mots argentins :
— Oh ! viens à moi ; mon cœur t'appelle et te désire !

Les fleurs doucement viennent de s'endormir ;
Tandis que s'ouvrent les lointaines fleurs des cieux
Les noirs soucis me remplissent le cœur.
— O toi ! où es-tu, mon rêve parfumé ?

Pourquoi, ô mon cœur, vainement l'appeller ?
Voici passer la nuit et mourir les étoiles ;
O mon cœur esseulé ! oiseau égaré,
L'appel de ton amour n'arrive point jusqu'à elle.

Au bord de l'Abîme

J'écoutais la folle chanson du vent,
— O la mélodie touchante de l'inconsolable peine !
Campé au bord du sombre abîme,
Mon cœur est triste, malade et solitaire.

Un chagrin sans fin oppresse mon âme ;
J'ai déjà oublié la route du soleil ;
Je ne me souviens plus de la lumière du jour.
— Qui m'a donc livré aux bras du brouillard ?

J'écoutais la folle chanson du vent.
— Je voudrais aussi sangloter éperdument,
Campé au bord du sombre abîme ;
Mon cœur est triste, malade et solitaire.

Deux Fantômes

C'est moi, c'est toi — moi et toi,
Dans cette nuit d'enchantement,
Nous sommes seuls — moi et toi ;
Moi, c'est toi ; moi, je n'existe plus...

Les jours d'angoisse n'existent plus ;
Il n'y a ni l'heure ni le temps ;
Nous deux, nous sommes deux fantômes,
Toujours ensemble, toujours solitaires...

Nous avons oublié, dans le passé,
Peine et plainte et ténèbres :
C'est une autre lueur qui brille
Pour nous, tiède et très douce...

C'est moi, c'est toi — moi et toi,
Dans cette nuit d'enchantement,
Nous sommes seuls — moi et toi ;
Moi, c'est toi ; moi, je n'existe plus...

Tu n'es point encore morte

Tu n'es point encore morte dans mon cœur malade
Où tu vis encore comme un songe.
— N'est-ce pas que déjà ta radieuse image
Etait une chimère dans ce désert ?

Et je t'aime toujours ; tu n'es point encore morte ;
Je te cherche partout et partout,
O toi, songe au berceau lumineux des rêves !
Tu n'existas peut-être jamais.

C'est le déchirement de mon amour qui t'embrase
Dans mes pieuses et saintes rêveries ;
Ma sœur, mon bourreau, ô ma sainte aimée !
Je te chéris toujours — tu n'es point encore morte.

Enterrez-moi !...

Enterrez-moi, quand s'éteindra le crépuscule flamboyant,
Quand le soleil mourant embrasera, de ses tristes caresses,
Les cimes argentées des monts,
Et que la mer et la terre se perdront dans la nuit.
Enterrez-moi, quand descendra le soir mélancolique,
Quand cesseront les gais bruits du jour,
Quand les rayons se mourront et que les fleurs s'endormiront,
Et que la plaine et la montagne se perdront dans la nuit.

Jetez sur ma tombe des fleurs pâlies,
Afin qu'elles se fanent paisiblement ;
Enterrez-moi sans pleurs ; enterrez-moi sans discours.
Silence ! silence ! silence infini !...

Roupen Sévag

Sévag, de son vrai nom Roupen Tchilinguirian, naquit à Silivri en Thrace, le 15 Février 1885. Il fit ses études de médecine à l'université de Lausanne. C'est un poète remarquable de sensibilité délicate et d'inspiration ailée. Doué d'une belle intelligence, il chanta dans ses vers l'humanité, l'amour et la patrie. Il publia en 1910 son premier volume, « Le Livre Rouge », inspiré par les atroces massacres de Cilicie.

Il allait publier deux autres volumes de vers : « Le Chaos » et « Le Livre d'Amour », lorsque brusquement la guerre éclata, en 1914. Le malheureux poète se trouvait à Constantinople; les Turcs l'exilèrent avec d'autres intellectuels arméniens à Ayache, où il fut lâchement assassiné.

Je vis Roupen Sévag au début de la guerre, avant mon départ pour l'étranger. Il me remit en souvenir une petite poésie très émouvante : « La dernière Berceuse », que, depuis, je ne puis lire sans un serrement de cœur.

La dernière Berceuse

Je te chante une berceuse pour que tu t'endormes,
Pour que tu n'entendes pas les râles de ton père
blessé ;
Le lait que tu suces de mon sein est du poison et non
du lait :
Je te chante une berceuse pour que tu t'endormes.

Un torrent de sang a inondé nos vallons sacrés ;
Mais toi, ne t'enfuis pas ; reste, aime ta terre ;
Vis sur ta terre, non en esclave, mais en maître :
Je te chante une berceuse pour que tu t'endormes.

Si je ne suis pas morte sur le corps de ton père,
C'est que j'ai juré, nouvelle louve de Rome,
De te nourrir de mon sein, comme un nouveau
Romulus .
Je te chante une berceuse pour que tu t'endormes.

Mes bras sont liés, mes pieds blessés par la hache ;
Les barbares ont coupé les pointes de mes seins ;
O mon unique enfant ! suce le sang coulant de mes
blessures :
Je te chante une berceuse pour que tu t'endormes.

Je me meurs... L'Arménie est désormais ta mère ;
Je te laisse en souvenir ce glaive tranchant, brisé,
Où brille encore le sang chaud de ton père :
Je te chante une berceuse pour que tu t'endormes...

Les Troubadours

I

Ce sont les troubadours ; voyez, ce sont eux !
Ils chantent avec zèle, insouciants et contents ;
Et, par les croisées mi-closes,
Vieillards, femmes et enfants,
Se montrent peu à peu. Par cette chaleur de midi,
Rares sont ceux qui s'empressent pour voir
Les troubadours.

Figures extravagantes ! Tous, hommes et femmes,
Sont issus d'une famille errante et sans abri,
Et persécutée par l'implacable destin.
Ce sont de clairs génies de la rue
Qui n'ont pas besoin de notes pour chanter.
Ils vivent en chantant et meurent faméliques,
Les troubadours.

Le malheur, la souffrance et les vents changeants
Ont figé sur leurs lèvres un sourire assombri,
Un sourire triste qui connaît la vie.
Et, sous leurs longs cheveux blancs, en broussailles,
Et avec leurs gestes forcés de bouffon,
Ils ont l'air de railler innocemment le monde,
Les troubadours.

Ils ont lentement traversé, tous ensemble,
Les vignes de Pau, riantes et fécondes,
Pour s'en aller jusqu'aux sables blonds du Nil,
Jusqu'aux monts d'Oural et jusqu'aux bords
Sauvages et torrides du Pays de feu !
Combien de compagnons sont enterrés en chemin
Par les troubadours !

Ce siècle de fer et de machinisme
N'a pu transformer leur âme sensible ;
Et, dans les cités cupides et pratiques,
Compagnons intimes de la misère,
Ils vivent une vie indépendante et primitive.
Ce sont les libres et légitimes orphelins de la nature,
Les troubadours.

II

Prenez-moi avec vous ; et, de pays en pays,
Emportez mon pauvre cœur endeuillé !
Vivons en raillant, gémissons en chantant,
Et, avec le globe terrestre qui tourne,
Roulons sans trêve notre corps inutile !
Ce sont d'éternels et sombres pèlerins,
Les troubadours.

Car c'est nous, c'est nous, les poètes ;
C'est nous les princes de la chanson, bannis pour
toujours,
Drapés dans nos haillons de mousseline ;
C'est nous les affamés et les fiers dieux antiques ;
C'est nous les incompris et les tragiques ;
C'est nous les poètes, c'est nous les véritables
Troubadours !

Nous faisons des chants de nos blessures,
Nous, les flagellés par le destin perfide !
Et lorsque les autres se gorgent à l'excès,
A la table du festin, nous allons,
Guidés par la Muse, vers la Mort famélique ;
Car, hélas ! nous sommes les rejetons tardifs de la vieille humanité.

Nous, les troubadours !

Mais qu'importe ! nous sommes riches de cœur :
A nous l'inspiration qui vient du ciel,
A nous les prairies humides et le crépuscule silencieux,
Les roses épanouies et la rivière qui murmure ;
A nous la brise sombre du cimetière !
Nous ressemblons aux dieux antiques,

Nous, les troubadours.

Nous raillons par la plume insouciante
Les gloires perfides de ce monde infâme ;
Tristes et sans abri, et la lyre à la main,
Nous ne convoitons pas le sort du châtelain.
Et, tels les chevaliers sans peur de la libre parole,
Nous vivons en mourant et mourons immortels,

Nous, les troubadours.

L'Humanité a-t-elle besoin de bouffons ?
Nos cœurs sont déjà mis en vente ;
Et nous faisons des chants pour la plèbe,
De notre peine, de notre deuil et de notre amour trahi.
N'est-ce pas qu'on a dit : « On ne meurt qu'une fois ? »
Nous mourons chaque jour, nous, de ce vieux monde

Les nouveaux troubadours !

Que nous importent le sourire des autres,
Le lâche abandon, la faim déprimante ?
Comme le Pâtre affectueux des agneaux,
Nous sommes sûrs de conduire l'humanité entière,
Aux sons de notre flûte pastorale :
Car nous sommes encore de l'art déjà mort
Les vivants troubadours.

Que les siècles sont changés, ô Dieu !
Ils ont brisé tous les chefs-d'œuvre sublimes ;
Si vous ne manquez pas de cœur, faites-en les funérailles !
Le son perfide de l'or résonne partout ;
Et c'est nous seuls qui rêvons d'aimer
Librement. Mais qui voudrait aimer
Les troubadours ?

Tu es mort, Art antique et sacré,
Lorsque la vie était encore bercée par les chants,
Et lorsqu'heureux, errants, exaltés,
Vêtus de leurs larges manteaux de pourpre,
Et chantant sur la divine lyre de bois,
S'en allaient, de château en château,
Les troubadours.

III

Je rêve d'Homère, le père des aèdes,
Qui buvait à la source des divinités,
Et sur sa harpe, de ville en ville,
Exaltait en chantant ses héros !
Je rêve des troubadours qui s'en allaient par milliers,
A travers les siècles. Je rêve aussi des rapsodes
De la région Koghtan ! *)

*) Berceau des troubadours de l'ancienne Arménie.

Oui, je rêve d'eux ! Et, silencieux et désorienté,
Je regarde par la croisée ces misérables
Qui chantent et dansent malgré eux.
Hélas ! l'argent a mis l'Art au pilori.
Les antiques et divins siècles sont morts !
Et maintenant, les troubadours doivent mendier
Et faire rire le monde.

Sous le soleil brûlant du carrefour,
Les voilà qui chantent encore ; et lorsque femmes et enfants
Arrivent lentement par les étroits sentiers,
L'aède — leur patriarche aux cheveux blancs,
Tend, silencieux, son chapeau au passant.
— Donnez ! ce sont eux, ce sont des temps nouveaux
Les nouveaux troubadours.

L'Orphelin Arménien

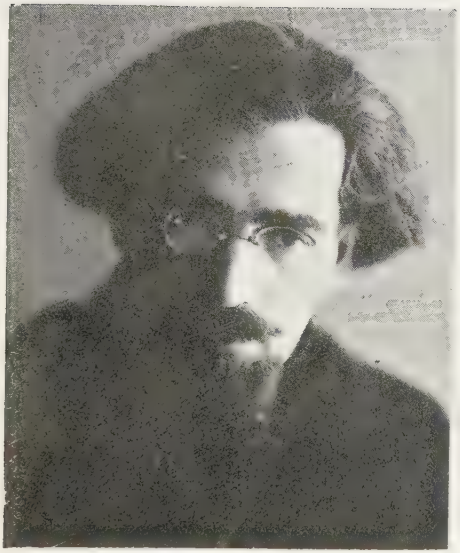
Pauvre petit orphelin, orphelin sans famille,
Errant ainsi, où traines-tu
Tes petits pieds nus, ensanglantés ?
— Vers les vents mauvais.

Pauvre orphelin, les flammes ont atteint les villages ;
Elles pourchassent les mères dans les forêts ;
Pauvre orphelin, où vas-tu, abandonné et tout nu ?
— La nuit est mon manteau.

Les hommes n'ont pour toi ni pain, ni pitié ;
Pauvre orphelin, plus un brin d'herbe pour l'oiseau ;
Les vieillards tombent, affamés, d'heure en heure...
— Je me nourris de sang.

On jeta sur la montagne ton père mutilé ;
On enleva tes sœurs, comme des biches ;
Et ton Dieu même fut égorgé dans sa chapelle.
— Que Dieu me donne la vengeance !

Va, orphelin arménien ; grandis, effrayant ;
Nourris-toi de sang et crache le sang,
La flamme et la terreur à la face de l'Humanité !
— C'est là mon triste devoir.



Hrant Nazariantz

Ohannès Boghossian

Nazénie Der Mikaëlian

Hrant Nazariantz

C'est en 1912 que Nazariantz publia son premier recueil de vers, « Les Rêves Crucifiés » titre admirable qui répond souverainement à l'état d'âme du poète. Ses sensations sont fortes et musicales ; les réalités de la vie et les illusions du rêve ne se présentent, devant ses yeux éblouis, que sous la forme de symboles.

Ce poète suit, avec passion, l'école de Mallarmé et de Francis Jammes.

Il est né à Constantinople le 8 Janvier 1884. Il a à son actif plusieurs œuvres publiés en Italie qui sont très appréciées par les compatriotes de Carducci et de d'Annunzio.

Partons, Leyla...

Et c'était le dernier amour du soir antique.
Albert Samain.

Partons, Leyla, comme deux biches,
Pour porter au loin notre ombre poursuivie,
Et cacher aux yeux méchants notre âme hautaine,
Ce soir, au sein solitaire des cimes.

Partons, Leyla ; les cimes nous appellent
De cette morne enceinte de contrition,
Pour mourir amoureusement enlacés,
Dociles à notre rêve noir et crucifié.

Partons, Leyla, pour méditer ensemble
Sur l'ultime anathème de notre âme désenchantée ;
Nous sommes les deux cygnes du dernier amour,
Dans la profondeur de ce soir désespéré.

Le Soir

Le soir est un lac d'or sanglant,
— O sœur triste, ô sœur en larmes, sœur orpheline !
Où mon âme pareille à un crâne funèbre,
— O paradisiaque prêtresse de mon enfer !
S'enfonce dans le sang du crépuscule.

Mon âme est un vieux roi détrôné ;
Et, délirante comme ma race persécutée,
Elle descend par les sentiers de la haine.
— Sœur inconnue et douce comme la mort,
Eloigne-toi, pieds nus, de son ombre fatale !

Tu écoutes encore le tintement rouge,
Plaintif et terrible des cloches,
Des vieilles cloches de tes villages lointains ;
Sœur, mon âme est un soir de sang,
Un soir de carnage terrifiant et tragique,
Un soir de pleurs et de cendres !

L'Albatros

Ton âme est un oiseau sauvage et blessé,
Albatros aux ailes sanglantes !
Tu braves l'éclair brûlant des orages,
Oiseau sans nid sur les flots agités !

Il s'envole tantôt sur les abîmes, sans effort,
Les yeux fermés et ne vivant que de son rêve ;
Puis, brusquement, s'élançant dans le soir silencieux,
Il allonge son cou frêle au soleil.

L'océan roule infiniment sous son vol ;
Et là-haut, l'orage s'enfle sans arrêt ;
Et lui, comme un fléau, une volupté des ruines,
Perché sur un rocher, fixe l'astre qui se lève.

Cependant, hors de l'horizon terne, battu par les lames,
Ses yeux humides n'ont point connu d'autres cieux ;
Ainsi a-t-il promené son ombre irritée
Dans l'ouragan qui lui trace le chemin.

Dans les ténèbres de ces contrées sans aurore,
Où gémit l'âme des esclaves,
Où des lèvres, par milliers, dévorées d'ardente soif,
Maudissent à jamais l'heure de leur naissance ;

Où se tordent de sombres cyclones humains,
Crispés par le poison de la faim délirante,
Ton âme, albatros hardi, dans l'attente de l'orage,
S'élance de rochers en rochers...

Missac Metzarentz

Il est né en 1885 à Pinkian, village d'Eghin, et mort de phtisie, en 1908, à Constantinople.

Le malheureux poète laisse derrière lui autant de regrets que Bédros Tourian, à qui il ressemble par le charme sentimental et mélancolique de son talent.

Ses maîtres favoris étaient Maeterlinck et Verhaeren dont le symbolisme puissant a exercé sur lui une influence profonde.

A l'ombre des acacias

Le vent du soir grisé de parfums
Effeuille doucement les pétales des fleurs ;
Un rêve odorant descend dans les âmes :
Combien est doux ce crépuscule nacré !

Les acacias enivrés de soleil,
Exhalent un parfum rare, en se berçant ;
Tandis que neigent les fleurs odorantes
Que la brise étreint langoureusement.

Et leur éclat, houri enchanteresse
Et ravissante, aux cheveux d'argent,
Se reflète dans les eaux du bassin lacté.

Et le jet d'eau tombe sur les fleurs,
Aussi clair qu'un pleur d'enfant ;
Et son chant gémit délicieusement.

La Nuit est douce

La nuit est douce et délicieuse,
Enivrée de haschich et de baume ;
Je traverse, ivre, la route radieuse ;
La nuit est douce et délicieuse.

La mer et le vent nous apportent des baisers,
Baisers rayonnants qui s'irisent partout ;
Ce soir, c'est la fête-Dieu de mon âme ;
La mer et le vent nous apportent des baisers.

Mais la lueur de mon âme s'éteint peu à peu ;
Mes lèvres ont soif du baiser sans pareil ;
La nuit est joyeuse, pleine de lumières ;
Mais la lueur de mon âme s'éteint peu à peu.

Léon Esadjanian

Léon Esadjanian est né à Constantinople, en 1887. C'est un poète épris des choses antiques. Il aime la poésie comme une religion dont il est le prêtre passionné.

Esadjanian est un symboliste. Il se proclame le rénovateur du rapsodisme arménien. Jusqu'à présent, il n'a donné que deux recueils de vers et quelques poèmes dans divers journaux.

Les talismans de la race

Je trempai ma lyre dans le vin ;
Et quand je me mis à la faire vibrer,
Des veuves, par groupe, passèrent par les vignes.

Je trempai ma lyre dans l'eau de la fontaine ;
Et quand je la fis vibrer toute mouillée,
Elles vinrent remplir leurs urnes de pleurs.

Je tendis ma lyre d'un boyau de loup ;
Et quand je me mis à la faire vibrer,
Les moutons s'enfuirent par delà les sept monts.

Je plongeai ma lyre dans la cendre ;
Quand je la fis vibrer, avec des crépitements
Des incendies éclatèrent dans mon village.

Je ranimai ma lyre dans les flammes,
Des fusées tombèrent au fond de mon âme...
C'est par elles que je voudrais tout embraser !

Je trempai ma lyre dans le sang ;
Quand je la fis vibrer par la voix des victimes,
Des enfants passèrent comme des glaives.

Mathéos Zarifian

Zarifian est un poète symboliste, mort très jeune à l'île de Prinkipo, en 1924, par une claire nuit d'avril. Ses amis et admirateurs cherchent à réunir en un volume ses poésies éparses dans différents journaux et revues arméniens.

Soir d'Hiver

C'est le vent, le vent, c'est encore le vent du soir ;
La nuit sera profonde ;
Les vieux jours halètent encore dans mes mains ;
Et je leur verse une goutte de larme.

C'est le vent, le vent, c'est encore le vent du soir ;
Mon désespoir sera profond ;
Des vierges crucifiées apparaissent dans mon âme ;
Et je leur jette une poignée d'encens !

Blanche fille

Blanche fille, à mon oreille
Tu murmures :
— « Je voudrais être ta petite amante
Mélancolique. »

Soit. Mais, entends-tu
La plainte de la forêt ?...
Les vents d'automne lui ont ravi
Son rêve altier.
Mon cœur est comme la forêt...

Peine silencieuse

De son visage blême
Une larme tombe
Sur ma main glacée.

Quel sombre silence !
Ses yeux reflètent
La mélancolie de l'infini.

— « Pourquoi, sœur, pourquoi ? »
Une larme tombe, à nouveau,
Sur ma main glacée.

— « As-tu vu l'abîme ? »
Ses yeux reflètent
La nuit de l'infini.

— « Sœur, combien je t'aime ! »
Elle sanglote, silencieuse,
Sur ma poitrine malade...

Dieu ! aie pitié de nous !

Caresse Crépusculaire

Ah ! caresse-moi, berce-moi,
Ainsi dans tes bras ;
Et tandis que la mort se met à creuser ma fosse,
Des étoiles traversent mon âme.

Ah ! caresse-moi, berce-moi,
Ainsi, mon pauvre corps malade ;
Et tandis que la mort se met à creuser ma fosse,
Tu m'attaches à l'infini !...

Elysée Tcharentz

Tcharentz est né à Macou en Perse, en 1897. C'est un poète révolutionnaire par la forme et par l'idée. Il ne suit aucune règle de prosodie ; cependant, dans ses élans désordonnés, il y a des rayons qui brillent dans l'espace infini.

J'aime ma douce Arménie

J'aime le verbe ensoleillé de ma douce Arménie ;
J'aime la corde plaintive et sanglotante de notre
antique viole,
Et le parfum enivrant de nos roses et de nos fleurs
couleur de sang.
J'aime la danse souple et lascive des filles de Naïr *) ;
J'aime notre ciel bleu, nos eaux claires et notre lac
lumineux,
Et le soleil d'été et la bise impétueuse d'hiver.

*) L'ancienne Arménie.

Et les murs noircis de nos chaumières perdues dans
les ténèbres.
J'aime la pierre, vieille de mille ans, de nos cités
anciennes...
Et n'importe où, je n'oublierai point nos chants
élégiaques,
Et nos livres gothiques, bénis par les prières ;
Et si, même profondément, nos cuisantes blessures
ulcéraient mon cœur,
Je n'oublierais point mon Arménie orpheline et
saignante.
Pour mon cœur ardent, il n'existe pas d'aussi belle
féerie
Et de génies plus rayonnants que ceux de Nareg et de
Koutschak... **)
Dans le monde entier, il n'existe pas de cime plus
blanche que celle de l'Ararat ;
J'aime le mont Massis ***) — chemin de gloire infinie...

**) Le moine Grégoire de Nareg est le plus illustre poète mystique arménien ; quant à Koutschak, c'est un troubadour fameux, dont les poèmes ont été traduits en français par Archag Tchobanian.
***) Appellation arménienne du mont Ararat.

Ohannès Boghossian

Il est né à Césarée en 1889. Licencié en droit de l'Université de Constantinople et diplômé de l'Ecole libre des sciences politiques de Paris, Boghossian a cultivé, de bonne heure, la poésie. Dans ses deux recueils : « Pour ceux que j'aime » (1910) et « Chants dans la Tempête » (1920), il se révèle poète distingué d'une délicate sensibilité.

« Le Dé » que nous insérons dans ce livre, est traduit en vers par M. Albert Le Brasseur.

Le Dé *

C'est une relique et je la garde toujours !
Ma mère l'oublia quand on quitta la ville.
Et depuis, privé des caresses de l'aiguille,
Il rouille comme un cœur qui souffre sans amours.

*) Le poète a dédié ce sonnet à sa mère périe avec ses sœurs, pendant la déportation des Arméniens de Turquie, en 1915.

A présent ce n'est plus qu'un vase tout terni
Que remplit une goutte amère de mes larmes,
Chaque fois que mon front s'y penche plein d'alarmes,
En songeant à ma mère, aux doigts qui m'ont béni.

Combien il a changé ! Car il était brillant
Quand ma mère cousait chaque jour, en chantant,
Et de sa main parfois, il bondissait sans cesse.

Comme le fait mon cœur, désormais il attend
Qu'on le caresse encor pour renaître éclatant,
Le cher dé, compagnon de mes jours de tristesse.

Nazénie Der Mikaélian

Née à Constantille d'Arménie, Mlle Der Mikaélian est la plus jeune de nos poétesses. Comme une rose de Chiraz, son âme délicate et nostalgique est toute imprégnée des parfums d'Orient. Elle a publié en 1917, à New-York, un beau recueil, « Les Lis », qui a été favorablement accueilli par nos cercles littéraires.

A mon rosier

Mon beau rosier chargé de roses,
Assise sous ton ombre, à la nuit étoilée,
J'ai tissé des rêves par des fils d'argent,
Par des fils d'argent, aux parfums de fleurs.

Le printemps n'est plus. Comme un frêle squelette,
Tu parais courbé, triste, silencieux ;
Et tes pétales fanés, tes feuillés desséchées
Me regardent, hélas ! mélancoliquement...

Mais je cache, discrète, au fond de mon tiroir,
Une seule de tes roses, avec ses feuilles de velours,
Avec ses taches vermeilles et ses lignes délicates,
Qui parle à mon cœur un secret charmant.

L'hiver va passer ; au nouveau printemps
Tu souriras bientôt, ô mon rosier !
Et nous allons faire encore côte à côte,
Des rêves caressants, des rêves délicieux.

Les nouvelles roses pour toi, les nouveaux désirs pour moi :
O tendresses liliales, aurores radieuses,
Ciels bleus et clairs, rayons du soleil,
Purs comme mon cœur, innocents comme mon âme !

Table des Matières

Lettre-préface par le professeur Henri Lichtenberger 9
Introduction par A. Navarian 11
Kamar-Katiba 23
Les larmes de l'Araxe
Faut-il encore nous taire?
Le crachat des Arméniens
Miguirditch Béchiktachlian 33
Printemps
Nous sommes frères
Mikaël Nalpantian 39
Chant de Liberté
Jours d'enfance
Miguirditch Adjémian 45
Le Crépuscule
Khoren de Lusignan 47
La mère Arménienne
Mon oiseau joli
Memento Armenia
A Lamartine
Sembat Chahazizian 59
Le Rêve
Les Victimes
Thomas Terzian 63
Le Cyprès
Ma Vie

Elie Démirdjibachian 67
Le chant du vautour
Blessure
Miserere
Bédros Tourian 75
Les Plaintes
On me dit
Elysée Tourian 81
Ne me touche pas
La Statue de Sel
M'aimes-tu?
Ohannès Sétian 89
A la France
Sibylle 93
A la mer
L'encens
Ne me dites pas
Hovanès Hovanesian 97
La naissance de Vahakn
Mes jours d'or
Silence, ô mon cœur !
Toujours plus haut
Avétis Aharonian 101
Ne pleure pas
Dors, mon enfant...
Hovanès Thoumanian 107
Les Montagnes Arméniennes
Les Litanies de la Souffrance
Le Couvent de la Colombe
Zarouhi Kalemkiarian 113
Fleur d'Ani
Chanth 115
Chanson

Le Veilleur de nuit
Une Etoile filante
Agop Agopian 119
Chant de travail
Comme un oiseau
Alexandre Tzatourian 121
Ne pleure pas, Rossignol...
Dérénik Démirgian 123
Beaucoup de feuilles
Le froid automne
Ma chambre
Anaïs 125
Souvenirs
Les Amants
Karékin Béchgueuturian 127
Le Pipeau
Tigran Yergat 129
Le Poète mourant
Archag Tchobanian 133
Réminiscence
O cœur de l'Homme !
Sonnet
Vahan Malézian 141
Le Sphinx
Pastel
Edelweiss
Etiolement
Mon âme est triste
N'allume pas
Soir
Automne
Roupen Vorpérian 149
Le chemin de mon village

Le Rosier
L'Arménie à la Belgique
Avétik Isahakian 157
Ma sœur charmante
Mon cœur blessé
Les canards sauvages
Frère chasseur
Artachès Haroutinian 161
Chansons décousues
Le Grillon
Chouchanig Gourghinian 163
La nuit
Au rossignol
Ne pleure pas, mon cœur...
Vahan Tékéyan 167
Il pleut, mon enfant...
La caravane
Les vestiges
Siamanto 171
La Prière
Les Cordes de ma Lyre
Deuil
Le rêve d'une Mère
Astour Navarian 181
Les Coquelicots
Mélopée orientale
Loussa
Songe macabre
Karnig Kéléchian 193
Forgez des balles
Comme une feuille d'automne
Le vent nous apporte
Daniel Varoujan 197
Les Chevaliers

L'Heure de Midi
Les Oreilles
A la Lune
Abandon
Vahan Derian 207
Chant d'automne
Par delà les monts
Au bord de l'abîme
Tu n'es point encore morte
Enterrez-moi !
Roupen Sévag 213
La dernière berceuse
Les Troubadours
L'Orphélin Arménien
Hrant Nazariantz 221
Partons, Leyla...
Le soir
L'Albatros
Missak Métzarentz 225
A l'ombre des Acacias
La Nuit est douce
Léon Esadjanian 227
Les Talismans de la race
Mathéos Zarifian 229
Soir d'hiver
Blanche fille
Peine silencieuse
Caresse crépusculaire
Elysée Tcharentz 233
J'aime ma douce Arménie
Ohannès Boghossian 235
Le Dé
Nazénie Der Mikaëlian 237
A mon Rosier

ACHEVÈ D'IMPRIMER
LE 6 AOUT 1928
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE
DE NAVARRE, 5 RUE
DES GOBELINS
A PARIS

Librairie Ernest Leroux

	frs.
Chirvanzadé, *La Possédée,* traduite de l'arménien par Archag Tchobanian, préface de Frédéric Macler	9.—
Avétis Aharonian, *Vers la Liberté, l'Abîme,* traduits de l'arménien par le Dr. M. Chamlian et E. S. Altiar, préface de A. Ferdinand Hérold	9.—
H. H. Baronian, *Maître Balthazar,* comédie en trois actes. Introduction et traduction par J.-M. Silnitzky	9.—
Mme Iskouï Minasse, *Nouvelles et contes,* préface de Mme Berthe-Georges Gaulis	12.—
V. Papazian, *Santho,* traduit par Serge d'Herminy, préface de Frédéric Macler	9.—
Contes et Légendes de l'Arménie, traduits et recueillis par Frédéric Macler, préface de René Basset	9.—
Minas Tchéraz, *L'Orient Inédit*	15.—
Minas Tchéraz, *Nouvelles Orientales,* préface de Frédéric Macler	7.50
Les Alliés et l'Arménie. Messages... *L'héroïque Arménie,* par Camille Mauchair; *Pour l'Arménie,* par Albert Thomas	3.—
L'Arménie, conférence faite par Mme Gabrielle Réval	3.—

Charles-Diran Tékéyan. Quatre ans de guerre en Orient. L'action franco-arménienne pendant la guerre ..... 3.—

La Renaissance de l'Arménie, conférence donnée par N. J. Charles-Brun ..... 3.—

Contes Arméniens, traduits par Frédéric Macler 15. —

Sébéos, *Histoire d'Héraclius*, traduite de l'arménien et annotée par Frédéric Macler ..... 40.—

Catalogue des Manuscrits Arméniens et Géorgiens de la Bibliothèque Nationale, par Frédéric Macler ..... 50.—

Rapport sur une mission scientifique en Arménie russe et en Arménie turque, par Frédéric Macler ..... 30.—

A. Tchobanian, La Roseraie d'Arménie
Tome I ..... 40.—
Tome II ..... 80.—

Les plus belles chansons de Djivani, traduction de A. Tchobanian ..... 3.—

Marie Sevadjian, *L'Amira*, traduit de l'arménien par Frédéric Macler ..... 20.—

Etienne Asolik de Taron, *Histoire Universelle*, traduite de l'arménien et annotée par E. Dulaurier. — 1e Partie ..... 40.—

Etienne Asolik de Taron, *Histoire Universelle*, traduite de l'arménien et annotée par Frédéric Macler. — 2e Partie ..... 80.—